ZEITSCHRIFT

FÜR

ROMANISCHE PHILOLOGIE

BEGRÜNDET VON PROFESSOR Dr. GUSTAV GRÖBER †

FORTGEFÜHRT UND HERAUSGEGEBEN

VON

Dr. WALTHER v. WARTBURG

PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT BASEL

1950

BAND 66 HEFT 6



MAX NIEMEYER VERLAG TÜBINGEN

Die Zeitschrift erscheint in Bänden von 6 Heften

INHALT

VERMISCHTES

I. Sprachwissenschaft

BESPRECHUNGEN

KURZANZEIGEN

Fragments de la *Chanson de la Reine Sebile* et du roman de *Florence de Rome* conservés aux Archives cantonales de Sion

I. Le fragment de la *Reine Sebile*

L'existence d'une *Chanson de la Reine Sebile*, fille de l'empereur Richier de Constantinople et épouse de Charlemagne, est assurée par plusieurs témoignages. Le plus ancien, et un des plus intéressants, est sans nul doute un passage de la chronique d'Albéric de Trois-Fontaines, qui écrivait dans la première moitié du XIII[e] siècle, et qui nous relate ceci concernant la reine: «Super repudiatione dicte regine, que dicta est Sibilia, a cantoribus Gallicis pulcherrime contexta est fabula: de quodam nano turpissimo, eius occasione dicta regina fuit expulsa; de Albrico milite Montis Desiderii, qui eam debuit conducere a Machario proditore occiso; de cane venatico eiusdem Albrici, qui dictum Macharium in presentia Karoli Parisius duello mirabili devicit; de Gallerano de Bacaire et eodem Machario, tractis turpiter et patibulo affixis; de rustico asinario Warothero nomine, qui dictam reginam mirabiliter reduxit in terram suam; de latrone famoso Grimoaldo in itinere invento; de heremita et fratre eius Richero Constantinopolitano imperatore dicte regine patre; de expeditione in Franciam eiusdem imperatoris cum Grecis; et de filio eiusdem Sibilie Ludovico nomine, cui dux Naaman filiam suam Blanchafloram in uxorem dedit, et de Karolo Magno in Monte Widomari a dicto Ludovico et Grecis obsesso; de reconsiliatione eiusdem regine cum Karolo, quod omnino falsum est; de sex proditoribus de genere Ganalonis occisis, quorum duo supradicti Macharius et Galerannus perierunt Parisius, duo ante portam Montis Wimari, quorum unus fuit Almagius, et duo in ipso castro, et cetera isti fabule annexa ex magna parte falsissima. Que omnia quamvis delectent et ad risum moveant audientes vel etiam ad lacrimas, tamen a veritate hystorie nimis conprobantur recedere, lucri gratia ita conposita [1]».

Mais de cette «pulcherrima fabula, ex magna parte falsissima», dont Albéric parle sous la date de 770, il ne reste, dans le texte français, qu'une double série de fragments. Deux-cent deux alexandrins

[1] La *Chronica* d'Albéric de Trois-Fontaines, et ce passage en particulier, ont été publiés plusieurs fois déjà. Je cite d'après l'édition de Scheffer-Boichorst, *Chronica Albrici monachi Trium Fontium a monacho Novi Monasterii Hoiensis interpolata*, Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum t. XXIII, Hannoverae 1874, pp. 712–713.

d'abord, contenus dans cinq morceaux de parchemin, tous fragmentaires, qui avaient servi à la reliure d'un volume ayant appartenu à la bibliothèque de la ville de Mons et qui, à la suite d'aventures sur lesquelles on n'a pu faire la lumière, avaient passé dans la bibliothèque du professeur Serrure, de Gand et, à la vente de cette dernière, à la Bibliothèque royale de Bruxelles[1]. Ces fragments, d'une écriture du XIII[e] siècle[2], nous montrent Varocher introduisant le jeune Looys auprès de son parrain le roi de Hongrie; ils nous parlent de l'amour non partagé de la fille de Jocerant — paysan hongrois auprès duquel la reine Sebile avait trouvé l'hospitalité — pour le jeune prince; puis du départ de Sebile, de son fils et de leur suite pour Constantinople, de leur passage dans une forêt infestée de brigands, où, par un heureux hasard, ils trouvent asile et aide chez un ermite qui n'est rien moins que le frère de l'empereur Richer, c'est-à-dire le propre oncle de la reine[3]. Deux fragments enfin, le premier de 66 et le second de 71 vers, qui eux aussi avaient servi de feuille de garde, retrouvés dans la bibliothèque de M. Loveday, professeur à l'Université de Sheffield, et publiés il y a quelque trente ans par M. A. T. Baker et illustrés par M. M. Roques[4]. Ces vers, d'une écriture anglaise du XIII[e] siècle, nous font voir d'abord la cour de Charlemagne étonnée par le geste du chien d'Auberi qui s'était jeté sur Macaire — ayant reconnu en lui le meurtrier de son maître — et l'avait grièvement mordu, et ensuite les préparatifs du combat singulier proposé par Naime et ordonné par l'empereur, entre le chien et Macaire, ces deux épisodes étant séparés par un intervalle correspondant à une double feuille, perdue, du manuscrit anglais.

Que cependant cette geste ait été populaire au moyen âge, c'est ce dont on ne peut douter, si l'on songe tout d'abord qu'il nous est resté la chanson de *Macaire*, contenue en un unique manuscrit de la Marciana de Venise, et qui a été publiée deux fois, d'abord par Mussafia[5], puis, très peu d'années après, par Guessard[6], qui, se

[1] A. Scheler, *Fragments uniques d'un roman du XIII[me] siècle sur la reine Sebile, restitués, complétés et annotés d'après le manuscrit original récemment acquis par la Bibliothèque royale de Bruxelles*, Bulletin de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 44[e] année, 2[e] sér., t. XXXIX, Bruxelles 1875, p. 407. — Ces fragments, en partie tout au moins, ont été, avant l'édition améliorée donnée par Scheler, publiés d'abord par le baron de Reiffenberg dans sa *Chronique rimée de Philippe Mouskés*, t. I, Bruxelles 1836, p. 610 sqq. d'après un brouillon que lui avait communiqué Bormans (cf. A. Scheler, *art. cit.*, p. 404, note 1), puis, avec quelques corrections de détails, par Guessard, *Macaire*, pp. 307—12.

[2] A. Scheler, *art. cit.*, p. 405.

[3] A. Scheler, *art. cit.*, pp. 413—19.

[4] A. T. Baker, M. Roques, *Nouveaux fragments de la chanson de la Reine Sibile*, Romania, t. 44 (1915—17), pp. 2—6 et 6—13.

[5] A. Mussafia, *Altfranzösische Gedichte aus venezianischen Handschriften*, II, *Macaire*, Wien 1864.

[6] F. Guessard, *Macaire;* Les anciens poëtes de la France, vol. IX, Paris 1866.

basant sur l'original en franco-italien, a tenté une reconstitution, qui est presque une gageure, de ce qu'il croit être l'original français, en vers décasyllabiques. Car si cette chanson porte dans les deux éditions le nom de *Macaire*, c'est bien des aventures de la reine Sebile et de son fils Loois qu'il s'agit: mais, comme nous le dit Guessard, à ce poème sans titre il a dû donner cette dénomination, étant donné que dans le manuscrit de Venise la reine Sebile s'appelle Blanchefleur, et que substituer ce nouveau nom à l'ancien aurait conduit à introduire un élément de confusion dans le catalogue des poèmes médiévaux, puisque nous avons déjà un *Floire et Blanchefleur* avec lequel la geste franco-italienne n'a aucun rapport[1]. Et Mussafia, auparavant, avait lui aussi adopté ce même titre, qui lui avait été sans doute inspiré par un article antérieur de Guessard, où ce dernier commençait le résumé du poème en montrant le rôle important qu'y jouait précisément Macaire[2].

C'est très justement que Gaston Paris a remarqué que l'existence du manuscrit vénitien ne compensait que très imparfaitement la perte de l'original français, puisque «le récit est d'une sécheresse incroyable, d'une grossièreté qui indique l'extrême décadence de l'art, et est complétement dénué de l'intérêt que jettent dans le poème . . . les divers épisodes qui s'y mêlent»[3]. Heureusement que deux œuvres — qui sont deux témoignages de plus (et il y en a d'autres sur lesquels je reviendrai) de l'immense popularité de notre poème en-dehors de la France — nous permettent de restituer la trame de la geste qui nous intéresse: un roman espagnol intitulé *Historia de la Reyna Sebilla*, dont la première édition est de 1532, mais dont il existe à la bibliothèque de l'Escorial un manuscrit de la fin du XIVe siècle, et un livre populaire néerlandais, imprimé à Anvers dans les premières années du XVIe siècle, tous deux signalés et illustrés par F. Wolf[4]. Ce savant, et après lui G. Paris, ont noté que «ces deux livres s'accordent en général si parfaitement que l'analyse de l'un s'applique sans modification à l'autre; toutefois le livre néerlandais est plus concis et contient même des épisodes entiers en moins. La source commune de ces deux récits est sans aucun doute le poëme français résumé par Albéric; ce que l'espagnol a de plus que le néerlandais était aussi dans ce poëme, puisqu'on en retrouve le plus souvent la mention dans Albéric».

[1] F. Guessard, *op. cit.*, p. 11.

[2] F. Guessard, *Notes sur un manuscrit français de la Bibliothèque de S. Marc*, Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 4e série, t. III, pp. 408—14.

[3] G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris 1905, p. 394—95.

[4] F. Wolf, *Über die neuesten Leistungen der Franzosen für die Herausgabe ihrer National-Heldengedichte*, Wien 1833, p. 124 sqq., et le même, *Über die beiden wiederaufgefundenen niederländischen Volksbücher von der Königinn Sibille und von Huon de Bordeaux*, Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Classe, Bd. VIII, Wien 1857, p. 180 sqq., et spécialement p. 185; G. Paris, *op. cit.*, pp. 389—90.

Je ne ferai que passer sur les épisodes qui précèdent ceux relatés dans les vers que je publie plus loin: sur l'histoire du nain qui tombe amoureux de la reine et que celle-ci, d'un soufflet bien appliqué, envoie rouler au bas des escaliers; sur son désir de vengeance; sur la requête d'amour faite à Sebile par Macaire, du lignage de Ganelon, requête naturellement repoussée; sur l'étrange vengeance imaginée par ce dernier, qui incite le nain à se glisser dans la couche royale tandis que Charles est à matines; sur la stupéfaction indignée du roi, quand il rentre et qu'il voit le nain dormant aux côtés de la reine; sur la décision qu'il prend de brûler vifs les deux adultères, châtiment commué, pour ce qui concerne la reine — sur le conseil de Naime de Bavière qui craint des complications diplomatiques — en un exil à perpétuité; sur les aventures de la souveraine et du chef de son escorte, Auberi de Montdidier, assailli traîtreusement et tué par Macaire; sur l'épisode, archi-connu au moyen âge et plus tard — que nous pouvons lire partiellement dans les fragments publiés par M. T. A. Baker — du chien d'Auberi qui, dans le palais de Charles, se jette sur l'assassin de son maître, le fait reconnaître et, en un étrange combat singulier, terrasse Macaire qui finit par avouer son crime, les mobiles de ce crime, et par être justement mis à mort. Je passe aussi sur les aventures successives — que nous connaissons d'ailleurs par ce que j'ai dit des fragments de Bruxelles — de la pauvre Sebile, qui rencontre un vilain, du nom de Varocher, qui sera pour elle un fidèle guide et un protecteur attentif; sur la naissance de Loois en Hongrie, sur la rencontre du bon voleur Grimoard, qui faisait partie de la troupe de brigands qui assaillirent la reine entre la Hongrie et Constantinople et qui, épargné par Varocher, sera dès lors un auxiliaire des plus utiles. Après quoi — et, pour ce qui suit, je ne saurais mieux faire que citer textuellement le résumé donné par G. Paris — «ils s'en vont d'abord à Rome, et racontent leur histoire au pape, qui, touché des malheurs et de la vertu de Sibille, s'embarque avec eux pour Constantinople. L'empereur, indigné du traitement qu'a subi sa fille, rassemble une immense armée, traverse l'Europe et porte la guerre en France sans autre explication. Aimeri de Narbonne s'oppose aux Grecs et leur livre un combat acharné; mais, apprenant de Louis qui il est, il se joint à ses partisans, et lui donne même pour femme sa fille Blanchefleur. Varocher . . . pénètre . . ., déguisé en pèlerin, dans le camp de Charlemagne, auquel il parle familièrement, et dont il dérobe audacieusement le cheval. Après divers combats, dans l'un desquels Varocher est fait prisonnier et ensuite délivré par le larron Grimoard, l'empereur est étroitement assiégé dans une forteresse; il fait demander des secours au duc de Lombardie, qui ne lui promet de l'aider qu'à la condition qu'il prêtera enfin l'oreille aux propositions de paix qu'il a rejetées à plusieurs reprises. Cependant le pape était parvenu à faire accepter des deux partis un armistice qu'il emploie à adoucir des deux côtés les esprits. Il conseille aux alliés de la reine

d'essayer de fléchir par les prières l'obstination hautaine de Charles, qui ne cédera jamais à la force»[1]. On suit ce conseil: une humble procession, en tête de laquelle marchent le pape, l'empereur Richer, Sebile elle-même et le jeune Loois, s'avance vers Charles qui, cédant enfin aux mouvements de son cœur, embrasse son fils, se réconcilie avec Richer, et rend justice à son épouse innocente. Les traîtres de la famille de Macaire sont punis, et tout le monde entre solennellement à Paris, où l'on célèbre les noces de Loois et de Blanchefleur.

«Tel est — dit G. Paris — le poëme de *La Reine Sibile*, et cette analyse montre qu'il appartient, dans l'épopée carolingienne, à une formation déjà secondaire; M. Guessard le rapproche avec raison de *Huon de Bordeaux*, il semble comme ce poëme avoir été une des meilleures productions de la fin du douzième siècle, l'œuvre d'un de ces trouvères qui essayèrent de rajeunir la vieille matière épique. Il repose toutefois sur une tradition et probablement même sur un poëme plus ancien. Le style en était bon, à en juger per les fragments dont nous avons parlé plus haut»[2], soit les fragments de Bruxelles.

Le fragment de Sion apporte une aide non négligeable à la connaissance plus approfondie de la geste de la *Reine Sebile*. Ses cent-soixante-huit vers nous montrent Warochier rentrant du camp de Charlemagne, où il était prisonnier, avec Grimoart «li bons leres» qui vient de l'en tirer: ils arrivent au camp des Grecs, à la joie de tous, tandis que l'empereur, furieux qu'on ait laissé échapper le plus vaillant de ses ennemis, furieux aussi que Grimoart ait disparu avec son cheval et — détail qui nous était inconnu — sa bonne épée, appelle Ogier de Danemark et le duc Naime, et leur ordonne de faire pendre les responsables (vers 1—62). Mais sa situation est critique, dans Autefuille où il est assiégé — nom qui ne correspond pas au Mons Widemari d'Albéric de Trois-Fontaines —: Ogier se présente et se met en route pour aller demander du secours, non pas au duc de Lombardie, comme le dit G. Paris sur la foi du récit espagnol, mais au duc de Normandie. Les Grecs l'aperçoivent et l'assaillent; une furieuse bataille s'engage, de laquelle Ogier sort du reste vainqueur, ce qui lui permet d'arriver à Paris, puis en Normandie (vers 63—107). Il dit tout au duc: que l'empereur est durement pressé par les Grecs qui veulent lui enlever ses terres, qu'il est assiégé à Autefuille et qu'il a un urgent besoin de son aide. Mais le duc répond qu'à son avis l'empereur est fou, qu'il a eu grand tort de renvoyer la reine; il ajoute que, en ce qui le concerne, il lui est impossible de combattre le jeune Loys, qu'il estime être son droit seigneur. Tout ce qu'il peut faire, c'est de se rendre au camp impérial, et d'y supplier Charles de pardonner à Sebile. Il mande des vassaux, les rassemble au nombre de quatorze mille, passe par Paris et arrive devant Autefuille (vers 108—142). Une grande bataille se prépare entre Grecs et Français, mais la nuit, et l'intervention du pape, retardent le combat; on fait

[1] G. Paris, *op. cit.*, pp. 393—94.
[2] G. Paris, *op. cit.*, p. 394.

trêve jusqu'au lendemain à l'aube; et, pour finir, nous voyons Warochier qui désigne du doigt, au jeune Loys, là, dans l'armée adverse son père, Charlemagne (vers 143—168).

L'existence de ce fragment, ainsi que du suivant, aux Archives cantonales de Sion, m'était connue depuis 1925, et m'avait été signalée par feu l'abbé Dr Leo Meyer, archiviste d'Etat, qui les avait trouvés dans une vieille reliure. Mais je n'avais pu en prendre qu'une hâtive copie, et c'est à l'amabilité du nouvel archiviste, M. A. Donnet, que je dois d'avoir pu disposer de ces feuillets comme je le voulais, ce qui m'a permis de les identifier, et de les publier ici.

Le nouveau fragment de la *Chanson de la Reine Sebile* est un folio de parchemin de 20 cm de largeur sur 30 cm de haut; il semble avoir été taillé dans le sens de la longueur, sur le côté gauche du verso, par le relieur qui l'a utilisé jadis. Il est en assez bon état, sauf un gros trou qui affecte une demi-douzaine de vers de la première et de la troisième colonne, et quelques mots dont l'encre a disparu par le frottement — j'en ai pu lire un certain nombre grâce à un examen aux rayons ultra-violets —. Sur la succession même de ces colonnes, nul doute n'est possible: le bord droit du verso paraît bien être le bord extérieur original du feuillet de parchemin employé, d'une part, et d'autre part la laisse assonant en -u, qui termine la seconde colonne, se continue par un dernier vers transcrit au haut de la troisième, au verso. Les colonnes — il y en a deux par page — ont quarante-deux vers chacune; le seul ornement du manuscrit paraît avoir été les lettrines rouges qui indiquent le commencement de chaque laisse. L'écriture, soignée, régulière, avec peu d'abréviations, date des environs de 1300, plutôt de la fin du XIIIe siècle que du commencement du XIVe. Le scribe paraît avoir été originaire de l'est de la France: j'en voudrais voir une preuve dans les formes comme *atre*, *hate*, *pamiers*, *eame*, *chevache* et d'autres, où le *-l-* du groupe *l* + cons. a disparu, et dans l'emploi de *fome* < *femina* (vers 131)[1] ainsi que de *apale* < *appellat* (vers 101) et *novales* < *novellas* (vers 145), où un *ĕ* + *ll* est devenu *a*[2]. On pourrait même peut-être préciser: les très nombreux cas où un *a* francien est rendu par *ai*, dans des finales de la 3e personne comme *ai* (vers 17, 18, 20, etc.), *regardai* (vers 13), *eschapai* (vers 42), *regardai* (vers 44), *apelai* (vers 55 et 165), etc.; des graphies comme *consoil* (vers 59), *esvoilliez* (vers 12); le fait que le *s* est souvent omis dans les groupes *s* + cons., dans *ot* < *hoste* (vers 7, 32, 104, 139, 149), *tot* < *tostu* (vers 65

[1] D'après la carte n° 548 de *l'Atlas linguistique de la France*, il reste des traces de *fòm* dans les départements de la Meuse, de la Meurthe-et-Moselle, des Vosges, de la Hte-Saône et de la Hte-Marne, et, un peu plus au sud et à l'ouest, de Saône-et-Loire, de la Nièvre et de l'Yonne.

[2] Bella devient *bal*, d'après la carte 118 du même ouvrage en des points de la Meuse et de la Marne, du Doubs et du Jura, de la Saône-et-Loire, ainsi que sur bonne partie du territoire franco-provençal.

et 151), *juque* < *u s q u e* (vers 34, 107, 159), *chapez* (vers 46) et *echaperai* (vers 77), *epee* (vers 67), *ecrierent* (vers 79); d'autre indices encore, plus fugitifs, moins caractéristiques, feraient penser, sinon à la Lorraine propre, du moins à une région avoisinante.

Je publie les vers qui suivent, non seulement en y ajoutant la ponctuation moderne et en résolvant les abréviations, mais en donnant un texte aussi correct et aussi lisible que possible, et en rejetant en note les leçons certainement fautives. Pour autant que je l'ai pu, j'ai conservé la graphie du manuscrit. Quant aux parties manquantes, j'ai indiqué par des parenthèses carrées les parties rongées par les vers, et par un pointillé celles partiellement ou totalement usées, et que je n'ai pu lire même aux rayons ultra-violets.

recto, 1re col.] «*Que* fu K*arlon* mon pere l'anperaor puisant;
Se je vi longuemant, p*ar* le corz sen Vinçant,
Et de l'un *et* de l'atre je randrai gierdon grant.»
Gre*moarz* li bons leres, qui le cuer ot loial,
Et W*arochiers* li prouz, q*ui* cuer ot de vesal,
Sont revenu an l'ost tot a pié, sanz cheval.
Gré font grant joie an l'ot, tot *con*treval;
De W*arochier* font joie li pr*ince* *et* li chessal:
Sebile la raïne an fit joie coral,
. . . Karle a sui home dormirent p*ar* igal.
La gaite s'andormit de ci qu'a l'ajornal,
Et qua*nt* fu esvailliez, dit qu'e*n* so*n* chief ai mal.
Entor soi regardai ai amo*nt* ai a val:
La porte fu ov*er*te arriere le corsal.
A hate voiz escrie *et* fit duel mo*u*lt mortal:
«Or sus, dit il, baron, traï sume igal!»
K*arlemaigne* se lieve, a sui pr*ince* chesal:
N'i ai q*ui* ne crie qu'ai p*er*du son cheval.
Li emp*er*eres [ ] ses riches b*er*nez
Il ai [ ] viron de toz lez,
Mès qua*n* [ ] po n'est forsannez
Ogier [ ] erbé
«Baron [ ] me celez!»
«Sire, ce D*eus* [ ] v*ous* le savez.»
«P*ar* foi, dit l'anp*er*eres, je ai hui quis essez,
Mès quant je ne la trus, p*ar* les ieuz q*ue* fit Dex,
Bie*n* sai qu'ale est anblee, ou je sui anchantez!
Ce m'a fait li pamierz: or tot si me pandez!»
E v*ous* les traïtorz sus ou palais montez:

1 Moi pere laperaor — 2 Si — 6 conteval — 7 *Le second hémistiche est incomplet.* — 9 *Ce mot de* chessal, *qui se retrouve plus loin, n'a été enregistré avec le sens qu'il a ici ni par Godefroy, ni par Tobler: Wartburg,* Französisches etymologisches Wörterbuch, vol. II, p. 450, *donne, d'après* Bueve de Hantone, *pour le picard des XII*^{e}*—XIII*^{e} *s., l'adj.* chasal *«qui possède un domaine». Il paraît s'agir ici de l'adjectif substantif.* — 13 ai *et* ual. — 15 *Le second hémistiche a un pied de trop: sans doute* moult *doit être supprimé.*

17 price — 33 anchantemat — 35 *Ce mot* aucas, *qui se retrouve*

P*our* W*arochier* plorerent, qui lor est eschapez.
«Sire, font il a roi, W*arochiers* li berbez
Est an l'ot dé Grifon, or v*ous* ai anchantez!
P*ar* son anchantemant v*ous* a si anchantez,
Q*uar* v*ous* dormiviés juq*e* s'an fu alez.
Vez ici les aucas don fu anp*ri*sonez!
P*ar* son anchantemant s'an ast li gloz alez:
Il ne p*ri*soit v*ous* toz .II. d*eniers* menoez!
Mès s'une atre foi atraper le pouez,
Mentenant soit panduz: je repit n'a*n* aez!»
»Traïtor, dit li rois, mavaisseman p*ar*lez!
Quant chivas ast parduz, l'estable me fermez!
Mar v*ous* eschapai hui: mo*u*lt chier le *com*parez!»

recto, 2e col.] Grant duel oit l'anp*er*eres, mo*u*lt an fait le sanblant;
Les aucas regardai q*ue* cil li vont mostrant.
«Comant, dit l'enp*er*eres, p*ar* le corz sent Amant,
Ast v*ous* cil echapez, qui tant m'ai fait dolant?
Bien me tient li gloz qui le porai ferant.
Ma bone espee anporte a Loys l'anfant!
Unq*ue*s mais q*ue* je sache, si ait m'arme guerant,
Ne fu si andormiz an trestot mon vivant!
Ce j'ai annuit dormi, domage i ai grant!
Foi que doi sent Dienis, ma gloton soduant,
Mar lasaistes aler W*arochier* le truant!»
Ogier de Dunemarche *et* Nay*mon* le vaillant
An apelai li rois: «Baron, venez avant!
Faites moi ces .III. pandre, q*ue* ci voi an estant,
Qui me dure*n*t garder le pamier peneant!»
«Sire, dit li dus Nay*mes*, tot a vo*s*t*re* talant!»
Per le *con*soil duc Nay*me* et le vaillant Ogier,
Ont fait les traïtors a forches ancroier.
Atant furent pandi: n'orent atre loier.
«He D*eu*s! dit l'anp*er*eres, qui tot es a baillier,
Li ques de noz barons sarai aparailliez
P*our* aler a Paris le message no*n*cier?
Tot me convient secore, qu'ore an ai mestier!»
Og*iers* de Dunemarche se vai aparaillier:
Il ai vestu l'ab*er*, lacié l'eame d'acier.
Q*uant* ai cinte l'epee a son flanc senestrer,
On li tient an la place Broiefort son destrier,

---

au v. [44], *n'est attesté ni dans Godefroy, ni dans Tobler. Il faut y voir sans doute le correspondant de l'apr.* alcais, *employé par Peire Cardenal, que O. Schulz-Gora*, Vermischte Beiträge zum Altprovenzalischen, *Zeitschrift für romanische Philologie*, Bd. XLIV (1924), *p.* 148, *note* 3, *ramène, comme l'esp. anc.* alcayaz, *à l'arabe* al-qâid. *Pour le passage du sens de «chef d'armée» à celui d'«homme de guerre, arbalétrier», cf. L. Spitzer*, Notes étymologiques, *Revista de filología española*, t. XII (1915), p. 241.

46 ehapez — 47—48 *Il manque un pied à chacun de ces vers* — 52 qui — 56 pandere — 65 nouient; quor

Et il i est montez: unq*ue*s n'i cuit ester.
«Ogi*er*s, dit l'anp*er*eres, pansez dou repairier!»
Et li dus s'an repaire *par* delé le rochier.
Quant il fu an la plai*n*ne, pa*n*se dou chevachier,
Mès Grifon l'ap*er*çurent en .I. tertre poier.
Hatema*n*t s'escriarent: «N'a*n* irez, ch*evalier*!
Cil est de la mesnie K*arlemaigne* a vis fier.
Ne n*ous* echaperai, si le *con*parai chier!»
Ensi co li Grifon ont Og*ier* p*er*cëu,
Hatema*n*t s'ecrierent a force *et* a v*er*tu:
«Ch*evalie*r, tenez coi, metez jus cil escu!
Ne pl*us* n'alez avant, chier v*ous* sarai va*n*du!»
Ogierz li bons denois ai .I. mot respondu,
Il hurte Broiefort *et* anbrace l'escu,
Et fiert si le p*re*mier dou roit espié molu:

verso, 1re col.] Tot sovi*n* a la tere l'abait mort estandu.
O*giers* s'an est tornez . . . . . celui gisant
Et Grifon l'en . . . .: pl*us* an i ot de cent.
En .I. bois le . . . . s'an vont retorna*n*t
Et Og*iers* s'an alai . . . . chant
. . . . . . de ses jorn . . . . v*ous* . . . .
. . . . est ve . . . . ardi ajorna*n*t
P*ar* les rues chevache *et* vai formant brocha*n*t
Or . . . . . ap*res* le roi tot . . . . petit et grant
Ou palais d'Atefuille . . . . puа*n*t
L'ont essis Saradin *et* Grifon et . . . .
N'a*n* varai mais lui . . . . damage pesant
Se tot n'est secoruz, n'avrai de mort guera*n*t.
O*giers* vient a Paris qua*n*t solauz fu le . . . .
Et an vai les oz *par* la vile essanbler.
Après K*arlon* voloient l'a*n*demai*n* cheminer,
Mès Og*iers* lé apale p*our* aus reconforter.
«Baron, ce dit li dus, ne chaut de vous haster:
Je vai an Normandie p*our* le duc ancenier;
Cil referai son ot venir *et* essanbler.»
Et cil ont respondu: «Bie*n* fait a creancer!»
Et Ogierz s'an tornai sanz pl*us* de dem[orer:
Juq*ue* an Normandie ne se vot arrester.
Illuc trovai le duc qui mo*u*lt . . . .
De K*arlon* li contai, ne li vot rien celer,
Q*ue* Grifon ont essis *pour* lui desireter.
«P*ar* devant Autefuille v*ous* i covint antrer!»
Et quant li dus l'antant, si comance a plorer.
«Og*iers*, ce dit li dus, p*ar* le cors sent Omer,
Mo*u*lt p*ar* est K*arles* fos, *et* mo*u*lt fait a blesmer,
Quant la raïne vuet ensi desireter!

---

70 estrier — 74 et. I. tertre — 93 petit a.
99 ai vai. *Le premier hémistiche est incomplet.* — 102 vous *manque* — 107 Normande — 115 deireter — 118 a baillier *a été cancellé, et remplacé par* a garder, *écrit au-dessus de la ligne*.

.I. bel anfant avai, ce ai oï *con*ter,
Q*ui* ai a no*n* Loys: mo*u*lt est biaus bachelerz.
Voudroit ores li rois, q*ue* France ai a garder,
Q*ue* j'alese a l'anfant p*our* *con*batre *et* grever?
Louez le v*ous*, Og*iers*? dites v*ot*re pa*n*ser!
P*ar* ice sent seignor, qui tot ai a saver,
Je n'i farai ma gent p*our* ce besoing aler,
Ainz irai a l'anfant p*our* lui m*er*ci crier.
Il ne me sara je nule riens demander
Q*ue* je tot ne li face p*our* amor achiter,
Quar il est mes droiz sires: si ne li doi faser!

verso, 2e col.] O g*iers* antant le duc: li cuerz li ai ta*n*drie.
«Sire, ce dit li dus, ce ne lesiez v*ous* mie
Q*ue* ne veigniez a roi p*ar*ler p*ar* amistie.
Si p*ri*erons le roi, q*ui* France ai an baillie,
Q*ue* repreigne sa fome, Sebile l'eschevie.»
«Og*iers*, ce dit li dus, l'anfant ne fadra mie
Tant con j'avrai ou cors la santé ne la vie!»
Lors mande ch*evalie*rs p*ar* tote Normandie.
Quant furent essanblé, si con p*our* ot banie,
Bie*n* so*n*t .XIIII. .M. de bone gent hardie.
De la vile s'an isent, quant . . . . crie.
Les jornees qui firent ne v*ous* *con*terai mie.
A Paris so*n*t venu, e*n* l'ot se sont logie.
Lors s'armerent ansanble p*our* le roi faire aïe.
To droit v*er* Autefule on lor voie . . . .
A une lieue p*rès* ont p*ris* ab*er*ger[ie.
A une lieue près d'Autefuille la grant
Se so*n*t logié Borüier *et* Normant
K*arles* ot les novales mo*u*lt [ ] dolant
Q*ue* François so*n*t venu [ ] vaillant
D'Autefuille est is [ ] . . . . .
.I. espié s'an torne [ ] . . . . .
Vint en l'ot de [ ]
. . . . Loys . . . .
«Baron, or tot es armes, sanz nul arestemant!
Si asadrons K*arlon* l'anp*er*eor puisant!»
Grifon se so*n*t armé, ne se vont arestant,
Et François d'atre part vont lor armes praig[nant.
A l'esanbler des oz fu la noise mo*u*lt grant
Si a q*ue* si duressent, mo*u*lt alet malemant.
Mès la nuz est venue, li solauz vai couchant;
L'apostoiles i vient, qui les vai sarmona*n*t;
La bataille ont lesie juq*ue* a l'abe aparant.
La bataille ont lesie; les oz laisant ester,
Li François, li Grifon so*n*t alé reposer.
Les trieves so*n*t donée entre ci qu'a jor cler;
En son tré repairai K*arlemaignes* li berz.

---

122 besoig — 140 samerent — 142 un — 144 l. et. *Il manque deux pieds à ce vers*. 155 de noz fu la nois.

W*arochiers* li vaillar le prant a raviser:
Lors apelai Loys, si li prit a mostrer:
«A, gardez, biaus droiz sires, p*ar* le cors sent Om[er,
Veez lai v*ost*re pere, q*ui* tant sait a doner,
Q*ue* v*ost*re mere fit de la tere giter!»

Pour établir le résumé de notre chanson, G. Paris aurait pu utiliser avec grand profit — il est vrai qu'il fut publié en 1864, soit une année seulement avant la parution de l'*Histoire poétique de Charlemagne*[1] — non point seulement ce qu'avait dit Wolf du roman espagnol imprimé au début du XVI[e] siècle, mais le texte même du manuscrit de l'Escurial, datant de la fin du XIV[e] ou du début du XV[e] siècle, reproduit en son entier par Amador de los Rios en appendice au tome V de son *Historia crítica de la literatura española*[2]. Texte si intéressant, si proche de l'original français, que je crois utile de réimprimer ici le passage se rapportant à l'épisode contenu dans le fragment de Sion.

Le bon larron Grimoart vient de se faufiler dans le camp de Charlemagne où, par ses enchantements, il endort tous les Français, de sorte qu'il arrive à délivrer Warochier prisonnier et que, profitant de l'occasion, il vole même à l'empereur sa bonne épée Joyeuse, dont il fait cadeau au jeune Loys:

— Tomad, señor, la espada de vuestro padre que llaman joliosa que es preciada tan mucho; et él la tomó, et fué el mas ledo del mundo con ella, et díxole: — Amigo, non ha en el mundo dos cosas, de que tan ledo pudiese ser como de Barroquer et de esta buena espada; et de la una et de la otra avredes ende buen gualardon, si Dios quisier.

XLII. Entonçe los levó el infante á la hueste, et feziron por ende todos muy grant alegria; mas la alegria de la reyna esta non auia par, quando vió á Barroquer. Mas del enperador Cárlos vos fablaré, et de su compaña. El velador adormeció que nunca despertó fasta la mañana, et quando acordó, dixo que le dolia mal la cabeça, et cató á derredor de ssy et vió la puerta abierta del castiello, et fuéle mal, et metió bozes: ¡ Ora suso! . . . . varones, traydos somos! . . . A estas bozes acordó el enperador et todos sus altos ommes que albergauan en el palacio con él que cuidauan aver perdido quanto avian. Mas cuando el enperador cuydó tomar su espada que cuydaua que tenia cabo ssy, et la non falló, á pocas non perdió el seso, et do vió á don Aymes et don Ougel cabo ssy, llamólos et díxoles: — Va-

164 et raviser — 166 pour le cors.

[1] Mais, chose curieuse, le texte de l'Escurial édité par Amador de los Rios n'est même pas signalé dans l'édition de 1905, avec notes additionnelles de Paul Meyer, de l'*Histoire poétique de Charlemagne*. Ce texte a été réimprimé par A. Bonilla y San Martín, *Libros de Caballerias*, 1ª parte, Madrid 1907, pp. 530—533. La partie que je reproducs plus bas se trouve, dans l'édition Bonilla, aux pp. 529—531.

[2] S. Amador de los Rios, *Historia crítica de la literatura española*, t. V, Madrid 1864, pp. 344—91.

rones, ¿ qué se fizo de mi espada joliosa? . . . Non me lo neguedes, si sabedes do es. — Señor, diz el duque don Aymes, non sabemos ende mas que uos. — Par Dios, dixo el enperador, asaz la busqué do la tenia á la cabeçera, et nunca la pude fallar; mas bien fué que es furtada, et que yo ssó encantado; et ssy esto fizo el palmero, sea luego enforcado. Entonçe fueron buscar á Barroquer aquellos que lo avian de guardar, et cuando lo non fallaron, començaron á llorar porque les fuyera. Entonçe se tornaron al rey, et dixiéronle: — Señor, Barroquer nos escapó et fuése á la hueste; asy nos encantó á todos que non dió por nos cosa; mas si la otra vez pudiermos coger en la mano, luego sea enforcado: non aya y ál. — Traydores, dixo el rey, et qué es lo que dezides? . . . Despues que el cauallo es perdido, çerrades bien la establia; mas en mal punto vos fuyó, ca vos lo compraredes bien.

LXIII. Grant pesar ouo el enperador, quando le mostraron los fierros et las cadenas que tenia Barroquer que allí fincaran. — Por Dios, diz el enperador ¿ asy vos escapó aquel que tanto mal me ha fecho? . . . ¡ Ay! . . . et cómo me ha traydo aquel viejo malo, que la mi buena espada me tomó por la leuar al infante Loys! Nunca desque naçí, fuí asi dormiente como esta noche; ma para la fé que deuo á Dios, lixosos malos, en mal punto dexastes yr á Barroquer, aquel ladron malo. Entonçe llamó á don Aymes et á Ougel de las Marchas, et díxoles: — Prendetme aquelles dos falsos malos, que auian de guardar el palmero. — Señor, dixieron ellos, fecho sea. Por estos dos fueron presos aquellos traydores et enforcados: que los non detouieron mas. Et el enperador dixo entonçe: — ¡ Ay Dios! ¡ et quál cauallero será agora, que me leuará my mandado á Paris que me acorran, cá mucho grant menester me faz! Entonçe se leuantó luego Ougel et fuése luego armar. Et desque caualgó en su buen cauallo Breyefort, veno antel enperador, et díxole: — ¿ Señor cómo mandades? . . . — Yd uos, dixo él, quanto pudierdes et dezid que me acorran. Entonçe sse fué él deçiendo por la montaña, et desque llegó al llano, comenzó de aguyjar; mas grifones que lo vieron, corrieron en pos él á poder de cauallos, baládrando et gritando: — Preso sodes; non vos yredes. Mas el bueno de don Ougel non respondió á cosa que ellos dixiesen; mas quando vió logar et tienpo, enbraçó el escudo et tornó la cabeça del cauallo, et metió la lança só el braço et fué ferir aquel que lo mas alcançaua de tal lançada que lo metió muerto en tierra del cauallo: de sy boluióse et començó de yr quanto pudo, ca muy çerca venian dél bien quatroçientos griegos que lo alcançaban fieramente; mal él que vió esto, cogióse á vn monte, et fuése por él quanto pudo et allí lo perdieron. Et desque lo non pudieron fallar, tornáronse; mas Ougel se fué quanto se pudo yr, et de las jornadas que fizo nin por do fué non uos sé contar; mas llegó á Paris vn dia martes, et desque entró por la villa, fué metiendo por la plaça muy grandes boçes: — Agora, via todos, varones, pequeños et grandes al rey Cárlos, que es çercado

en Altafoja, dó lo çercaron griegos, et moros, et xptianos, et si lo non acorredes toste, puede ser perdido.

LXIV. Assy llegó don Ougel á Paris á una alua de dia, et fizo á grant priesa ayuntar las gentes por la villa; assy que en otro dia avian de mouer por acorrer á su Señor; mas don Ougel les dixo: — Amigos, non uos cuytedes, et dexat yr á my á Normandia por traer ende el duque con todo su poder. Et ellos respondieron que bien lo farian; despues desto fuése él sin detenencia la via de Ruen, et falló y á Rechart, el buen duque, que lo resçebió muy bien, et preguntóle á qué veniera; et él le contó de cómo el enperador de Greçia tenia çercado al rey Cárlos en Alta foja con muy grant gente á marauilla, et conviene que uos aguysedes de lo acorrer. Quando el duque esto oyó, començó mucho á llorar, et despues díxole: — Don Ougel, mucho es en este fecho culpado el rey Cárlos, porque asi echó la reina de su tierra, et dixiéronme que auia della un muy buen fijo, á qui dizen Loys; mas ¿ quién cuydades que se querrá yr matar con su fijo ? . . . Por Dios dezidme lo que vedes y, ca yo non ayuntaré mi gente contra él: ante le quiero yr pedir merçet, et non me mandará ya cosa, que yo por él non faga, ca es mi señor natural. — Señor, dixo Ougel, por cosa del mundo uos non dexedes de acorrer á vuestro Señor et de lo ayudar en toda guisa. Et desque á él llegardes, tanto le rogaremos que resçiba su muger que lo fará. — Don Ougel, dixo el duque, al infante non lo fallesçeré toda via en quanto biuier. Entonçe enbió por toda Normandía et fiso ayuntar sus caualleros que fueron bien catorze mill de muy buenos. Entonçe se partieron de Ruen, et andaron tanto por sus jornadas que llegaron á Paris. Entonçe se yuntaron todos los de Paris et Normandia, et mouieron de y por yr á Altafoja; et desque y llegaron, pasaron dende vna legua, et feziéronlo saber á ssu señor el rey Cárlos. Quando él ende oyó las nuevas, fué muy ledo a marauiella, et salió del castiello et fué los ver; mas quando ellos vieron al rey sano et ledo, ouieron ende gran plazer. Entonçe llegó mandado á la hueste de los griegos cómo venia el poder muy grande del rey Carlós. Quando esto entendió el infante Loys, començó á meter bozes: — Armas, armas! . . . Agora vayamos contra el rey Cárlos. Et el roydo fué muy grande por la hueste et fueron todos armados muy ayna, et mouieron contra el rey Cárlos, et asy fezieron los otros contra estos. Et al juntar fueron los baladros muy grandes et el son de las armas, et de los golpes que se ferian, et ouo mucha gente muerta de una et de otra parte, et si mucho en esto demorara, ouiera y muy grant dapno fiero; mas llególes la noche que loz fizo partir, et el Apostóligo veno y, que les ssermonó que dexassen la batalla fasta otro dia; et fueron dadas treguas de la vna parte y de la otra fasta la mañana á tienpo de misas dichas.

XLV. Entonçe se partieron, et el enperador Cárlos se fué possar á ssus tiendas; mas Barroquer que lo vió yr et lo reconosçió, mostrólo al infante Loys, et díxole: — Señor, vedes alli do uá el bueno

de vuestro padre, que tanto es de preçiar, que fizo á vuestra madre echar de la tierra[1].

Une confrontation même superficielle des deux textes suffit à montrer combien le roman espagnol est fidèle, souvent jusque dans de petits détails, à la geste française. Sans doute abrège-t-il plutôt: ainsi les vers 35—37 ne sont pas rendus; sans doute les vers 66—70, 75—84 sont très résumés dans le manuscrit de l'Escurial. Et si notre traducteur connaissait fort bien le français, quelques vocables rares lui étaient inconnus: je le soupçonne fort de ne pas avoir su ce qu'était qu'un *aucas*, puisqu'il rend inexactement ce mot par «los fierros et las cadenas». C'est dire qu'il n'a pas eu l'idée d'en rapprocher l'espagnol *alcaide* et l'arabe *al qâid*, et que surtout il ne s'est pas aperçu qu'aux vers 55—56 du roman français l'empereur ordonnait à Ogier et à Nayme de pendre les trois «qui me durent garder le pamier peneant», ce qui ne peut s'entendre que de personnes, et non d'objets. Et dans le vers que je viens de citer, il ne rend pas non plus *peneant:* sans doute n'avait-il pas compris cet adjectif, pas plus qu'il n'avait compris et rendu *corsal* au vers 145, et quelques autres mots encore.

Ce qui est intéressant, c'est de noter que certains indices laisseraient croire que le texte français suivi par le traducteur castillan différait partiellement de la tradition manuscrite du fragment de Sion. Ainsi, au vers 55, est-il question de «dos falsos malos» coupables d'avoir mal surveillé Warochier, tandis que, dans le fragment que je publie, les «aucas» sont au nombre de trois. Ainsi encore, au vers 87, le texte espagnol parle-t-il de «quatroçientos griegos» qui assaillent Ogier, alors que notre texte mentionne que «plus an i ot de cent». Et, détail plus caractéristique encore, le texte de l'Escurial, par deux fois, nomme Rouen, où se rend Ogier et où il trouve le duc Richard: le fragment de Sion ne parle que de la Normandie, et spécifie seulement qu'«iluc trovai le duc» dont le nom n'est pas précisé. Or ce sont là deux détails que le traducteur, si fidèle en général, ne pouvait inventer. Au surplus, si le texte castillan résume plutôt son modèle, le contraire a lieu au moins une fois: la dernière bataille entre Grecs et Français, au soir du premier jour, est à peine esquissée dans notre fragment, alors que le manuscrit de l'Escurial s'étend sur l'acharnement de la lutte et le nombre des morts.

Reinhold Köhler ayant fait une comparaison semblable entre le texte publié par Amador de los Rios — texte dans lequel il reconnaît à juste titre l'original du livre populaire illustré par F. Wolf — et celui des fragments de Bruxelles, avait remarqué avec beaucoup de raison qu'il est inutile, et même invraisemblable, de supposer, comme Wolf l'avait fait[2], que le texte espagnol avait comme source

[1] S. Amador de los Rios, *op. cit.*, vol. cit., pp. 385—87.
[2] F. Wolf, *Über die neuesten Leistungen . . .*, p. 8.

un roman français en prose, et que «die Bruchstücke des französischen Gedichtes mit dieser altspanischen Prosa vielfach wörtlich übereinstimmen» [1]. C'est, je le répète, exactement la même impression qui ressort de l'examen des passages qui correspondent, dans le feuillet de Sion et le manuscrit de l'Escurial.

Mais il est un autre point, plus important, sur lequel, par ricochet, notre fragment peut jeter quelque lueur: c'est le problème des rapports qui auraient existé entre *Macaire* et la *Reine Sebile*. Mussafia considère le premier de ces romans comme «die Arbeit eines späten und durchaus ungeschickten Compilators» [2], alors que Guessard admet que les fragments de Bruxelles appartenaient à une seconde version, en vers alexandrins, version en conséquence non seulement rajeunie, mais entièrement refaite et remaniée; car il est évident d'autre part que la composition primitive qu'avait sous les yeux le compilateur italien était en vers de dix syllabes. «De sorte que — continue-t-il — la chanson de la *Reine Sibile*, ou de *Macaire*, si l'on veut, comme celle de *Huon de Bordeaux* . . . a été composée d'abord en vers de dix syllabes, puis plus tard refaite dans le mètre alexandrin et développée au fond comme en la forme» [3]. Gaston Paris, notant cette divergence d'opinions entre les deux éditeurs de *Macaire*, estime que ce poème «repose . . . sur une tradition et probablement même sur un poëme plus ancien» [4] et, tout bien considéré, il se rallie à l'hypothèse de Guessard, qu'il considère comme la plus vraisemblable [5]. Léon Gautier, enfin, suit lui aussi les idées de Guessard, et admet par conséquent, d'une part que le *Macaire* de la Marciana repose sur un poème français écrit en décasyllabes, et d'autre part que la version la plus ancienne est «le poème français du XIIe siècle sur lequel a été fait *Macaire*», ajoutant que les épisodes de l'ermite, des voleurs, du bon larron, et tant d'autres développements de la *Reine Sebile*, sont des additions évidentes au texte primitif. *Macaire*, selon lui, «est un petit poëme court, serré, substantiel: la *Reine Sibile* est un *rifacimento* où l'action primitive a été très longuement développée» [6].

Mais ne serait-ce point là une affirmation gratuite de Guessard qui, après avoir peiné pendant des années sur *Macaire* et sa retraduction en vieux français, n'avait d'yeux que pour le monstre qu'il avait enfanté? Y a-t-il eu une si grande différence de longueur entre les deux poèmes, au moment où on aurait pu les comparer? *Macaire* a 3567 vers. Combien la *Reine Sebile* en pouvait-elle compter? Nous n'avons pour l'instant, afin de risquer une hypothèse,

---

[1] R. Köhler, *Zu der altspanischen Erzählung von Karl dem Großen und seiner Gemahlin Sibille*, Jahrbuch für romanische und englische Literatur, Bd. XII (1871), p. 288.

[2] A. Mussafia, *op. cit.*, p. 111.

[3] F. Guessard, *op. cit.*, pp. XV—XVI.

[4] G. Paris, *op. cit.*, ed. cit., p. 394.

[5] G. Paris, *op. cit.*, ed. cit., p. 395.

[6] L. Gautier, *Les épopées françaises*, t. III, 2e éd., Paris 1880, p. 693.

qu'une possibilité: établir la proportion entre le texte espagnol de l'Escurial correspondant au texte de Sion, et la longueur de ce dernier. Or les 168 vers du fragment de Sion correspondent à 101 lignes de l'édition Amador de los Rios. Etant donné que le texte complet imprimé par ce dernier a 2071 lignes, et que 101 est contenu à peu près vingt fois et demi dans 2071, il s'ensuivrait que la *Reine Sebile* aurait eu environ vingt fois et demi cent-soixante-huit vers: soit environ 3500 vers. Dieu me garde d'attribuer à ce dernier chiffre une trop grande valeur: mais ne serait-ce point un indice que la *Reine Sebile* était elle aussi courte, serrée, substantielle? Elle l'était peut-être même plus que *Macaire*, puisque ce dernier, avec beaucoup moins d'épisodes, a une longueur sensiblement égale.

Par ailleurs, Gautier a bien été forcé de reconnaître que seul le poème dodécasyllabique a eu du succès — et un énorme succès — au moyen âge. C'est la *Reine Sibille*, avoue-t-il, qui fut résumée au XIIIe siècle par Albéric des Trois-Fontaines, qui ne semble pas connaître *Macaire;* c'est la *Reine Sibille* dont le récit fut adopté par l'auteur de *Tristan de Nauteuil* (XIVe siècle) et dans les *Chroniques de France* du ms. 5003 de la Bibliothèque nationale de Paris, achevées vers 1380; c'est la *Reine Sibille* qui a été mise en prose française au XVe siècle; qui, dès la fin du siècle précédent, avait passé dans la littérature espagnole avec le texte du manuscrit de l'Escurial, d'où dérivent les éditions du poème en prose illustrées par Wolf; c'est la *Reine Sibille* qui, avec un contenu très voisin du texte espagnol, a été le sujet d'un livre populaire néerlandais[1]. Et, ajouterons-nous, quand, à Mons il y a cent et quelques années, en Angleterre il y a trente ans, et à Sion récemment, on retrouve des fragments de cette même *Reine Sibille*, à quel poème appartiennent-ils? Au poème écrit en alexandrins.

Que *Macaire*, tel que nous l'avons conservé, se fonde sur un poème français en vers de dix pieds, c'est ce qui est possible; que ce texte soit antérieur à la *Reine Sibille* en dodécasyllabes, c'est ce qui est encore possible. Mais qu'il faille admettre que l'*Ur-Reine Sibille*, si je puis dire, ait été écrite en décasyllabes; ou qu'il faille admettre qu'elle ne soit qu'un rifacimento d'un poème en décasyllabes, cela ne me paraît nullement nécessaire. J'avoue que je me représente d'une autre façon la question des origines de nos deux chansons: il s'agit tout simplement de deux mises en œuvre, à des époques voisines, par deux poètes qui ne se sont pas connus, qui ne se sont pas imités, d'un thème identique, d'une tradition pseudo-historique qui courait la France, autour de laquelle ils ont brodé comme ils ont voulu, suivant leur concept personnel de la beauté littéraire. Cas qui n'est certes pas isolé au moyen âge: est-il même besoin de rappeler que l'affabulation de la *Manekine* de Philippe de Beaumanoir est étrangement voisine de celle du *Comte d'Anjou*; que le

---

[1] L. Gautier, *op. cit.*, vol. cit., pp. 693—94.

Guillaume de Dole de Jehan Renart développe le même thème central que le *Roman de la Violette* de Gerbert de Montreuil; que *Jehan de Paris* suit les mêmes chemins que *Jehan et Blonde;* que *Méliacin*, avec ses enchanteurs, ses objets magiques, son cheval volant, est si voisin de *Cléomadès* qu'on a qualifié Girardin d'Amiens d'affreux plagiaire? Et c'est là une liste qu'il serait fort aisé d'allonger.

Macaire; Reine Sibille. Deux élaborations distinctes d'un même thème légendaire. La première est peut-être la plus ancienne; mais c'est à la seconde qu'est allée la faveur populaire, la faveur des lettrés aussi, non seulement en France, mais en Espagne, en Angleterre, dans les Flandres. Et l'existence du fragment de Sion en est une nouvelle preuve.

II. Le fragment de *Florence de Rome*

Ce second fragment ne représente guère plus de la moitié de celui de la *Reine Sebile.* Il a en effet 20 cm lui aussi de largeur moyenne, mais sa hauteur n'est que de 15,5 cm. C'est dire que le relieur qui s'en est servi a coupé presque en deux un folio du manuscrit dont ce fragment, de même que le précédent, faisaient partie. Presque en deux, dis-je: nous avons conservé quatre moitiés de colonnes, ayant chacune vingt-cinq vers, soit un total de cent. La largeur du fragment, la disposition des lignes, des traits au crayon pour la disposition de colonnes, des initiales des vers, des vers eux-mêmes, les grandes lettres rouges du commencement des laisses, l'écriture elle-même démontrent suffisamment que *Florence de Rome* se trouvait dans le même manuscrit que la *Reine Sebile.* Mais il paraîtrait que notre scribe suivait ici un texte d'une provenance moins orientale que celui de la *Reine Sebile:* le *-s* + cons., dans *trestot*, *respont*, *tost*, *estorz*, etc., y est toujours maintenu; on n'y trouve qu'une fois un *-ai* pour *-a* à la 3[e] p. sing., avec *vai* «va» (vers 87). Il est vrai, par contre, qu'on a plusieurs fois *e* ou *ai* franciens rendus par *a:* ainsi *prandra* pour *prandrai* (vers 11), *trate* pour *traite* (vers 48). Deux seules fois aussi — mais les exemples de ce phénomène sont rares dans ce fragment — un *l* + cons. a disparu, dans *vadroit* (vers 19) et dans *atre* < *alteri* (vers 82). Et pourtant, la forme *chançonates* (vers 79) fait de nouveau penser à la Lorraine[1] ou aux régions qui l'avoisinent à l'ouest.

Ce qui est certain, c'est que notre texte est en bien plus mauvais état que celui de la *Reine Sebile.* Il est plein d'erreurs, de mots estropiés parce que sans doute incompris, de repentirs, de lettres et de mots ajoutés après coup. De plus, un bon quart de la seconde et de la troisième colonnes ont disparu, rongés par les vers. Si je le publie néanmoins, en rejetant ici encore en note les leçons fautives, et en

[1] D'après l'*Atlas linguistique de la France*, passim, c'est surtout dans la Meuse, la Meurthe-et-Moselle les Vosges, le Jura bernois, que - i t t a aboutit à *-at*.

reproduisant à la suite le texte tel que l'a établi Wallenskiöld, c'est qu'il m'a paru que les variantes du fragment de Sion n'étaient pas, comme on le verra, dénuées d'intérêt.

On sait que *Florence de Rome* a été conservée par deux manuscrits seulement, qui donnent plus ou moins intégralement le texte du roman, ainsi que par un fragment qui contient, dans un état très défectueux, deux cent vingt-quatre vers du poème. Pour les deux manuscrits complets, Wenzel[1] et après lui Wallenskiöld[2] ont adopté les sigles *P* (Paris, Bibliothèque nationale, Nouv. acq. fr. 4192); manuscrit de 91 feuillets de parchemin, de la fin du XIIIe ou du début du XIVe siècle) et *M* (qui appartenait il y a une quarantaine d'années à M. I.-T. d'Arcy Hutton à Marske Hall, Richmond, Yorkshire; manuscrit de 83 feuillets de parchemin, datant de la seconde moitié du XIIIe siècle). Quant au fragment, formé de quatre feuillets de parchemin, conservé au British Museum, Landsdowne 399, il est connu sous le sigle *L*. Quatre remaniements de notre chanson ayant reçu les sigles *D*, *Q*, *R* et *S*[3], j'adopterai, pour la désignation du fragment des Archives cantonales du Valais, la lettre *V*.

Situer *V* par rapport à *M* et à *P* n'est pas un problème facile à résoudre. Sans doute est-il même pratiquement insoluble. Si nous comparons notre texte à celui de l'édition Wallenskiöld, nous constatons qu'il lui manque onze vers, soit les vers 2916, 2920, 2929, 2935; 2976, 2980, 2983, 2987; 3064, 3067, 3069. Or, de ces onze vers, six, c'est-à-dire les vers 2976, 2980, 2983; 3064, 3068 et 3069 manquent également à *M*. Notre fragment paraît donc avoir quelque parenté avec *M*: et cette remarque est corroborée par le fait que certaines variantes sont communes à *M* et à *V*. Ainsi, au vers 2984, *M* donne-t-il «ensemble par iga», ce qui correspond à «ansanble par igal» de *V*, tandis que *P* a un texte assez différent; ainsi encore *M* et *V*, au vers 3026, ont-ils «par tut l'or de Brandiz», «trestoz l'or de Brandis», tandis que *P* a «por l'avoir de Saintliz». Mais il y a un vers au moins, le vers 2935, qui manque à *V* et qui fait défaut aussi à *P*, alors qu'il existe dans *M*. Par ailleurs, cinq autres vers, les vers 2919, 2971, 3017, 3062, 3063 et 3065 manquent à *M*, mais figurent dans le texte de Sion. Ce dernier ne saurait donc avoir été copié en entier sur *M* ou sur un manuscrit remontant à *M*. Et *V* donne même deux vers qui n'existent ni dans *M* ni dans *P*: les vers 61 et 79. Tout cela, bref, laisserait supposer à *V* une certaine autonomie, vis à vis des autres manuscrits connus de *Florence de Rome*.

Et si notre texte est plein de fautes, il n'en a pas moins des leçons

---

[1] R. Wenzel, *Die Fassungen der Sage von Florence de Rome und ihr gegenseitiges Verhältnis*, thèse de Marbourg.

[2] A. Wallenskiöld, *Florence de Rome*, Société des anciens textes français, t. I, Paris 1907, pp. 1—3.

[3] A. Wallenskiöld, *op. cit.*, vol. cit., pp. 3—7.

qui me semblent préférables à celles qu'a acceptées Wallenskiöld. Nous sommes au moment où Milon, furieux que Florence l'ait repoussé et ait épousé son frère Esmeré, profite de ce que ce dernier soit allé à la poursuite du roi de Constantinople, Garsire, pour inciter cent chevaliers de sa suite à témoigner devant la reine qu' Esmeré a trouvé la mort en combattant. Pour accréditer cette imposture, on fait passer le corps de Sanson, qui a été tué parce qu'il s'était opposé à cette trahison, pour celui d'Esmeré. Et Florence se laisse convaincre. Pour cela, il faut évidemment que le cadavre soit méconnaissable. Or, alors que le texte imprimé par Wallenskiöld porte

L'apostolle de Romme ne fu pas estordiz,
Venuz est a la bierre et lieve le samiz
Et trove mort Sanson, que tant estoit hardiz;
Dou sanc que chiet des plaies fut toz sanglanz li liz[1]

le fragment de Sion, malheureusement mutilé ici, donne

.... ot tot sanglant le viz,

«liz» ne se comprend pas, puisque le cadavre était dans la bière, et non sur un lit; «vis», au contraire, est logique, puisque, je le répète, c'est le fait que le visage du mort est méconnaissable qui doit inciter Florence à la fatale, mais heureusement passagère erreur.

On ne peut donc que regretter, pour l'établissement du texte critique de *Florence de Rome*, la disparition de la presque totalité du manuscrit qui contenait *V*.

recto, 1re col.] «Ha, D*eu*s, ce dit F*lorence*, q*ui* sofris paision,
*Com*me par *est* or M*iles* de male traïson,
Qant il voit mort son frere a*n* mé ceste maiso*n*,
P*uis* se vuet marier a coite d'esperons!
Mès p*ar* icel apostre *c'on* qiert au Pré Noiron,
Jemais de mariage n'avrai benieçon!
Et s'avenoit or chose q*ue* pre*ï*sse baron,
Por t*re*stot l'or dou segle ne pranroie M*ilon*!
Je ne m'i fieroie: trop resanble felon.»
«Dame, ce respont M*iles*, li traïtes provez,
P*ar* *saint* Pere de Rome, de folie p*ar*lez!
A moill*er* *vous* pr*an*dra, s'est li plaiz devisez,
Qar li miez des barons s'est dev*er* moi tornez.»
Les traïtors apele, ses a aressonez:
«Seignor, f*ranc* ch*evalie*r, a moi an antandez!
Il n'i a cel de v*ous* ne soit mo*u*lt bie*n* armez.
Les bons branz acerins, pr*ès* de v*ous* les tenez,
Qar p*ar* icel signor q*ui* an croiz fu penez,
Ne v*ous* i vadroit force. II. d*eniers* menoez

---

[1] A. Wallenskiöld, *op. cit.*, t. II, p. 124, vers 3015 sqq.

3 mort mort — 4 m. an me ceste *tracés* — 7 baran

Je ne face de v*ous* totes mes volontez!»
«Se Deu plait, dit F*lorence*, ja le jor ne v*er*rez!»
Or o*rr*ez d'Agravai*n* *con* il s'est demenez.
De la mort de son frere ne s'est pas obliez:
Au pl*us* tost q*ue* il pot, s'en *est* d'ielluc anblez,
Et vient a l'apostoile, si s'i *est* *con*fessez.

recto, 2e col.] Je cui q'as t*ra*ïtors sara estorz livrez:
Je i sarai atot .M. homes armez.»
«Sire, dit A*gravain*, De*us* an soit aorez!»
Qant l'apostoiles sot la traïson ital,
Bie*n* conut A*gravain* *con* baron natural.
Il fist armer .M. homes qi[ ]t furent vassal,
S'ont ci*n*tes les espees [
P*ar* les renges de soie q*ui*[
P*uis* esfublent les chapes; on[
«Seignor, dit l'apostoiles, [
Tuit li traïtor s*on*t ou palais [
Nes ociez v*ous* mie, p*our* Deu l'espe[rital
Anz ou fonz de ma chart[re
Tant q*ue* viegne Esmerez [
Je croi q'il lor fera t[
Q'il ocistrent son frere, moult p*ar* [
Ne croiroit pes li rois [
Ou palais s*on*t venu ansanble p*ar* igal,
Et montent les degrez de marbre anp*er*ial.
Qant il furent antré dedanz tut *com*munal,
Ches*cuns* sesist le suen, *c'onq*es n'i ot estal,
Fors M*ilon* le traïte, o le cors desloial.
Il a trate l'espee, qar il sot m*ou*lt de mal.
Damedeu a juré le pere esp*er*ital
Q'il n'i a si h*ar*di duc, p*r*ince ne chessal

verso, 1re col.] «M*iles*, dit Ag*ravain*, t*ro*p estes esbahiz!
De Sanson q'avez mort sui je m*ou*lt mal bailliz.
Danz gloz, v*ous* n'estes pes anp*er*eres esliz!
Vos avez mort mon frere: p*our* ce estes traïz!
Or aproche li termes q*ue* v*ous* sarez honiz!
L'apostoiles de Rome ne fu pes esbaïz
Ve] nuz[ ] a le samiz
] assez fu h*ar*diz
] es tot tot sanglant le viz
b]ien *est* droiz v*os*tre diz
]oiles sanglant a tot le vis
]tort *est* cil Sa*n*ses ocis
]iens cors soit oniz
]ris
]pes vestis

23 son pere frere — 27 avec atot. *Il manque un pied au second hémistiche.* — 29 matal — 44 degez de mabre
53 anp*e*res desliz — 54 mon pere frere — 69 roncins

Certe [ ]mant fu Esmerez traïs
Se [ ] freres, par saint Po d'Epolis,
Ne vous garantira pas trestoz l'or de Brandis
Que ne fussiez detraiz a coues de roncis!»
Comme *Miles* l'antant, li sans li *est* fuïs;
De la honte q'il ot fu tanz, a an palis.
Qant ore ot *Florence* la mortel traïson,
De grant duel ot grant joie, qant ele vit Sanson.
En une aute tor anfermerent *Milon*,
Anz ou fonz de la chartre furent mis li gloton.

verso, 2e col.] Q'il mistrent an prison trestoz d'une matire.
Miles fut tot par lui, noblemant, comme sire,
An la plus aute tor que l'an li pot eslire;
Fables *et* chançonates font dedevant le sire
Harper *et* violer, conter *et* romanz lire:
Mès il fu moult dolanz, si n'ot talan de rire.
A li atre gloton sont tuit a une tire:
Devant ces n'a lumiere, ne chandoile de cire!
Or dirons d'Esmeré *et* dou fort rois Garsire,
Qar li vaillarz s'an fuit, dolorous *et* plains d'ire,
Pour ses homes qui sont livré a tel martire.
Et li bers vai après, pour lui tot desconfire,
Mès Grifon ne ont mais de nule part ou fuire
Q'Esmerez les chace o ces de son anpire.
«Seignor, veez la gent ver cui mes cors s'aïre!»
Droit vers Costantenoble icest vanz si nous tire;
Moult i ai grant tresor, je sai sanz contredire:
Vous an avrez l'onour, *et* je an sarai sire!»
Moult *est* Costantenoble cité de grant deport:
Li mur an sont fermé lez la mer *et* .I. gort;
D'arbres *et* de loriers i ot de moult bon ort.
Mès *Garsires* s'an fut sanz joie *et* sanz deport,
Pour ses homes qui furent devant Rome tuit mort.
Droit vers Costantenoble sont venu près d'un port.
Dou duel *et* de la honte s'est apoiez au bort.

Voici maintenant, pour permettre rapidement la comparaison, le passage correspondant dans l'édition Wallenskiöld:

— Hé! Deus», ce dist Florence, «que sofris pasion,
Que sucitais de mort le cors saint Lasaron,
Mout par est ores Milles de pute estracion,
Que ci voit mort son frere en mi ceste meson,
Ja se viaut marier si tost a esperon;

84 Garsire *manque* — 86 *et* tel — 87 desconconfire — 89 *Le premier hémistiche est incomplet* — 90 vez

A mervoelles me dout qu'il n'i ait traïson.
Mès, par icel apostre c'on quiert en Pré Noiron,
Gemès de mariage n'avra beneïson,
Et s'il avenoit choze que preïsse baron,
Por trestot l'or dou monde ne prendroie Milon;
Ja ne m'i fierai, trop me semble felon.»
«Dame», ce respont Milles, li traïtes provez,
«Par saint Pierre de Romme, de folie parlez!
A moillier vous prendrai, c'est li plez devisez;
Se volentiers nel fetes, mout chier le comparrez,
Car le miaus del bernage c'est devers moi tornez.»
Les traïtors, apelle, ses a araisonnez:
«Seignors, franc chevaliers, envers moi entendez!
Gardez qu'il n'i ait nul de vos ne soit armez,
Vos bons brans acerins près de vos lés tenez,
Les portes dou palais estroitement gardez,
Car, par icel seignor qui en crois fu penez,
Ja ne li vadra force dous deniers monaez
Je ne face de lé totes mes volentez.
— Se Deus plait», dist Florence, «ja cel jor ne verrez».
Or oiez d'Agravain con il c'est demenez.
De la mort de son frere ne c'est pas obliez,
Au plus tost que il pot c'est d'ilecques enblez
Et vient a l'apostoille, se s'est aconfessez,

Je cuit qu'as traïtors iert ja asaus donez,
Je irai avec vos o mil homes armez.
— Sire», dist Agravain, «Deus en soit merciez!»
Quant l'apostolles ot la traïson ital,
Bien conuit Agravain a baron natural.
Il fist armer mil homes que tut furent vasal,
Et ont çainz les bons brans d'acier poitevinal.
Por lor armes que luisent de l'or et dou cristal
Afublent tuit les chapes; onques n'i ot cheval.
«Seignor», dist l'apostolle, «franc baron natural,
Li traïtor que sont ou palès principal,
Nes ociez ves mie, n'i metez batestal;
Nos les prendrons toz vis, si en ferons tot al:
Enz el fons de la chartre les metrons tot a val,
Trez que veigne Esmerez o l'ensaigne raial;
Je cuit qu'il lor fera traire maint mal jornal.
En sor que tot, baron, oncor i a tot al:
Qui occirroit son frere, mout par feroit grant mal;
Ne creroit pas li rois la traïson mortal.»
Il s'en tornerent ensemble a tant tut communal,
El palez sont venu li nobille vasal
Et montent les degrez de marbre natural.
Quant il furent ensamble tuit maintre communal,
Si fermerent les partes o le coroel corsal;
Chescuns sesist le suen, qu'il n'i font arestal,
Fors Milon, le traïte, le cuvert deslaial.
Cil a treste l'espee, que mout par sot de mal,

Damedeu en jura, le pere esperetal,
Qu'il ni a si hardi duc ne prince chasal,

«Milles», dist Agravain, «mout iestes esbahiz!
De Sanson, qu'avez mort, sui forment malbailliz.
Danz gloz, vos n'iestes mie a emperere esliz;
Vos avez mort mon frere, por ce iestes traïz.
Or apreme li termes que vos serez honiz.»
L'apostolle de Romme ne fu pas estordiz,
Venuz est a la bierre et lieve le samiz
Et trove mort Sanson, que tant estoit hardiz;
Dou sanc que chiet des plaies fut tot sanglanz li liz.
«Par ma foi, Agravain, bien est voirs vostre diz.
Seignor, a mout grant tort est cest vasal murtriz.
Ahi! Milles, traïtes! li tiens cors soit madiz!
Viaus tu avoir Florence et estre ses mariz?
De lé ne de la terre n'iestes pas revestiz.
Certes vilennemant fu Esmerez traïz;
Se ne fusiez son frere, par saint Pou d'Ipoliz,
Ne vous covenist mie por l'avoir de Saintliz.»
Quant Milles l'entendi, li sans li est foïz;
De la honte qu'il ot fut toz tains et paliz.
Quant or entent Florence la mortel traïson,
De grant duel ot grant joie, quant elle vit Sanson.
En une aute tor enfermerent Milon,
Enz ou fonz de la chartre furent mis li gloton.

Qu'il n'orent pas prison trestuit d'une matire.
Milles fut tot par lui, noblement comme sire,
En la plus haute tor que l'en lui peüst eslire;
Fables et chansonettes la font devant lui dire,
Harper et vieller, conter romans et lire.
Mès Milles fut dolens, si n'ot talent de rire.
Et li autre gloton sont tuit en une tire,
Devant aus n'a chandelle ne lumiere de cire.
Or dirons d'Esmerei et dou fort roi Garsire,
Con li veillarz s'en fuit coreseus et plainz d'ire
Por ses homes que furent livré a tel martire.
Esmerez va après por lui tot desconfire,
Mès Grifon ne font tant qu'an lor vasel ne mire
Et qu'Ameré ne voient, et lui et son enpire.
Il a dit a ses homes: «Or atamprez vostre ire!
Seignor, vez la Grifon vers qui mon cuer s'aïre.
Droit vers Costentinnoble sai que cest vent nos tire;
Mout i a grant tresor, je le vuel contredire.
Garsire l'emperere, qui en viaut estre sire,
Nel porra garentir, se vos sai bien a dire;
Vos avrez tot l'avoir, et j'ier dou raine sire.»
Coutentinnoble fu citez de grant aport,
Li mur en sont fermé en haut en un regort
D'arbres et de loriers i avoit maint bon ort.
Mès Garsires s'en fuit senz joie et senz deport

Por ses homes que furent devant Romme tut mort
Et a Coutentinnoble est venuz droit au port.
Del duel et de la honte s'est apuiez au bort [1]

[1] Le présent article, écrit en 1941, était destiné aux »Studi Medievali«. Estimant que, par suite des événements de 1943, il n'avait aucune chance d'être publié en Italie, je l'offris alors à la »Zeitschrift«, et M. von Wartburg me fit l'amitié de l'accepter. Le double du manuscrit, envoyé en Allemagne, passait depuis longtemps pour perdu lorsque les »Studi Medievali«, ayant repris vie, mon étude y parut il y a quelques mois et c'est à ce moment précis qu'à ma grande surprise me parvinrent les épreuves imprimées à Tubingue. Plutôt que d'en détruire la composition, ce qui aurait imposé un grave sacrifice à l'éditeur de la »Zeitschrift«, il fut décidé d'y publier quand même ce qui, par suite des circonstances, n'était plus un article original. Le texte du fragment de la *Reine Sebile*, tel qu'il est reproduit ici, n'est d'ailleurs pas exactement semblable à celui qui a été imprimé déjà: un nouvel examen du manuscrit de Sion m'a permis, en effet, d'y introduire un certain nombre d'améliorations.

Lausanne — Paul Aebischer

Zur Beurteilung der Lais der Marie de France

Durchblättert man die Lais der Marie de France, die nach ihrer wiederholten Versicherung diese Erzählungen aus dem Munde der Bretonen geschöpft hat (Prolog v. 33 ff. und Schlußverse der Lais), so kann man sich des Eindruckes nicht erwehren, daß die Mehrzahl dieser Gedichte eigentlich wenig volkstümliches Gut verarbeitet. Von „Lanval", „Bisclavret" und der Lokalsage der „Douz Amanz" abgesehen, enthalten alle andere Lais nur solche Motive, die bereits in der epischen Literatur nachgewiesen werden können. Es müssen daher die bretonischen Dichter, wenn Marie nur als Nacherzählerin betrachtet werden soll, mit den Werken der zeitgenössischen Erzählungsliteratur wohl vertraut gewesen sein. Die nachstehenden Bemerkungen gehen deshalb von dem durch diese Tatsache angeregten Zweifel aus, ob die wiederholte Behauptung der Dichterin:

Les contes que jo sai verais
dunt li Bretun ont fait les lais
vos conterai assez briefment (Guigemar v. 19/21),

nicht etwa durch die nachgewiesene Beeinflussung aus den uns bekannten Werken der altfranzösischen Literatur als zumindest übertrieben zu bezeichnen ist, demnach nur dazu gedient hätte, eigenen Erzeugnissen den Anschein volkstümlicher Herkunft zu verleihen. Die hier folgenden Ausführungen stellen demnach die in Betracht kommenden Belegstellen zusammen, aus denen sich die Beantwortung der Frage ergeben soll.

Die Quelle des Lai „Equitan"

Es ist bisher nicht bemerkt worden, daß die Erzählung, die den Inhalt des Lai „Equitan" bildet, in ihren Hauptzügen bereits in Gaimars „*Histoire des Angleis*" steht und von Marie nur einen abweichenden Schluß erhielt. In der Chronik sind die Personen, der Ort und die näheren Umstände dieselben wie im Lai. Bei Gaimar hört der König von der Schönheit der Gemahlin seines Vasallen Elstruet sprechen, v. 3748 ff. der Ausgabe Duffus-Hardy and Trice Martin:

Li rois oït de la feme parler:
De tote parz mult la loent

Cil Chevaler qui en parolent
Et diseient en lur favele
Ken tut le mund n'aveit si bele.

Wie in „Equitan" rüstet der König, um sie zu sehen, einen Jagdzug aus:

Pur cerfs chascer dist kil irrat:
Mes en son quer tut el aveit.

Er übernachtet im Hause des Elstruet: *La nuit i remist pur herberger.* Er findet die Frau im Kreise ihres Gesindes, ist von ihrer Schönheit geblendet und denkt in der Nacht daran, sie zu gewinnen, v. 3821 ff.:

La nuit se iust li reis en pes,
Tel dame ne vist unkes mes.
En son cuer pense sil ne lad,
Donc murrat il, ja ne guarrat.
Ore quert engin e mal penser,
Ke suvent puisse od lui parler
De samur est mult ententis:
Or quert engin com est avis.
En la contree el bois chascat,
Des cerfs ke prist, li enveiat;
Altres presenz li fist asez,
Par treis feiz est a li alez.
Quant il turnat de la contree,
Si la leissat enluminee:
Tant out oï, e bien entendeit,
Ke li reis prendre la voleit.

Nach dem Tode ihres Gatten, der auf einer Dienstfahrt erschlagen wurde, heiratet sie der König. — Das Gedicht „Equitan" bewahrt diese von Gaimar berichteten Züge. Der König hört die Frau seines Dienstmannes oft loben Eq. v. 40: *Li reis l'oï sovent loer*, er schickt ihr Geschenke v. 44: *De ses aveirs li enveia.* Er begehrt sie, ohne sie gesehen zu haben, v. 45: *Senz veüe la coveita*, sucht mit ihr zu sprechen, v. 46: *E cum ainz pot, a li parla.* So wie dort ist auch hier das Mittel die Jagd, v. 47: *En la cuntree ala chacier la / U li seneschals maneit.* Dessen Schloß beherbergt den Jäger, v. 50: *El chastel u la dame esteit / Se herberja li reis la nuit.* Wie bei Gaimar verbringt der König die Nacht in Gedanken an seine Schöne (Gaimar 3820 ff., Eq. 67 ff.). Bezeichnenderweise kommt in beiden Texten im Verlauf dieses Berichtes das Wort *engin* vor (Gaimar v. 3828: Eq. v. 79). Die Andeutung in der *Histoire des Angleis* v. 3834/35 *Tant out oï, et bien entendeit, Ke li reis prendre la voleit*, ist im Lai in das offene Geständnis des Königs umgeschrieben. Während aber bei Gaimar die Frau durch den Tod des Mannes frei geworden ist, wird die Bitte des Königs im Lai zuerst erhört: *Lung tens dura lur druerie* (v. 189),

dann erst soll der Mann beseitigt werden. Allein der hiezu vorbereitete Anschlag geht fehl und kostet beiden Schuldigen das Leben.

In diesen von Gaimar gegebenen Rahmen hat Marie nun, nach dem Vorbilde des Eneasromans, die Szenen eingefügt, welche das Erwachen der Liebe, das Verhalten des Liebeskranken, seine Selbstgespräche, sein Schwanken, Zaudern, Zweifeln zum Ausdruck bringen. Der König erscheint demnach als der dienende, Gnade heischende „*servant*" (v. 179), die Frau hat wieder Gelegenheit, ihre durch die Doktrin verlangte Weigerung vorzubringen, die dann schließlich von Equitan überwunden wird. Der Schluß des Lai ist ganz eindeutig die Konzession der Dichterin an die Anschauungen ihrer Zeit, den Ehebruch der entsprechenden Sühne zuzuführen. Und offenbar waren die Bretonen von dieser Liebes- und Ehebruchsgeschichte derart beeindruckt worden, daß sie diesen Lai über Equitan und seine Geliebte verfaßten „*cument il fina e la dame ki tant l'ama*".

Der Tristanroman und die Lais

Marie hat, wie ihr Lai „Chievrefueil" beweist, den Tristanroman gekannt. Es ist daher die Frage berechtigt, ob der Einfluß des berühmten Liebesromans nicht auch in den anderen Lais, deren Voraussetzungen vielfach dieselben sind wie im „Tristan", nämlich heimliche Liebe zur Frau eines anderen oder zu einer „pucelle", nachzuweisen ist. Und da ergibt es sich bei genauerer Überprüfung der einzelnen Erzählungen unter diesem Gesichtspunkt, daß charakteristische Motive des „Tristan" in den Gedichten der Marie de France wiederkehren, ja daß sie hier geradezu die bretonische Note ergeben, die diesen Berichten nach der Erklärung der Verfasserin zugrunde liegen soll. Schon der an der Spitze der Sammlung stehende Lai „Guigemar" zeigt den Einfluß des „Tristan", dessen erster Teil getreu in seinen Hauptzügen übernommen ist. Hier und dort krankt der Held an einer für gewöhnliche Mittel unheilbaren Wunde, die in beiden Erzählungen eine Fahrt in einem unbemannten Boote zur Folge hat. Nur wird die streng logische Begründung der Fahrt im „Tristan" (Eilhart 1135 ff.) bei Marie zu einer geheimnisvollen, unmotivierten Angelegenheit, da weder von der Herkunft des Schiffes noch von der Notwendigkeit der schnellen Fahrt gesprochen wird, während die heilende Frau, zu deren Auffindung das Boot notwendig ist, mit keinerlei überirdischen Kräften ausgestattet erscheint. Marie hat es nicht verstanden, dieses Requisit, das Boot, glaubhaft in die Erzählung einzufügen, sie hat das Motiv der Fahrt ins Ungewisse durch die im Lai herrschende Geheimniskrämerei aus dem im „Tristan" so logischen Zusammenhang (Flucht vor der Umgebung und sich selbst auf das Meer hinaus infolge des unerträglichen Gestankes der vergifteten Wunde) gelöst und war daher gezwungen, über dem Helden schwebende Mächte für die Erklärung der Vereinigung des Paares vorauszusetzen. Wobei aber wieder aus dem „Tristan" die Gleich-

setzung der heilenden Frau mit der Geliebten des Geheilten aufrecht blieb. Mit dem Motiv der Seefahrt sind auch Teilzüge aus der Vorlage unverändert geblieben. In beiden Versionen wird das körperliche Ungemach des Siechen hervorgehoben (Guig. v. 198: *kar grant dolur a en sa plaie* — Eilh. v. 1157: *der arme sîche*). Beide Helden finden am Ende der Fahrt die Frau, der sie ihre Genesung verdanken. Die Szenenfolge des Tristanromanes ist in dem Abschnitt, der die Ankunft des Schiffes im fremden Lande erzählt, genau eingehalten. Die Dienerin, die im Lai das Fahrzeug betritt, entspricht bei Eilhart dem Boten, der auf Geheiß des Königs das angetriebene Boot aufsucht (Eilh. v. 1167 ff.). Die Darstellung der beiden Gedichte läßt durch die deutsche Übertragung auffallende Übereinstimmung erkennen, wie die Gegenüberstellung beweist:

Eilhart v. 1167 ff.	Guigemar v. 282 ff.
	Entre en la nef ki mult fu bele . . .
do der bote quam dâr he lach	pale le vit, mort le quida.
gewunt in tôdes ungemach,	Ariere vait la dameisele,
hin wedir he bald jagete.	hastivement sa dame apele.
dem koninge he mêre sagete	Tute l'aventure li dit
dâ lêge ein sîch man inne.	mult pleint le mort que ele vit.

Wie der König bei Eilhart, so geht auch die Herrin auf die Meldung der „*meschine*" in das Schiff und befragt den Angekommenen. Tristan wird in ein Haus, Guigemar in den Wohnturm der Dame gebracht. Dessen Bau erinnert in der Beschreibung an Tintagel, mit dem es die Lage am Meere teilt, das allein den Zutritt ermöglicht (v. 225/29); die dem Gaste geleistete Pflege entspricht Isoldens Behandlung, als diese den kranken Tantris labt (Eilh. v. 1855). In beiden Fällen wird die Heimlichkeit betont (Eilh. v. 1855: verholenlîche). Auf den Tristanroman geht ferner der Zug zurück, daß die von dem eifersüchtigen Gemahl in strenger Abgeschlossenheit gehaltene Frau sich für diese Behandlung mit der Liebe ihres Gastes zu entschädigen weiß. Marie brauchte nur die Episode mit *Nampetenis* nachzuschreiben (Eilh. v. 9033 ff.), die ihr alle hier in Betracht kommenden Einzelheiten (strenge Haft aus Eifersucht in einem Turm, dessen Schlüssel der Schloßherr verwahrt; die Abneigung gegen den eigenen Mann; die Aufnahme des Freundes trotz der Abgeschlossenheit; die gewährte Liebesgunst) in den betreffenden Abschnitten ausgearbeitet darbot. Das breiter erzählte Liebesglück der beiden im Turm findet seine Parallele im seligen Ausleben Tristans und Isoldens während ihrer Waldeinsamkeit, die im „Tristan" wohl begründete Trennung der beiden hat den durch eine plötzliche Entdeckung bedingten Abschied im Lai veranlaßt. Der Bericht von der Rückkehr Guigemars folgt der gleichen Führung der Erzählung im „Tristan" nach der Heilung. Wie Tristan nach seiner Rückkehr von Kurvenal zuerst erkannt wird, so findet auch im Lai ein Knappe seinen lang vermißten Herrn. Hier und dort ist die Dauer der Ab-

wesenheit so ziemlich gleich, ein Jahr bei Eilhart (v. 1299), im Lai eineinhalb Jahre (v. 535). In beiden Erzählungen ist der Schauplatz dieser Szene das Gestade, wo das Schiff anlegte.

Auch für kürzere Züge kann die Herkunft aus dem Tristanroman nachgewiesen werden. Die Beschreibung Isoldens, „Tristan" v. 2892: *Les eulz out vers*, kehrt für die Schloßherrin des Lai wieder, Guig. v. 415: *Les uiz vairs*. Die Verse Guig. 531—32: *Ensemble gisent e parolent E sovent baisent e acolent* dürften Situation und Ausdruck von Eilharts Vorlage wiederholen, wenn der deutsche Übersetzer sagt: *dar nâch sie mit vroudin lâgin Und grôzir minne plâgin* (v. 2721/22). Die Entdeckung wiederholt Einzelheiten aus Tristans Waldleben. Wie daselbst ein Förster die Schlafenden in der Waldhütte findet (Tristan v. 1835 ff.), erblickt ein Kämmerer die Liebenden durch ein Fenster und eilt, wie der Jäger zu Marke, sogleich zu seinem Herrn. Der Bericht verwendet in beiden Texten dieselben Worte, Guig. 583: *les vit* — Trist. 1843: *vit les dormanz;* Guig. 584: *vait a sun seignur* — Trist. 1845: *s'en vait tost*. Auf diese Meldung hin begeben sich sowohl Marke als auch der Schloßherr zu dem bezeichneten Orte.

Endlich erinnert die Ausflucht Guigemars, nur jene Frau heiraten zu wollen, die den Knoten im Hemde zu lösen verstünde, an den Vorbehalt Markes, als die Schwalben das Haar vor ihm und seinen Baronen fallen ließen (Eilh. 1387).

Zusammenfassend kann man demnach feststellen, daß der Tristanroman alle im Lai Guigemar vorkommenden Motive beigesteuert hat, wobei durchweg die Tatsache aufscheint, daß die im Roman so logische Einpassung aller angeführten Einzelheiten unter den Händen Mariens stark vergröbert wurde, wie sich aus der nachstehenden Gegenüberstellung leicht ersehen läßt: Die Verwundung Tristans ist eine Folge seines Zweikampfes mit Morholt, im Lai muß der Schuß auf die weiße Hirschkuh unmittelbaren Anlaß abgeben, die im Lai angegebene weiter zurückliegende Begründung ist das abweisende Verhalten den Frauen, d. h. Amor gegenüber. Die Dichterin muß daher einen Anlaß suchen, dem Helden die Wunde beibringen zu lassen, wodurch sie dann die Voraussetzungen des Romans übernehmen kann. In diesem ist die Fahrt Tristans auf das Meer hinaus eine Folge des von der Wunde verbreiteten üblen Geruches, die Vorbereitungen zur Fahrt ergeben sich logisch aus dieser Voraussetzung. Im Lai ist das Boot plötzlich da. Während Tristan durch natürliche Umstände, von Meereswogen und Winden getragen, zu Isolden kommt, ist dem Boote in „Guigemar" der Weg schon durch eine geheimnisvolle Fügung vorgezeichnet, v. 205—08:

Ainz la vespree arrivera
La u sa guarisun avra
Desuz une antive cité
Ki esteit chiés de cel regné.

Der Anteil der heilenden Frau am Schicksal des Helden wird durch die im „Tristan" so oft gebrauchte Zusammenstellung der Worte „*grant peine e grant dolur*" umrissen (Guig. v. 116), ohne daß man recht versteht, warum diese Belastung der Heldin eigentlich erfolgt. Unvermittelt und durch nichts begründet ist die zweite Bootsfahrt, als es sich darum handelt, die flüchtende Frau aus der Gewalt ihres Mannes zu befreien. Wieder liegt das Schiff im Hafen, nachdem es zuvor Guigemar in sein Land gebracht hat. Was im „Tristan" logische Folge aus den dort erzählten Ereignissen ist, wird im Lai durch das Eingreifen geheimnisvoller Mächte (Amor) motiviert, weil Marie auf andere Weise die Verwicklungen ihrer Fabel nicht lösen konnte.

Die hier angeführten Übereinstimmungen sind demnach nicht zufällige, sie erklären sich vielmehr aus dem Bestreben, die im „Tristan" stehenden Motive in neuer Umgebung und aus geänderten Voraussetzungen zu verwenden. Der Versuch, den eigentlichen Geber durch Hinweis auf andere Gewährsmänner um seinen Anteil zu bringen, ist geglückt, da die wiederholten Versicherungen, bretonische Überlieferungen zu erzählen, den Blick der Forschung auf weiter abliegende Gebiete als auf den berühmten Liebesroman des 12. Jahrhunderts gelenkt haben.

„Lanval"

steht in gleicher Weise unter dem Einfluß des Tristanromans, den die zweite Hälfte des Lai nachahmt. Als die Königin, von Lanval zurückgewiesen, den Ritter widernatürlichen Umganges beschuldigt (v. 281—84), rechtfertigt sich der so Verleumdete durch das Geständnis, er liebe eine Herrin, deren letzte und ärmste Dienerin die Königin an körperlichen und geistigen Vorzügen übertreffe (v. 299 bis 304). Die gleiche Voraussetzung, um der Liebe zu einer schöneren und edleren Herrin willen eine andere Frau vernachlässigt zu haben, erklärt den Konflikt Tristans mit seinem Schwager Kaherdin, dem über diese Haltung folgende Erklärung gegeben wird: J'ai une amie si belle, si courtoise, de si haut rang et digne de telle louange, et cette amie a en son service une jeune fille si belle, si courtoise, de si haute naissance, et si accomplie qu'il siérait mieux à cette servante d'être la femme du roi le plus illustre qu'à votre sœur Isolt d'être la dame d'un seul château: par là vous pouvez juger du prix et de la noblesse de la dame qui a une telle meschine (Bédier, Le Roman de Tristan I, 327). Die Anlehnung an den Roman tritt eindeutig in den Worten der Königin ihrem Gemahl gegenüber hervor, Lanval 322—26:

De tel amie se vanta
Ki tant ert cuinte e noble e fiere
Que mielz valeit sa chamberiere
La plus povre ki la serveit
Que la reïne ne faiseit.
Li reis s'en curuça forment.

Wiederholt in den Worten des Königs, v. 369—72:

Vantez vus estes de folie!
Trop par est noble vostre amie
Quant plus est bele sa meschine
E plus vaillanz que la reïne.

In der Darstellung der aus dieser „vantise" sich ergebenden Folgerungen lehnt sich nun „Lanval" genau an sein Vorbild an. Um Kaherdin zu überzeugen, war Tristan mit ihm in den Wald von Blankenland gezogen, wo sie Isoldens Gefolge vorbeireiten sehen. Zweimal glaubt Kaherdin in Gymele und Brangäne die Königin zu sehen, erst das dritte Mal wird seine Frage bejaht (Eilhart v. 6400 bis 6524). Marie übernimmt die Szene für das „jugement" (v. 429), in dem über Lanvals Schuld abgestimmt werden soll. Unmittelbar vor dem Spruche sprengen zwei schöne *puceles* in den Hof und fordern für ihre Herrin Quartier. Die Richter glauben, Lanvals Freundin sei erschienen, der Ritter kennt jedoch die Frauen nicht. Die Verhandlung geht weiter, aufs neue unterbrochen durch die Ankunft zweier Reiterinnen, schöner und eindrucksvoller als die ersten. Wieder vermuten die Ritter unter den Frauen Lanvals Freundin, der Angeklagte muß sie auch diesmal enttäuschen. Endlich naht *une pucele En tut le siecle n'ot si bele* (v. 555—56). Es ist Lanvals Freundin, sie läßt ihren Mantel von den Schultern gleiten und rechtfertigt durch ihre Schönheit Lanvals Worte und sein Verhalten der Königin gegenüber. Diese Szene ist in ihrer gut geführten Steigerung des Interesses die genaue Nachahmung der im „Tristan" berichteten, auch dort in drei Abschnitte geteilten Begebenheit. Marie hat sich bei der Niederschrift ihres Lais sogar an Einzelheiten ihrer Vorlage gehalten: In beiden Erzählungen reiten die in Frage kommenden Frauen allein und legen den Mantel ab, nachdem sie abgestiegen sind (Eilhart v. 6606). Daß manche Verse des „Lanval" sich an den „Tristan" halten, ist selbstverständlich, sie sind mit anderen in einem eigenen Abschnitt ausgewiesen.

Die Datierung des „Lanval"

Aus drei Stellen des Lai läßt sich eine relative Abgrenzung zu anderen Dichtungen der zweiten Hälfte des 12. Jahrhunderts geben. Der Hinweis auf die Helden der Tafelrunde, Lanval v. 15: *a cels de la table roünde*, die von Artus reich beschenkt werden, setzt den Lai zunächst nach Kristians „Erec", der als erster die Institution der Tafelrunde in die höfische Epik brachte. Doch ein Umstand rückt den Lai noch weiter von „Erec" ab und verweist ihn hinter ein anderes Werk Kristians: es ist die Zeichnung der Gemahlin Arturs als ehebrecherisches Weib. Diese Anschauung ist erst nach Kristians Karrenroman möglich geworden, der Lai „Lanval" muß also nach

der Karre geschrieben worden sein, da er mit diesem Roman die Haltung der Königin gemeinsam hat. Lehnt man diese relative Zeitbestimmung ab, dann blieben nur zwei Möglichkeiten. Entweder geht „Lanval" dem „Erec" und dem Karrenroman voran, dann hätte Kristian sowohl die Tafelrunde als auch die Zeichnung der Königin Guenievre aus dem Gedicht Mariens übernommen, auf die dann eigentlich „*sens et matiere*" der Karre zurückdeuteten. Oder „Lanval" fällt zwar nach „Erec", jedoch noch vor die Karre Kristians, der dann in der Zeichnung der Gemahlin des Königs Artus dem von Marie entworfenen Porträt bis zur letzten Konsequenz, dem Ehebruch, folgte. Eine dritte Anspielung, die zur Zeitbestimmung herangezogen werden könnte, steht zu Beginn des Lai, es ist das Motiv des vom König trotz aller Dienste und Verdienste übergangenen Helden. Wer denkt hiebei nicht an den Charroi de Nîmes, dessen Held, allerdings weniger passiv als Lanval, sich selbst sein Recht verschafft? Ph. A. Becker (Wilhelm- und Aimerigeste, S. 59) setzt *Charroi* mit den andern dazugehörigen Branchendichtungen um 1160 an, so daß man auch auf diesem Weg in die Zeit nach dem „Erec" Kristians kommt.

„Equitan"

Die Erzählung, deren Quelle Gaimars Chronik ist, weist trotz des durch die Vorlage gegebenen Verlaufes der Handlung eine bezeichnende Parallele mit dem Tristanroman auf. In beiden Berichten erweckt nämlich der König (Marke und Equitan) den Unwillen seiner Barone, weil er sich aus bestimmten Gründen nicht verheiraten will.

„Les douz Amanz"

Der Lai variiert das Motiv des Liebestrankes, der hier zu einem stärkenden, die Kraft erhöhenden Pflanzenabsud wird. Immerhin erinnern Einzelheiten an die ältere Vorlage. Der Trank (*beivres*) kommt in beiden Gedichten aus einem fremden Lande, wo ihn eine in der Kräuterkunde erfahrene Frau, eine Verwandte der Heldin (die Mutter in „Tristan", die Tante in „Lanval"), bereitet, seine ihm eigene Kraft wird hervorgehoben (Amanz v. 144: Eilhart v. 2279 ff.). Dem „vessel" des Lai (v. 152) entspricht in der „Folie" Berne das Wort „trosseroil" (v. 309). Stärker tritt die Nachahmung des Tristanromans im Schluß des Lai hervor, der nach dem Tode des Jünglings das Ende des Mädchens berichtet. Wie Isolde legt sie sich neben den Entseelten, schließt ihn in ihre Arme, küßt ihm Augen und Mund. Der tiefe Schmerz über seinen Tod greift ihr an das Herz und sie stirbt aus Gram. Die wörtlichen Anklänge im Lai an den Roman lassen über die Herkunft des Schlusses in Mariens Bericht keinen Zweifel bestehen:

Les dous Amanz v. 230 ff.	Tristan (Thomas) v. 3114 ff.
Delez lui se culche e *estent*	Embrace le e si *s'estent*
Entre les braz l'estreint e prent	*Baise li la buche* e la *face*
Suvent li baise uiz e buche.	E molt estreit a li l'enbrace,
Li duels de lui al quer li tuche.	Cors a cors, buche a buche *estent*
Iluec murut la dameisele,	Sun espirit a itant rent,
Ki tant ert pruz e sage e bele.	E *muert dejuste lui issi*
	Por la dolur de sun ami.

Der Bericht Eilharts deckt sich mit dieser Ausführung bei Thomas, der hier nicht viel verändert haben dürfte. Die Rolle des Königs Marke, der nach dem Tode der beiden Liebenden die Bestattung vornehmen läßt, ist dem Vater der *meschine* zugewiesen. Und Eilharts kurze Bemerkung „*man grub sie beide in ein grab*" (v. 9509) entspricht Mariens Darstellung, wenn sie sagt (v. 246—47):

Sarcu de marbre firent querre
Les dous enfanz unt mis dedanz.

Dieses Motiv, zwei Liebende in einem Grab zu vereinen, kehrt übrigens noch einmal im Lai Yonec wieder, auch hier wird die über dem Grab ihres einstigen Geliebten verschiedene Dame an der Seite ihres Freundes bestattet.

„Milun"

Marie hat hier die Geschichte der Eltern Tristans nachgeschrieben. Wie dessen Vater Rivalin gelingt es Milun, die Liebe der schönen *dameisele*, der Tochter eines Barons, zu gewinnen. Sie wird von ihm schwanger und setzt das Kind aus, das wie Tristan in der Fremde heranwächst, jedoch später zu Ehren und Ruhm gelangt. Der Garten (vergier) neben dem Zimmer der Schönen (Milun v. 49—54) erinnert an dieselbe Voraussetzung im „Tristan", er dient als Ort der Zusammenkünfte. Eine andere als Eigenart des Lai zu betrachtende Episode ist ebenfalls eine deutliche Nachahmung einer charakteristischen Szene des Tristanromans. Hier benachrichtigt Tristan seine amie durch die in die Quelle geworfenen Späne, die ein bestimmtes Zeichen tragen. Marie greift den Gedanken auf, führt ihn aber durch ein anderes Mittel aus, indem Milun einen Schwan mit einem Brief im Gefieder an seine Geliebte übersendet. Diese läßt den Vogel fasten, der dann wieder mit einem Schreiben an seinen früheren Futterort zurückkehrt. Das Spiel geht dann so weiter. Es ist offensichtlich, daß der Gedanke zu diesem Briefwechsel auf die einfacheren Gegebenheiten im Tristanroman zurückgeht und durch die Quellenepisode angeregt wurde.

„Eliduc"

Hier erscheint die Voraussetzung übernommen, die Tristan mit dem Vater der Isolde Weißhand zusammenführt. Der zurückgewiesene Freier Riole de Nantis bestürmt die Burg, wird aber im Zweikampf von Tristan besiegt und gezwungen, die Belagerung aufzugeben. Die Hand der schönen Isolde ist der Lohn für seine Taten (Eilhart v. 5590 ff.). Mit der Episode ist auch ein charakteristischer Zug übernommen, es ist die Szene, nach der die Belagerer durch einen geschickt vorbereiteten Hinterhalt beträchtliche Verluste erleiden (Eilhart v. 5865 ff.). Genau so erzählt der Lai den von Eliduc geführten Überfall mit seinem glücklichen Ausgang (v. 172 ff.). Der auf dem Turm stehende und die Verwüstung seines Landes beklagende König entspricht Eilhart v. 5592—93: „*do vant he den koning stân vorne an der zinnen.*" Die Übereinstimmungen gehen aber dann auch in die Hauptfabel des Lai über, indem als Lohn für die geleisteten Dienste dem Helden die Liebe und die Hand der Königstochter zuteil werden. Tristans Rolle zwischen den beiden Isolden ist hier auf Eliduc übertragen, der sich zwischen Liebe und Pflicht verzehrt und wie Tristan nach längerer Trennung, die in Übereinstimmung mit dem Roman durch einen Aufenthalt bei der rechtmäßigen Gattin bedingt ist, zu der Geliebten zurückkehrt. Der Einsiedler, zu dem sich Eliduc begeben will, erinnert an Ogrin im franz. Roman. Governals Rolle wird vom Kämmerer übernommen, der als Überbringer der Botschaft des zurückgekehrten Helden erscheint. In Eliducs kaltem abweisenden Benehmen seiner Frau gegenüber ist es nicht schwer, Tristans Zurückhaltung an der Seite der Isolde Weißhand zu erkennen. Die Trennung Eliducs von seiner Freundin entspricht der gleichen Gegebenheit im Roman, dem auch der Ringtausch (El. v. 701—02) entnommen ist. Das Wiedersehen der beiden in einem Park zu nächtlicher Stunde ahmt ähnliche Szenen des „Tristan" nach. Das Ende des „Eliduc" mit seinem gezwungen glücklichen Ausgang für das Paar ist wohl nichts anderes als die Konzession der Dichterin an die religiösen Anschauungen ihrer Zeit.

„Yonec"

entwickelt mehrere Züge aus dem Tristanroman. Das im Alter ungleiche Ehepaar weist auf Marke und Isolde hin, in beiden Versionen wird der Gatte getäuscht. Übereinstimmend wird die Art und Weise geschildert, wie sich die Betrogenen Kenntnis von dem Verhalten der Frauen verschaffen. Die Gatten geben vor, durch einen Anlaß abberufen zu werden, Marke durch eine Jagd (Eilhart v. 3440 ff.), der Alte im Lai durch einen Brief (v. 261 ff.). In beiden Erzählungen folgt auf die scheinbare Entfernung die Rückkehr. Die Rolle des lauschenden Zwerges in „Tristan" ist auf die alte, mißgünstige Schwester des Burgherrn übertragen, die vom Eifersüchtigen an-

gebrachten schneidenden Eisen wiederholen die ähnliche Szene mit den Wolfseisen bei Eilhart (v. 5305 ff.). Die blutigen Tücher im Lai entsprechen im Roman den durch die aufgebrochene Wunde Tristans befleckten Bettlacken (Tr. v. 732 des Beroul). Der Sprung der Frau aus dem Turm ahmt den ,,salt Tristan" nach. Das Glockengeläute beim Tode des Geliebten ist gleichfalls ein dem Roman entnommener Zug: *man lûte die glocken obir al* (Eilhart v. 9412).

Textliche Anklänge

Außer durch diese thematischen Übereinstimmungen läßt sich die Behauptung, Marie habe die Inspiration für ihre Lais aus den Motiven des ,,Tristan" geschöpft, noch durch zahlreiche textliche Anklänge, die in einzelnen Fällen zu wörtlichen Entlehnungen gehen, nachweisen. Folgende Belegstellen kommen für die Abhängigkeit der Lais vom Tristanroman in Betracht[1]:

Guigemar v. 505: Jo vus requier de druerie	Tristan v. 850/51: A cort est venu pur requerre La reïne de druerie (Thomas)
718 mes tuz jurs est pensive et murne	Tr. 346 Bien doi estre pensive et morne
825[26 Ele li cunte la dolur Des granz peines e la tristur	Tr. 2489 ff. Des granz peines, des granz tristurs E des joies e des dusurs De nostre amor fine e veraie (Thomas) 3101 E la paine et la grant dolur Qui a esté en nostre amur (Thomas)
Lanval v. 121 ff.: Bele, fet il, se vus plaiseit . . . Ne savriez rien comander Que jeo ne face a mun poeir *Turt a folie u a saveir.* Jeo ferai voz comandemanz	Tr. 2719 ff.: Se voi l'anel, ne lairai mie, *Ou soit savoir ou soit folie* Ne face çou que il dira
221 Ceo m'est a vis	Tr. 1832 Quar Governal, ce m'est avis 2136 Mais ne savez, ce m'est avis 2703 Quant gel verrai, ce m'est a vis.

[1] Wenn nicht anders angegeben, sind die für ,,Tristan" in Betracht kommenden Anführungen aus der Spielmannsversion des Berol (hrsg. v. Muret, Soc. Anc. Textes Français 1903) genommen.

254 cist *parlemenz* n'ert pas vilains	Tr. 313 au parlement ai tant apris 577 Sovent vienent a parlement 580 maint parlement lor estuet prendre

Yonec	Tristan 3101/02 (Thomas)
559/62 Cil qui ceste avanture oïrent Lunc tens après un lai en firent, De la peine e de la dolur Que cil sufrirent pur amur	E la paine e la grant dolur Qui ad esté en nostre amur
413 Pur vus sui dolenz e pensis	Tr. 346 Bien doi estre pensive et morne

Die gleiche Zusammenstellung von *peine e dolur* zeigt Milun 233/34: Le granz peines e la dolur/Que Milun suefre nuit e jur.

Eliduc	Tristan (Gottfried 19 217/18)
671 Vus estes *ma vie* e *ma morz* En vus est trestoz mis conforz	Isot ma drue, Isot m'amie En vus *ma mort*, en vus *ma vie* Thomas 1061/62 Ço est la reïne, s'amie En cui est *sa mort* et *sa vie*

Equitan	Tristan (Beroul) 2719/20
245/47 Ja cele rien ne li dirra Que il ne face a sun poeir, Turt a folie u a saveir	Se voi l'anel, ne lairrai mie Ou soit saveir ou soit folie, Ne face çou que il dira
35 Les uiz out vairs e bel le vis	Tr. 2892 Les eulz ot vers, les cheveus sors
212 El li dut joie mener baisier, estreindre e acoler	Tr. 461 Acole la, cent foiz la besse 3176 Besie l'a et acolee

Chievrefueil	Folie Tristan Berne
25 Tristram est dolens et pensis 35 ff. Les nuveles lur enquereit Del rei cum cil se cunteneit. Cil li dient qu'il unt oï Que li baron erent bani, A Tintagel deivent venir; Li reis i vuelt feste tenir, A Pentecuste i serunt tuit Mult i avra joie e deduit, E la reïne o lui sera	2 Dolent, murnes, tristes, pensis 145 ff. Nuveles demande e enquert Del roi Markes e u il ert. Hom li dit k'en vile esteit E grant court tenue i aveit. „E u est Ysolt la roïne, E Brenguain, sa belle meschine?" Par fei, e eles sunt ici: Encor n'at guere ke les vi.

Das Wort *druerie*, das in „Tristan“ im Sinne von „Liebe, Liebesgabe“ oft gebraucht wird, kehrt auch bei Marie wieder. In der Bedeutung „Minne“ in Guigemar 505; Equitan 15, 86, 189; Lanval 269. In der Bedeutung „Liebesgeschenk“ Chaitivel 57, 68; Eliduc 431. Es bleibt noch die Frage zu beantworten, welche Version Marien vorgelegen hatte, als sie unter dem Eindruck ihrer Lektüre daran ging, die hier mit solcher Meisterschaft verbundenen Motive in andere Voraussetzungen einzufügen. Aus dem Umstande, daß sowohl Beroul und Thomas (Gottfried) Parallelstellen zu den Lais aufweisen, kann gefolgert werden, daß es die von Beroul als „Estoire“ bezeichnete Fassung war, demnach die gemeinsame Quelle aller uns erhaltenen Tristandichtungen, in deren Bannkreis auch die „bretonischen“ Lais der Dichterin Marie de France gehören.

Wien STEFAN HOFER

Vermischtes

Sprachwissenschaft

L'extension du type **aquiducium* en Italie d'après les chartes latines du moyen âge

Mettant en œuvre l'admirable connaissance qu'il a des documents piémontais, M. G. Serra a tout récemment consacré quelques pages, brèves mais suggestives, aux formes remontant à **a q u i d u c i u m* qu'il a rencontrées dans ses recherches[1]. Sous cet étymon, Meyer-Lübke ne mentionne que l'italien *acquedóccio*[2], que le dictionnaire de l'Académie d'Italie définit ,,fossa per lo più murata che riceve le acque dei campi'' et dont il dit qu'il n'est plus usité[3]. M. Serra, très justement, ajoute à cette forme un mot piémontais ancien *ligós*, ou *lagós*, ,,canale d'acque derivate da un fiume per dar moto ai molini e per irrigazione dei prati'', forme, ajoute-t-il, ,,viva ancora nel parlare dei vecchi d'un cinquant'anni fa, secondo affermazioni esplicite del catastaro attuale di Tortona, e documentata variamente sulle carte medievali e moderne di Voghera, Tortona, Volpedo e forse anche di Asti'', mais que l'*AIS* ne donne plus nulle part.

Pour Voghera, M. Serra cite des graphies *laquedocio*, *laquedozo* en 1139 et 1149, *laguedocius* en 1273 et 1289, et quelques autres encore; pour Tortone, il mentionne un *laquedotio* en 1197 et 1244 ainsi que de très nombreux cas de *ladegocium* au XIIIe siècle; pour Asti enfin, il fait état d'un nom *uadegossio* attesté en 1003, *uuadegossio* en 1018 et 1027, forme ,,svoltasi per agglutinamento dell'articolo (*l'*) con la voce **agodotium* (*aquedocium*) e con lo scambio delle consonanti interne''[4].

Pour Tortone, quelques cas de *laquedocium*, tous de l'extrême fin du XIIe siècle et des premières années du XIIIe, ont échappé à M. Serra: c'est un ,,aquaricii de *laquedocio*'' en 1198, un ,,*laquedocio* . . . qui exit de Scyrpia'' en 1200, un ,,*laquedocium* per Insulam doliorum ,,et un ,,in *laguedocio* vivo qui modo currit ,,dans un docu-

[1] G. Serra, *Postille lessicali piemontesi. Riflessi piemontesi di *a q u i d u c i u m* , Archivio glottologico italiano, vol. XXXI (1942), pp. 76—79.

[2] W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 3. Aufl., Heidelberg 1935, p. 47, No. 581.

[3] *Vocabolario della lingua italiana*, vol. I, p. 50.

[4] G. Serra, *art. cit.*, pp. 77—78.

ment de 1202[1], ainsi qu'un „*laquedocium* versus Caldanum" la même année[2]. Par ailleurs, il est vraisemblable qu'un „*lauuedoxa*" cité en 1053 dans une donation de biens situés à Pegli, au couvent de S. Siro à Gênes[3] représente la même base **a q u i d u c i u m*.

Mais, ce qui est plus important encore et plus intéressant, c'est que ce mot n'est nullement circonscrit dans cette partie occidentale du domaine italien. On le retrouve en effet à Crémone, dans trois textes du XI[e] siècle, soit en 1044 avec «foris predicta civitate loco ubi dicitur Credario prope *Aquaducio*», en 1046 avec «in Farisingo, in *Aquaducio* et in Runco qui dicitur Ostremundi», en 1051 enfin avec «*Aquaditio*, Valsano, Bardolino . . .»[4]. Il est attesté également à Mantoue en 1187: un document cite à cette date un «podere quod habebat ab *Aquadulcio* in foras, excepto podere in Pratolanberti, Rodengo et Castiluculo»[5]. Puis, plus à l'est encore dans la plaine du Pô, on le rencontre à Ravenne, où de très nombreuses chartes du XIII[e] siècle mentionnent un «flumen *Laqueducii*», ce terme étant transcrit parfois de façon un peu différente. Qu'il me suffise de reproduire ces quelques citations: «flumen *Lagoduzzi*» en 1257 et «flumen *Lagoducii*» en 1282[6], «flumen *Laqueducii*» en 1268 et 1334, «strada *Lacuducii* et flumen» en 1256[7]. Et Fantuzzi publie également un document de 1270, relatif, semble-t-il, au territoire de Meldola, dans lequel figure encore un «flumen *Lagoducii*»[8].

Et ce n'est pas qu'au nord de la péninsule que notre mot a été connu. Il semble même, au contraire, avoir été plus vivant au sud des Apennins. Car, à Ravenne, à Crémone, il n'est attesté que comme hydronyme; pour Tortone, le terme était là encore en train de se figer dans le vocabulaire toponymique aux alentours de 1200 déjà, et il n'est pas facile de décider si, dans les exemples qu'on en possède, *laqueducium* est employé comme nom commun ou comme nom propre. A Lucques, par contre, l'hésitation n'est pas possible. En 942, en effet, une charte mentionne «jam dicto fundamento et sedimen de predicto molino, una cum terra et *aqueducio* suo»[9]; l'an

---

[1] A. F. Trucco, *Cartari dell'abbazia di Rivalta Scrivia*, vol. I, Biblioteca della Società storica subalpina, vol. LXX, pp. 68, 115 et 36.

[2] A. F. Trucco, *op. cit.*, vol. II, p. 26.

[3] *Historiae Patriae Monumenta; Chartarum* t. I, col. 575.

[4] *Historiae Patriae Monumenta; Codex diplomaticus Cremonae*, pp. 71 et 73.

[5] P. Torelli, *Regesto mantovano*, vol. I, Roma 1914, p. 290.

[6] M. Fantuzzi, *Monumenti ravennati de' secoli di mezzo*, t. II, Venezia 1802, pp. 324 et 326.

[7] V. Federici, *Regesto di S. Apollinare Nuovo*, Roma 1907, pp. 208, 285 et 191.

[8] M. Fantuzzi, *op. cit.*, vol. cit., p. 325. — Pour ce bassin du Pô, si l'attention de M. D. Olivieri a été attirée par le terme qui nous occupe, il n'en mentionne, dans son *Dizionario di toponomastica lombarda*, Milano 1931, p. 68, qu'un seul exemple: le premier de ceux relatifs à Crémone, soit celui de 1044.

[9] *Memorie e Documenti per servire all'istoria del ducato di Lucca*, t. V, parte 3[a], p. 195.

d'après, en 943, nous lisons: «jam dicto molino una cum *aqueducio* et cum omni conciatura sua»[1]; en 983, il est question d'une «casa et curte domnicata qui esse videtur in loco et finibus Teupascio . . . cum omni molina et *aqueducia*»[2]. Un texte, attribué par les éditeurs à la seconde moitié du XIe siècle, parle d'une pièce de terre «cum molino et *aqueduccio* et aldio»[3]; plus tard encore, nous avons en 1122 à Pozzeveri «predictum *aqueducium* . . ., faciendi aliud *aqueducium* infra eorum terram», en 1124 à S. Piero in Campo «*aquiducium* . . . molendini», en 1128 à Lucques «*aguiducium* . . . per illam nostram terram», en 1129 «uno sedeo di casa di molinum et terra vacua ante ipso molinum et presa et *acquiducio* fini la presa, sicut *acquiducio* va usque in rio Fredana»[4], en 1146 «goraio et *acquiducio* molendini», et en 1163 enfin «uno molino maneulo cum sedio et . . . *aquiducio*, greppis, canalibus et macinis et marulis»[5].

Rien d'étonnant si nous retrouvons le mot à Pise, où une charte de 1173 parle d'un moulin «cum *aquiducio* . . . quod nominatur Molendinum de Vinea», et une autre, de 1177, d'un «molendino posito in Calci, cum . . . pertinentia, *aqueduciis*, edificiis atque alveis»[6].

Plus au sud, par contre, il n'apparaît nulle part dans les documents médiévaux. A côté d'*aqueductus*, qu'on trouve partout, parfois sous des graphies aberrantes comme *aquaducto* à Ravenne en 973[7], à Monopoli en 963, 1053, 1127, 1128 et 1148[8], à Germignana (Varese) en 1168[9], à Gubbio en 1156[10], nous rencontrons très fréquemment, dans l'est de la Toscane, dans le Latium, l'Ombrie, et jusqu'en Campanie, *forma* au sens de «chenal, bief de moulin, canal, conduite d'eau»: et ce *forma* est évidemment à la base du diminutif *fǫrmęllo* «condotto d'acqua» enregistré par l'*AIS* pour le point 555, soit Civitella Bernazzone, aux environs de Pérouse. — Pour cette même région d'Arezzo, une charte de 1121 utilise dans le même sens le mot «*aqua ductione*»[11], qui paraît être différent d'un *aqueductio* — est-ce là un nominatif de la troisième déclinaison, ou un ablatif d'*aqueductium*? c'est ce qu'il m'est impossible de préciser —

[1] *Op. cit.*, vol. cit., p. 204.
[2] *Op. cit.*, vol. cit., p. 414.
[3] P. Guidi e O. Parenti, *Regesto del capitolo di Lucca*, vol. I, Roma 1910, p. 255.
[4] P. Guidi e O. Parenti, *op. cit.*, vol. cit., pp. 341, 353, 369 et 373.
[5] P. Guidi e O. Parenti, *op. cit.*, vol. II, Roma 1912, pp. 8 et 131.
[6] N. Caturegli, *Regesto della chiesa di Pisa*, Roma 1938, pp. 354 et 375.
[7] V. Federici, *op. cit.*, p. 7.
[8] D. Morea, *Il Chartularium del monastero di S. Benedetto di Conversano*, vol. I, pp. 46, 51, 163, 165 et 190.
[9] C. Manaresi, *Regesto di S. Maria di Monte Velate sino all'anno 1200*, Roma 1937, p. 69.
[10] P. Cenci, *Carte e diplomi di Gubbio dall'anno 900 al 1200*, Perugia 1925, p. 189.
[11] L. Schiaparelli e F. Baldasseroni, *Regesto di Camaldoli*, vol. I, Roma 1907, p. 88.

de Subiaco en 1010, qui figure dans la formule «aquismolentibus cum molis et ferraturis et cum forma *aqueductio*», et de Rome encore, dans la mention en 980 d'un pré borné «ab huno latere riuo *aqueductio*»[1]. — *Aquarium* est fréquent un peu partout aussi: il est attesté à Cava dei Tirreni en 865[2], à Amalfi en 1036, 1079, 1117[3] et, au nord des Apennins, à Parme dès 905[4], à Modène ou aux environs dès 1029[5]. — Mais le mot que les documents latins de la plaine padane paraissent avoir préféré est, à côté naturellement d'*aqueductus*, *aquaductile*, usité à Reggio en 982[6], à Verceil en 987[7], à Parme en 1035[8], à Modène en 1057, 1076, 1154 et plus tard encore[9], à Novi en 1127[10]. — Et signalons enfin un diminutif d'*aquarium*, soit *aquarolum*, à Padoue vers 914[11].

Vouloir tenter de mettre de l'ordre dans les sens et la succession de ces mots[12] serait une vaine entreprise, ne serait-ce pour la raison que des notions assez divergentes — un «canal» n'étant pas nécessairement un «bief de moulin», par exemple — s'y entrecroisent, s'y emmêlent, et qu'il n'est certes pas toujours facile de reconnaître, dans nos textes, quelle réalité matérielle les mots rendent exactement. Sans doute *forma* et *aqueductio*, *-ium* ne sont-ils attestés que pour le centre de la péninsule: mais, de ce dernier vocable, nous n'avons que fort peu de mentions. Par ailleurs, ces termes ne présentent pas tous le même intérêt. *Aquarium*, au sens de «réservoir», est employé déjà par Caton[13]; les cas de *forma* «conduite d'eau, canal», sont nombreux chez Frontin, chez Ulpien, dans le *Liber Pontificalis*,

---

[1] L. Allodi e G. Levi, *Il Regesto Sublacense dell'undecimo secolo*, Roma 1885, pp. 240 et 155.

[2] *Codex diplomaticus Cavensis*, t. I, p. 70.

[3] R. Filangieri di Candida, *Codice diplomatico amalfitano*, Napoli 1917, pp. 71, 120 et 199.

[4] G. Drei, *Le carte degli archivi parmensi dei sec. X—XI*, 2ª ed., Parma 1931, vol. I, pp. 40, 68, 72 et 99.

[5] E. P. Vicini, *Regesto della chiesa di Modena*, vol. I, Roma 1931, pp. 152, 156, 957, etc.

[6] P. Torelli, *Le carte degli archivi reggiani fino al 1050*, Reggio 1921, p. 187.

[7] D. Arnoldi . . ., *Le carte dello archivio capitolare di Vercelli*, vol I, Biblioteca della Società Storica subalpina, vol LXX, Pinerolo 1912, p. 17.

[8] G. Drei, *op. cit.*, vol. II, Parma 1928, p. 125.

[9] E. P. Vicini, *op. cit.*, vol. cit. pp. 224, 253, 352, 353.

[10] A. Ferretto, *Documenti genovesi di Novi*, Biblioteca della Società Storica Subalpina, vol. LI, Pinerolo 1909, p. 23.

[11] A. Gloria, *Codice diplomatico padovano dal secolo sesto a tutto l'undecimo*, Venezia 1873, p. 46.

[12] Notons en passant qu'on retrouve *aquaductile*, à partir de la fin du Xe siècle, dans les formules de pertinence de chartes espagnoles de Santillana del Mar et de Silos. Citons par exemple: «molinos cum *aquis ductiles* in flumine Sabia »en 987 (E. Jusué, *Libro de regla o Cartulario de la antigua abadia de Santillana del Mar*, Madrid 1912, p. 40. Cf., pp. 36, 44, 81, 89 et, pour Silos, M. Férotin, *Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*, Paris 1897, pp. 19, 22 et 27.

[13] *Thesaurus linguae latinae*, vol. II, col. 367.

entre autres[1]; le diminutif *aquarolum* est enregistré par Ducange sous la graphie *aquairolium*[2]; *aquaductio* est un juxtaposé d'*aqua* et de *ductio* attesté à l'époque impériale chez des écrivains techniques comme Celse et Vitruve, au sens de «fait de conduire», alors que *ductus* est ancien et usuel[3]. Quant à *aquiductium*, il n'a pas été inconnu du latin: une inscription retrouvée en 1845 à Caer Séiont, près de Caernarvon, en Cambrie, et datant des toutes premières années du II[e] siècle — elle porte les noms des empereurs Septime Sévère et Aurelius Antonius (Caracalla) — a les mots «[arcus] *aquaeductium* vetus [tate . . . conla]bsum»[4]; les gloses donnent «*ὑδραγώγιον aquiductium* aquarium aquagium» et «*ἀγωγός aquisducteum*»[5], et la *Forma Urbis*, datant du début du III[e] siècle, use elle aussi d'*aqueductium*, formation étudiée et expliquée il y a longtemps par H. Jordan[6], qui l'attribue au latin des paysans, dont les barbarismes se faufilaient alors jusque dans les documents officiels.

Sans doute serait-il tentant de rendre compte de nos *aqueducium*, *acquedoccio* par cet *aquiductium* qui n'a pas besoin de l'astérisque: mais la phonétique italienne[7] s'oppose à ce qu'un groupe de phonèmes tels que *d u c t i u* aboutisse à *dọccio*. Il convient donc, jusqu'à plus ample informé du moins, d'admettre comme base des mots qui nous intéressent l'**aquiducium* postulé par Meyer-Lübke, qui satisfait à toutes les exigences de la phonétique.

Quelle peut être maintenant l'origine de cet **aquiducium?* La première hypothèse possible, c'est que nous ayons là une forme latine propre au latin de la moitié septentrionale de l'Italie. A un certain nombre de verbes latins dont le radical était terminé par une consonne et le supin par *-tum* correspondaient des mots racine formés de ce même radical + *s*, mots racine qui ne sont conservés d'habitude que dans des composés: ainsi à *actum* correspondait -**ag* + *s* dans *remex;* à *captum*, *-ceps* dans *municeps*, *particeps*, *manceps;* à *dictum*, *-dex* dans *index* et *iudex;* à *factum*, *-fex* dans *artifex*, *carnifex*, *pontifex*, *offex;* à *spectum*, *-spex* dans *auspex*, *haruspex*, *extispex*. Par ailleurs, à ces mots racine correspondaient à leur tour des noms d'action tels que *remigium*, *municipium*, *participium*, *mancipium*, *indicium*, *iudicium*, *artificium*, *pontificium*, *officium*, *auspi-*

[1] *Op. cit.*, vol. VI, col. 1078.

[2] Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, éd. Favre, vol. I, Niort 1885, p. 344.

[3] A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris 1932, p. 274.

[4] *CIL* VII, 142, p. 44. Cf. le *Thesaurus* . . ., vol. II, col. 364, où sont reproduites ces différentes mentions.

[5] *Corpus glossariorum latinorum*, t. II, p. 462, 5, et t. III, p. 326, 71.

[6] H. Jordan, *Ausdrücke des Bauernlateins*, Hermes, vol. VII (1873), pp. 367—68.

[7] Cf. en particulier J. Jordan, *Lateinisches cị und tị im Süditalienischen*, Zeitschrift für romanische Philologie, vol. XLII (1922), pp. 516—560 et 641—685 et, pour la langue littéraire, W. Meyer-Lübke, *Italienische Grammatik*, Leipzig 1890, p. 142.

cium, *haruspicium*, *extispicium*. Ces séries: supin, mot racine, nom d'action, ne sont pas toujours complètes. Le supin parfois n'est pas attesté — c'est le cas pour *lacio*, par exemple, alors que *-lex* se retrouve dans *aquilex*, *inlex*, auxquels correspondent *aquaelicium* et *inlicium* —; parfois au contraire c'est le composé du mot racine qu'on ne retrouve pas, tels **nauex* et **litex*, tandis qu'existent *nauigium* et *litigium;* parfois enfin le composé avec le mot racine n'a pas de nom d'action parallèle. Sans doute les mots racine se rencontrent-ils rarement seuls: toujours est-il que nous avons *dux* et *rex*. Et rien n'empêche qu'à *dux* ait fait pendant un **ducium* que nous retrouverions dans notre **aquiducium*.

Une autre hypothèse encore est permise. On a remarqué plus d'une fois qu'*aquae ductus*, de par son emploi, de par son utilisation dans le formulaire des chartes médiévales aussi, a généralement continué à être traité comme une juxtaposition, dans laquelle *ductus* continuait de vivre de sa vie propre[1]. Il se pourrait qu'il en eût été de même de *-ducium* dans **aquiducium*, et que, dans telle ou telle région, on ait pu remplacer partiellement la juxtaposition *aquae ductus* ou le composé *aquiductus* attesté et condamné par l'*Appendix Probi*[2] par **aquiducium*, étant donné qu'on sentait que *ductus* et **ducium* étaient des synonymes. Hypothèse d'autant plus plausible qu'il paraît bien que **ducium* a été employé isolément. Pieri, en effet, a signalé l'existence en Toscane de nombreux hydronymes *Dǫccia*, *Dǫccio*, *Docciǫne*, «indicanti un corso d'acqua»: ainsi *Dǫccio*, fossé à Torrita; *Dǫccio*, ruisseaux à Moncioni et à Montevarchi; *Doccino*, ravin à Castellina in Chianti; *Docciǫle*, ruisseau à Buti; *Docciolina*, ruisseau à Incisa; *Docciǫne*, fossés à Pagliariccio, à Castel S. Niccolò, à Acone, à Pontassieve, et ruisseau à Pérgine[3]. Sans doute Meyer-Lübke explique-t-il l'italien *dǫccia* comme étant refait sur *doccione*, qu'il ramène à *d u c t i o* «conduite»[4]. Mais c'est là une pure hypothèse, rien ne prouvant que *doccione* est plus ancien que *doccia*; et, par ailleurs, nous avons vu qu'en latin *ductio* était un terme technique et non commun. Sans doute qualifie-t-il de peu satisfaisante la solution proposée à diverses reprises par M. Merlo[5], qui voit dans le toscan *dǫćća* «cannone di terra cotta o altro per racco-

---

[1] Cf. le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, vol. I, p. 550, par exemple, et mon article *Herkunft und Bedeutung des Ortsnamens Vaduz*, Jahrbuch des historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein, vol. 46 (1946), p. 11.

[2] *Thesaurus linguae latinae*, vol. II, col. 364.

[3] S. Pieri, *Toponomastica della Valle dell'Arno*, R. Accademia dei Lincei, Appendice al vol. XXVII (1918) dei Rendiconti della Classe di scienze morali, storiche, filologiche, Roma 1919, p. 344.

[4] W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 3. Aufl., Heidelberg 1935, p. 250, No. 2788 a.

[5] Cf. C. Merlo, *Dalmatico e latino*, Rivista di filologia e d'istruzione classica, anno XXXV (1907), p. 481, et surtout *Note di lessicologia centro-meridionale*, ser. III, Rendiconti del R. Istituto lombardo di scienze e lettere, ser. II, vol. LV (1922), p. 106.

gliere acque di scolo», l'anc. siennois et pist. *dọććio* «tegolo», un adjectif **ducea*, **duceus* provenant d'expressions telles que *fistula ducea, tubus duceus*. Mais toutes ces formes et tous ces noms de lieu s'expliqueraient le mieux du monde par **ducium*, qui serait un simple dérivé du radical *duc-* de *ducĕre*, qu'on retrouve dans de nombreux termes du latin médiéval, dans le verbe *ducare* «guider, nourrir», *ducaria* «conduite d'eau», *ducarius, -a* «conducteur, conductrice», attestés par Ducange[1]. Pour m'en tenir aux renseignements fournis par M. Sella pour l'Emilie, je citerai *docarium* «trave» à Ravenne au IXe siècle, *dugale* «condotto d'acqua» — qui a été fréquemment usité aussi en Piémont[2] —, *dugaria* «canale» et *dusgarius, dux-* «canale», *duxile* «canal» et *duxiletus*[3]. C'est dire, bref, que tant dans la plaine padane qu'en Toscane, un dérivé **ducium* du radical *duc-* de *-ducĕre* a pu influencer *aquae ductus* ou *aquiductus* et provoquer l'**aquiducium* dont nous avons suivi les traces.

PAUL AEBISCHER

Altfranzösisch *hustin*

Dieses jedem Leser altfranzösischer Texte wohlbekannte und von einer reichen Serie von Ableitungen umgebene Subst. mit der Bedeutung „Lärm, Streit, Kampf" ist bisher nicht in befriedigender Weise etymologisch erklärt worden. Grandgagnage und Jean Haust stellen es mit fläm. *hutsen* „schütteln", *hutselen* zusammen. Ihnen folgend nimmt Jaberg in der Festschrift Jud 312 ein Subst. **hutsing* „das Schütteln" an. Dieser Erklärung steht, wie mich Frings belehrt, entgegen, daß das endungslose Suffix *-ing* nicht verwendet wird, um derartige Abstrakta zu bilden. Vielleicht dürfte man annehmen, um die Herleitung von *hutsen* gleichwohl zu retten, daß *-in* erst im Galloromanischen angetreten sei, wo es mit kollektiver Bedeutung vorkommt, vgl. etwa hag. *battin* FEW 1, 294 b. Diese Annahme würde also bedeuten, daß, ähnlich wie **hotten* (> *cahoter*, s. Bloch-Wartburg, 2. Aufl.), *hotsen* (> *hocher*), auch fläm. *hutsen*, resp. seine ältere Entsprechung, ins Galloromanische übergetreten wäre, und daß dieses davon eine Ableitung auf *-imen* gebildet hätte, die dann allein bis in die altfranzösische Zeit übrig geblieben wäre. Das ist eine etwas unwahrscheinliche, wenn auch nicht unmögliche Annahme.

---

[1] Du Cange, *op. cit.*, ed. cit., t. III, p. 200.

[2] H. Bosshard, *Saggio di un glossario dell'antico lombardo*, Biblioteca dell'«Archivum romanicum», ser. II, vol. 23, Firenze 1938, pp. 155—57.

[3] P. Sella, *Glossario latino emiliano*, Studi e testi, vol. 74, Città del Vaticano 1937, pp. 129, 132 et 133.

Nun widerspricht aber der Verbindung mit den flämischen Wörtern eine lautliche Tatsache, nämlich die Lautfolge *-st-*, die sicher bezeugt ist und die bis auf den heutigen Tag im lütt. *hustiner* „maltraiter, rudoyer" erhalten ist. Weder Haust noch Jaberg sprechen sich darüber aus, wie sie sich die offenbar von ihnen vorausgesetzte Umstellung von *-ts-* zu *-st-* denken. Eine solche Umstellung ist wohl denkbar, wenn durch sie eine seltene Lautfolge durch eine häufige ersetzt wird. Das ist aber hier nicht der Fall, da ja *-ts-* im Altfranzösischen überaus häufig ist. Es ist auch zwar nicht unmöglich, aber doch nicht restlos überzeugend, die Bedeutung „Zank" mit der Bedeutung „schütteln" zu verbinden.

Auf eine andere Spur weist das agn. *husteng* „assemblée judiciaire", das aus dem altengl. *husting* „Gerichtshof für dringliche Klagen" stammt. Letzteres entspricht dem anord. *hus-þing*, womit die Skandinavier eine Versammlung der nächsten Vasallen und Angehörigen des Fürsten in seinem Hause bezeichneten, wie sie einberufen wurde, um besonders schwierige Streit- und Klagefälle zu lösen. Man wird wohl annehmen dürfen, daß bei solchen Versammlungen die Gegensätze oft recht heftig aufeinanderplatzten und daß es dabei gewöhnlich nicht besonders still und friedlich zuging. Vgl. etwa die Bedeutung, die *sabbat* im Französischen annimmt. Solange die Normannen noch ihr Nordisch sprachen, wird das Wort noch in seiner eigentlichen Bedeutung gebraucht worden sein, und die Bedeutung „Lärm, Zank" wird sich als bildliche Verwendung des Wortes etwa eingestellt haben. Als aber, nach verhältnismäßig kurzer Zeit, das Nordische schwand, erfaßte man den eigentlichen Sinn der Zusammensetzung nicht mehr; sie blieb aber in dem pejorativen Nebensinn, der nun nicht mehr als Übertragung empfunden werden konnte, sondern als einziger Sinn des Substantivs dastand. Damit war das Wort reif, aus der Normandie in die angrenzenden französischen Mundarten entlehnt zu werden, wie es denn auch besonders häufig in den Chansons de Geste seit etwa 1180 verwendet wird. Zu seiner Ausbreitung wird wahrscheinlich auch beigetragen haben, daß es dank dem anlautenden *h-*, dem Extremvokal *ü* und dem Zischen der Lautgruppe *-st-* erheblichen expressiven Wert besaß. W.

Besprechungen

J. U. Hubschmied, *Bezeichnungen von Göttern und Dämonen als Flußnamen.* Antrittsrede, gehalten am 1. Dezember 1945. Bern, P. Haupt, 1947. 24 S., Frs. 2.20.

Der Verfasser, dem zweifellos das Verdienst gebührt, unermüdlich darauf hingewiesen zu haben, daß die Reste der keltischen Sprache auf Schweizer Boden in viel größerer Zahl vorhanden sind, als man vielfach anzunehmen geneigt war, hat es sich hier zur Aufgabe gemacht, solchen Spuren in den Flußnamen seiner Heimat nachzugehen, und zwar besonders in jenen Namen, die seiner Meinung nach ursprünglich die in den Flüssen hausenden Dämonen und Götter bezeichneten.

Daß nach dem Glauben der Kelten und anderer alter Völker die gesamte Natur als von Dämonen bevölkert angesehen wurde, darüber besteht wohl kaum mehr ein Zweifel, wie ein Blick in die Sammelwerke von Sébillot (Le Folklore de la France), E. Hull (Folklore of the British Isles) und Panzer (im Handwörterbuch zur deutschen Volkskunde IX 1, s. v. *Wassergeister*) zeigt.

Wenn Fluß- und Ortsnamen mit Götternamen identisch sind, so wird man dem Verfasser ohne weiteres Recht geben, wenn er (S. 4) sagt, daß diese Namen ursprünglich gar nicht den Fluß, sondern das dämonische Wesen bezeichneten, das darin wirkte. Er geht aber noch weiter und behauptet, daß auch FlN, die mit Tiernamen identisch sind, sich auf dämonische Wesen in Tiergestalt beziehen. In einzelnen Fällen mag das zutreffen, aber eine Verallgemeinerung solcher Fälle scheint mir unberechtigt. Das Primäre ist doch zweifellos die Bezeichnung des Flusses als solcher, sei es nach ihm innewohnenden Eigenschaften oder nach der Umgebung, und erst später kommt die allfällige Bezeichnung nach einem darin angenommenen Dämon in Frage. Hätte H. Recht, so würde man nicht verstehen, wieso es kommt, daß es in Griechenland, wo die Flußgötter meist in Stiergestalt verehrt wurden, nur ein einziges Mal das Wort *ταῦρος* in einem FlN (Argolis) erscheint (auch noch in Pamphylien), und daß andererseits die nach den vorhandenen Bildwerken nachweisbar in Stiergestalt verehrten Flüsse *Ἀχελῷος* (auch manchmal als Drache dargestellt) und *Ἵππαρις* („Roßbach“, in Sizilien), und viele andere, in ihren Namen keine Spur einer Stierbezeichnung tragen. In Schlesien, wo der Wassermann immer wieder in Pferdegestalt auftritt, sind die Roßbäche keineswegs häufig; in der hessischen *Nidda*, die einen uralten vorgermanischen Namen trägt (zur idg. Wurzel **neid-* „fließen“), erscheint als Wassergeist eine böse Fee in Gestalt eines Schweines, usw. Tiernamen in FlN können sich doch ganz einfach auch dadurch erklären, daß man den Fluß nach den an seinen Ufern sich aufhaltenden Tieren benannt hat, genau so, wie die zahlreichen

Pflanzen- und Baumbezeichnungen in FlN nicht auf Baumdämonen, sondern einfach auf die umgebende Vegetation hinweisen.

Zum 1. Kapitel über göttliche Wesen in Menschengestalt ist zu sagen: Die Bemerkung, daß zahlreiche FlN auf gall. **dēwī* oder **dēwā*, **dēwonā* „die Göttin" zurückgehen, ist dahin zu berichtigen, daß **dēwī*, wofür ein direkter Anhaltspunkt fehlt, zu streichen, und die Sternchen bei *dēwā* und *dēwonā* zu tilgen sind, da beide Formen wirklich belegt sind.

Ein gall. **wer-ēna* (aus idg. **uper-einā*), angeblich „die Himmlische", will H. aus einigen franz. Bachnamen und den ostschweiz. ON *Valvarena*, *Vrin* oder *Vrain*, und dem modernen Heiligennamen *Verena* erschließen. Aber in den Bachnamen liegt doch weit eher das kelt. *en-* „Wasser" vor (s. unten) und den Namen *Vrin*, *Vrain* (richtiger *Vrəin*) haben v. Planta und Kleinhans einwandfrei aus *Virūnum* (vgl. *Trins* aus *Taurūnum?*) erklärt. Was *Valvarena* anbelangt, so würde man Diphthongierung des *ē* erwarten, und der Name der angeblich aus Ägypten gekommenen *St. Verena* ist doch wohl eher als Kurzform zu gr. *Βερενίκη* zu stellen (?).

Was den Namen der *Dixence* im Wallis betrifft, so hat Muret (Rom. 37, 565 f.) ausgeführt, daß dieser Name eine ganz junge gelehrte Bildung sei, was durch die Aussprache *digzą̄s* (H. schreibt *dizētse*) bewiesen werde.

Daß der gall. *Apollo Belenus* wahrscheinlich zahlreichen Flüssen in Frankreich und der Westschweiz seinen Namen gegeben hat, hat schon Aebischer (RC 51, 34 ff.) behauptet. Trotzdem glaube ich nicht, daß sämtliche FlN, die auf eine Grundform **Belenā* zurückgehen können, unmittelbar mit dem Namen des Gottes zusammenhängen müssen, wie H. meint. Denn während die südfrz. FlN wie *Beuno* oder schweiz. *le Bainoz* (Fribourg) auf *Belenus* zurückgehen dürften, muß das schweiz. *Bienne*, *Biel*, ebenso wie die meisten frz. FlN *Beaune*, *Baulne* usw., auf ein fem. **Belenā* zurückgeführt werden. Nun gibt es zwar einen Gott *Belenus*, aber nirgends ist eine Göttin **Belenā* überliefert. Holder kennt nur einen Frauennamen *Belena* (III 828 b, 14) und eine Märtyrerin *Belina* (I 373 a 35). Aus diesen unbrauchbaren Indizien eine Göttin **Belena* zu konstruieren, scheint mir nicht erlaubt. Das Nebeneinander von *Belenus* und *Belena* weist vielmehr darauf hin, daß es sich ursprünglich um ein Adjektiv „glänzend" handelt, das natürlich ebensogut zur Bildung von Götternamen wie von FlN verwendet werden konnte. Daß in den FlN ein Göttername stecken soll, dafür fehlt jeder Anhaltspunkt. Der Stamm *bel-* ist im Keltischen sehr gut belegt; nicht nur im Gallischen und Romanischen (vgl. Wartburg, FEW 1, 322; Bertoldi, RC 48, 287 f.), sondern auch, was bisher nicht bemerkt worden ist, im Inselkeltischen, denn air. *oíbell* m. „Glut, Hitze" = cymr. *ufel* m. „Funke, Feuer" gehen deutlich auf idg. **opi-bhelo-* zurück, womit neuir. *éibheall* „Glut" aus **epi-bhelo-* im Ablaut steht. H. will auch das waadtländ. *Bois de Balendes*, 1202 *convallis de Balenda* heranziehen, aber alle gallorom. Namensformen zeigen sonst den Ton auf der Anfangssilbe, ebenso läßt sich das Suffix mit *nd* statt *n* nicht einwandfrei erklären. Nebenbei irrt H., wenn er sagt, daß auch in England nach einer Göttin **Belenā* Bäche benannt worden seien, denn das einzige scheinbare Beispiel, der FlN

mengl. *Beolne*, wird von Ekwall (Engl. River-Names 32 f.) richtig auf ags. *Beolune*, germ. **Belunōn* zurückgeführt und kann mit *Belenus* direkt nichts zu tun haben.

Daß anord. *elfr* ,,Fluß", das bekanntlich vom Stamme germ. *alb-* ,,weiß" abgeleitet ist und zum Namen der *Elbe* usw. gehört, ursprünglich nicht die Farbe des Wassers, sondern die ,,weiße Göttin" bezeichnet haben soll, scheint mir trotz der Ausführungen Aebischers (Ann. Fribourg. 1930, 45 ff.) nicht glaubhaft. Denn Farbbezeichnungen gehören zu den ältesten idg. FlN, wie man sich durch einen Blick in W. Schulzes Kleine Schriften 119 f. und J. Lohmanns Genus und Sexus 48 f. überzeugen kann. Es wird wohl niemandem einfallen, in den air. FlN *Derg* ,,rot", *Find* ,,weiß", *Dub* ,,schwarz" usw. entsprechende farbige Dämonen zu erblicken, und das ir. *glaiss* ,,Fluß", das ursprünglich einfach ,,blau, blaugrün" bedeutet, ist eine genaue Parallele zu anord. *elfr* ,,Fluß", das man somit auch nicht als ,,weiße Göttin" aufzufassen braucht, ebensowenig wie man im ir. *glaiss* eine ,,blaue Göttin" erblicken wird.

Mit H. den Zwerg *Alberich* (mhd. *Alb-rīch*) der deutschen Heldensage als einen kelt. Gott *Albo-rīx* aufzufassen, der nirgends belegt ist, ist sagenhistorisch in keiner Weise berechtigt, aber auch sprachlich nicht, denn es handelt sich um ein gut germanisches Wort, das ,,Elfenfürst" bedeutet, und für eine Entlehnung fehlt jeglicher Anhaltspunkt. Wenn ein kelt. *Albo-rīg-* ins Germanische entlehnt worden wäre, so müßte außerdem entsprechend *rīg- : rīch-* auch *Alb- : Alp(h)-* zu erwarten sein. Vgl. ferner die langob. PN *Albrih*, *Albericus* (Gamillscheg, Germ. Rom. II 83), fränk. *Albaric* (a. a. O. I 307), got. *Alfaric* (ebda), usw.

Aus einem fem. FlN *Albarona* (Dep. Ain) einen Gott **Albaronos* zu erschließen, ist ebenfalls nicht gestattet. Der *Auberon* der altfrz. Epos ist doch nichts anderes, als die romanisierte Form des germ. *Alberich*, nach dem Muster von *Hue* (*Hugo*): *Huon*, usw. entwickelt. H. ist wahrscheinlich durch die Existenz eines *Mars Albiorīx* zu dieser Idee gekommen, aber schon die Verbindung des Kriegsgottes mit angeblichen Wasserdämonen müßte stutzig machen; Rhys hat übrigens schon längst gesehen, daß *Albio-* hier mit acymr. *elbid*, cymr. *elfydd* ,,Welt, Erde" identisch ist; es handelt sich um die Übertragung des Epithets des alten Himmelsgottes auf den Kriegsgott, da bei Kelten und Germanen der Himmelsgott später zum Kriegsgott herabgesunken ist. Das Wort enthält aber den Stamm *albh-* ,,weiß", also eigentlich ,,weiße Welt" im Gegensatz zur dunklen Unterwelt; vgl. russ. *svět*, das sowohl ,,Licht" wie auch ,,Welt" bedeutet, und toch. A. *ārki-śoši* ,,(weiße) Welt".

Etwa 20 FlN in der Schweiz sollen nach H. von den kelt. Stämmen *rīg-*, *mag-* und *seg-* benannt sein und ,,*die Mächtige*" heißen.

Vom Stamme *rīg-* ,,König" leitet H. den Namen der *Reuß* (spr. *Rüß*) ab, den er auf kelt. **Rīgusia* zurückführt, ebenso wie den westschweiz. Bachnamen *Riusi* (die Belege zeigen allerdings *Ruysi*, *Ruisy*). Gegen diese Deutung ist kaum etwas einzuwenden, wenn auch der Stamm *rīg-* sonst nicht in FlN vorkommt; nur im Irischen erscheint *rīg-uisce* in der Bedeutung ,,Hauptfluß". Der engl. FlN *Rye* ist dagegen trotz H. (VR III 63) fernzuhalten, da er nach M. Förster (Themse 72) auf altbrit. *Rīwā* zurückgeht, zum FlN

Rhiw in Wales. Einige andere FlN werden jedoch durch H. mit Unrecht zu kelt. *rīg-* gestellt. Wenn z. B. *la Grande Eau* neben *Ruisy* auch *Rionze* heißt, so darf man diesen Namen nicht auf **Rīgontiā* zurückführen, wie dies H. tut, da *-ntiā*, wie Muret (Rom. 50, 445 f.) gezeigt hat, stimmlose Konsonanz ergeben hätte, also **Rionche* oder **Rionce*. Wie mir Aebischer schreibt, könnte man *Rionze* lautlich einwandfrei auf **Rodan-icā* zurückführen, was sehr einleuchtet, da unterdessen J. Hubschmid (jun.) gezeigt hat, daß *Rhône* in den Htes-Alpes auch als Appellativ vorkommt (Praeromanica 108 f.).

Die zahlreichen frz. Bachnamen *la Roise*, *la Roisonne*, *la Roisette* usw. auf **Rīgusiā* zurückzuführen, ist ebenfalls nicht erlaubt. Da überall in Frankreich **Segusiā* zu *Suze* (Drôme) oder *Suize* (Hte-Marne) geworden ist — vgl. auch *Segusius canis*, Lex Salica *seusius*, afrz. *seus* —, so würde man auch hier **Ruze* oder **Ruize* erwarten. Warum heißt es im Dep. Côte d'Or *la Suze*, aber *la Roise?* So viele „königliche" kleine Bäche müßten ohnedies stutzig machen, deshalb ist es doch viel naheliegender, an eine Grundform **Rausia*, zu got. *raus* „Rohr" zu denken, die alle diese FlN einwandfrei erklärt. „Rohrbäche" sind im ganzen deutschen Sprachgebiet zahlreich vertreten, ebenso in Frankreich (*Rosière*).

Den Namen des *Monte Rosa* hat man schon längst (Kögel, PBB 16, 511) aus ahd. *(h)rosa*, *(h)roso* „Eis, Kruste" erklärt, und auch H. hatte früher (Clubführer durch die Bündner Alpen V., s. v. *Roseg*) diese Erklärung (auch bei W.-P. I 479) angenommen. Jetzt führt er den Namen auf ein gall. **Rīgusiā* zurück, was auch lautlich jeder Wahrscheinlichkeit entbehrt, um so mehr, als *roise* usw. nach den lokalen Mundarten die allgemeine Bezeichnung für „Gletscher" ist und auf ein romanisiertes **rosiā* zurückgeführt werden kann.

Den Stamm *seg-* „kräftig, tüchtig" sucht H. im Namen des Reußtales *Val Silauna* und des ON *Silenen*, 9. Jh. *Silana*. Aber eine Grundform **Segila* hätte doch **Seila* ergeben (vgl. *Saima*, älter *Seyma* aus **Segisama*, Fluß bei Genf), und man sieht nicht ein, weshalb man darin nicht den Stamm *sil-* in ir. *silid* „tröpfelt, fließt" erblicken soll. Hingegen könnte die *Seez*, alt *Sedes*, mit der gall. *Dea Segeta* zusammenhängen, wie H. vermutet; s. auch J. Hubschmid (jun.), oben Bd. 66, 51.

Den Stamm *mag-* „groß" sucht H. im Namen der Tessiner *Maggia*, doch scheint mir Salvionis Erklärung aus *Vallis Major* weitaus vorzuziehen; dieser vergleicht *Valmaggiore* aus *Vallem Majorem* und *Val Maggia* in der Val Grande (Val Sesia).

Aus dem Namen der Stadt *Locarno* (889 *Leucarna*) auf einen FlN **Leucarā* zu schließen, wie die *Maggia* angeblich früher geheißen haben soll, entbehrt jedes Beweises, aber auch dann könnte *leuco-* einfach die Farbe des Wassers bezeichnet haben und beweist nicht die Benennung nach einem weißen Dämon. Warum könnte übrigens *Leucarna* nicht einfach zu air. *lōcharn* „Leuchte", acorn. *lugarn* ds., cymr. *llugorn* „Glanz" gestellt werden, statt daraus auf einen nirgends belegten FlN **Leucara* zu schließen?

Aus dem FlN *Alonda* (1298) bei Genf, heute *la London*, und dem ON *Alonda* an einem Wildbach in Savoyen erschließt H. ein kelt.

**Ate-londā* „die Wildwütende", zu air. *lond* „wütend"; dagegen scheint es mir nicht berechtigt, das heutige *la London* (richtiger *l'Allondon*) zur Rekonstruktion eines danebenliegenden **Atelondonos* „der Wildwütende" zu benützen, da es sich offenbar um eine späte romanische Neubildung auf *-on* handelt.

Gänzlich abzulehnen sind m. E. die Konstruktionen eines kelt. **Londā*, **Londonā* aus dem Hofnamen *Lunden* (an einem Nebenfluß der Landquart) und den ON *Lunnere* (13. Jh. *Lundenerrun*) und *Lunkhofe* (13. Jh. *Lunchunft*) an der Reuß, die auch **Londā* und **Londonā* geheißen haben soll. Vor allem fällt hier *Lunkhofe* fort, das keineswegs auf **Londo-cumbitus* „Ellenbogen der Londā" zurückgehen kann, denn erstens fließt die Reuß in gerader Linie an Ober- und Unterlunkhofen vorbei und die Biegung befindet sich erst weiter nördlich davon bei Hermetschwil, und außerdem lauten die älteren Formen *Lunkoff* (1114) und *Lunchova* (1289), und das *t* erscheint nur einmal im Jahre 1275, später auch nur *Lunghofen* (1388) und *Lunghuf* (14. Jh.), so daß man den Stamm doch viel ungezwungener an süddeutsches *Lungsee*, *Lungholz*, schweiz. *Lungern* usw. anknüpfen wird. Was *Lunden* und *Lundenerrun* betrifft, so gibt es verschiedene germanische Möglichkeiten, die man doch bei derartigen Namen unbedingt vorziehen muß. Ich denke dabei an schwäb. *Lunden* „eine Art Zimmerholz", an schweiz. *Lunn*, *Lund*, *Lunner* usw. „Achsnagel, Lünse", aber auch an den ON *Lunden* (1168) in Norderditmarschen, an den ON *Allondans* (Doubs), 1196 *ad Lundens:* es gibt verschiedene german. Stämme *lund-* (anord. *lundr* „Hain", *lund* „Lende", auch „Sinn, Art"), und nach den Ausführungen von F. Maurer (Nordgermanen und Alemannen, 1942, S. 88 ff.) gibt es eine ganze Reihe speziell nordisch-schweizerischer Gleichungen, so daß man nicht genötigt ist, in die vorgermanische Urzeit zurückzugreifen. Vgl. auch *Luntpach* (12. Jh.) in Oberbayern und den PN *Lunzo* (aus *Luntbert*) in tirol. (Pustertal) *Lunzergut*, *Lunzengartl*, usw.

Das 2. Kapitel behandelt die mit Tiernamen identischen FlN.

Die bei Holder (III 471 a 13 f.) erwähnte Herleitung von *Affe* aus gall. Akk.Pl. *Abbanas* (Hes.), zu air. *abac* „Zwerg, Biber", cymr.-bret. *avank* „Biber" (cymr. auch „Wasserdämon") aus kelt. **abankos*, zu *ab-* „Wasser", hat H. übernommen. Aber diese bestechende Herleitung, die auch mich (Idg. etym. Wb. 2 f.) irregeführt hat, läßt sich kaum aufrechterhalten, denn bei den Kelten gab es neben den Wasserdämonen auch zahlreiche andere Dämonen, und man sollte erwarten, daß der Affe doch weit eher mit Baumdämonen identifiziert worden wäre. Da der Affe im Nubischen *abalan* heißt, im Bedauye *abalay*, so wird man in dem kelt. *aban-* eher ein nordafrikanisches Wort suchen.

Da das inselkelt. **abankos* sowohl „Biber" wie „Wasserdämon" heißt, vermutet H., daß auch die von Aebischer (Ann. Fribourg, 1930, 27 ff.) zusammengestellten frz. FlN, die auf **Bebrā* und **Bebronā* zurückgehen, ebenso wie die deutschen Biberbäche, nicht nur den Biber, sondern auch den entsprechenden Wasserdämon bezeichneten. Aber die Tatsache, daß manche deutsche Biberbäche, weil klein und mit steinigem Grunde, nie dem Biber zum Aufenthalt hätten dienen können, läßt sich auch anders erklären. Edw. Schrö-

der hat in seiner Besprechung von Gröhlers Buch über frz. ON (GGA 1916) mit Recht darauf aufmerksam gemacht, daß schon im Altertum ON und FlN der Mode unterlagen und nicht der Natur der Sache entsprechen müßten. So seien viele „Breitenbäche“ nirgends und nie breit gewesen. Dasselbe kann auch für die Biberbäche gelten, die nicht unbedingt mythologisch erklärt werden müssen.

Es ist richtig, daß der Wasserdämon auf kelt. Boden auch als Stier oder Kuh erscheint. Aber der Bach *Torávo* auf Korsika, wo nie Kelten gesiedelt haben, darf nicht mit kelt. *tarvos* zusammengebracht werden, sondern gehört zum illyr. FlN *Tarā*, wie *Sarāvus* „die Saar“ zu *Sarā*. Der ir. FlN *Boyne*, bei Ptol. *Bouwinda*, heißt übrigens nicht „die weiße Kuh“, da ein urkelt.**bāus-u̯indā* nur air. *Bōfind*, der Gen. **Bou̯os-u̯indiās* nur *Bōfinde* ergeben hätte, wie im Namen der Insel *Inis Bou Finde* (Bæda), heute *Innishboffin*. Die air. Flexion *Bōand*, Gen. *Bōindeo*, beweist, daß die Grundform nur kelt. **Bou̯o-u̯indā* „die Kuh-weiße“ sein kann.

Der westschweiz. Fluß *Orbe*, im Unterlauf *Tièle*, dt. *Zil*, soll zwei gall. Worte für die Kuh, **Urbā* und **Telā* enthalten. Aber daß *Urbā* eine „spätere Entwicklung“ von **werbā*, der gall. Entsprechung von ir. *ferb* „Kuh“ sein soll, ist völlig aus der Luft gegriffen. Alle scheinbaren Fälle der Entwicklung von gall. *Ve-* zu *U-* sind nur Verschreibungen in 1000 Jahre jüngeren Hss., und zahlreiche Gegenbeispiele wie *Vesontiō* > *Besançon* (Doubs), *Vesulium* > *Vesoul* (H.-Saône), *Viviscum* > *Vevey* (Schweiz), *vernā* „Erle“ > frz. *verne* zeigen, daß *Urbā* nicht auf **Verbā* zurückgehen kann. Da gall.**Urbā* aus älterem **Orbā* entstanden sein kann, dürfte man hierin eher einen idg. Stamm **orb-* „dunkelfarben“ (W.-P. I 146) erblicken, im Ablaut zu *erb-*, das häufig in deutschen FlN (germ. **erpa-*) erscheint. Aber auch ein gall. **telā* „Kuh“ ist nur ad hoc erfunden. Die Stelle aus dem It.Ant. *A Telone Martio Taurento* beweist doch nicht, daß man *Telone* mit *Taurento* „übersetzt“ habe, denn vor *Taurento* ist ein Stück des Textes ausgefallen, und *Taurentum* ist ein ganz anderer Ort, der westlich von *Toulon* liegt, heute *Moulin de Tarente*. Das südfrz. *toulon, touron* „Quelle“ aus einem ursprünglichen „Kalbsbach“ zu erklären, widerspricht allen Erfahrungen, und daß im Baltoslaw. **tel-* das Kalb bezeichnet, ist noch lange kein Beweis. Das Suffix im gall. GN *Telō* bildet in der Regel Nomina agentis, und der Stamm gehört weit eher zur Wurzel **(s)tel-* „fließen lassen, harnen“, in gr. *σταλάττειν* „rinnen lassen“, usw.

Daß ein gall. **gabros* „Geißbock“ in einzelnen FlN stecke, wie in nordfrz. *le Givron*, südfrz. *le Jabron*, ist nicht zu bezweifeln. Aber daß der häufige gascogn. FlN *le Gave*, älter *Gabarus*, die iber. Form des gall. **gabros* darstelle, ist ebenso unwahrscheinlich, wie H.s Erklärung des sfrz. *touron, toulon* „Quelle“, denn im Béarn. heißt *gabe* „torrent“, im Katalan. *gava* „torrentera“, so daß es sich also zweifellos um ein voridg. Wort **gabaros* „Gießbach“ handelt, das mit kelt. **gabros* nichts zu tun hat; s. J. Hubschmid (jun.), oben Bd. 66, 39.

Weshalb der Böhmerwald, alt *Gabrētā*, nach einem „dämonischen Geißbock“ benannt worden sein soll, ist nicht einzusehen; weshalb soll man einen Wald nicht auch nach den darin wirklich lebenden Tieren benannt haben? Außerdem kann es sich im Böhmerwald selbstverständlich nur um Steinböcke gehandelt haben.

Gänzlich unverständlich ist mir, wieso das Dorf *Gais* im Pustertal seinen Namen gallischem Einfluß verdanken soll. H. bemerkt, daß das altkelt. **gabros* m. „seltsamerweise nach Ausweis des Irischen wie des Britannischen, sowohl den Geißbock wie die Geiß" bezeichnet habe. Die Bayern sollen sodann nach dem gall. männlichen **gabros* zu ihrem weiblichen *Geiß* ein männliches *Geiz* geschaffen und den gall. Genetiv **gabrī* durch den männl. Genetiv *Geizes* wiedergegeben haben.

Daß dasselbe Wort das männliche wie das weibliche Tier bezeichnet habe, wäre an und für sich gar nicht so merkwürdig, denn im Idg. wird oft nur die Gattung, aber nicht das Geschlecht eines Tieres bezeichnet (vgl. lat. *bōs*, *ovis*, usw.). Aber für **gabros* etwas Ähnliches anzunehmen, dazu fehlt uns jede Berechtigung. Es ist zwar richtig, daß man in den Wörterbüchern ein nir. *gabhar* m., hingegen bret. und cymr. *gavr* f. für „Ziege" findet, aber das beweist doch nichts fürs Altkeltische, da sowohl **gabros* wie **gabrā* nach Schwund der Endsilben zum gleichen Ergebnis führen mußten. Daß das ir. Wort für „Ziege" ein alter *ā*-Stamm, hingegen das Wort für „Bock" ein alter *o*-Stamm waren, läßt sich noch deutlich nachweisen.

Daß im größten Teil Tirols Kelten niemals in größerer Zahl gesiedelt haben, ist außerdem längst bekannt. Vor allem aber besteht nicht die geringste Notwendigkeit, *Geizzes villa* als „villa des Geißbocks" zu erklären. Es handelt sich, wie Schneller und Battisti schon längst gezeigt haben, um einen der in Österreich so häufigen genetivischen ON, also *villa des Geiz(o)*, eine Koseform zum PN *Gaido* — vgl. die Familiennamen *Geiz*, *Gaitzsch*, usw.

Ein kelt. Wort für den „Widder", **kaeros* (aus **kaperos*), wird ganz mit Unrecht von H. angesetzt. Denn das cymr. *caer-iwrch* „Rehbock" ist trotz Pedersen (Kelt. Gr. I 92) unmöglich aus **kaper-* zu erklären, denn altes *ae* wäre cymrisch zu *oe* geworden. Außerdem enthält *caer-iwrch* nicht ein dem ir. *caera* entsprechendes Wort, sondern steht für älteres *carw-iwrch* (zu *carw* „Hirsch"), wie Thurneysen (ZcPh 13, 107) längst erkannt hat. Das air. Wort für „Schaf": *caera* geht übrigens auf ein abgeleitetes **kair-āk-s* zurück, aus dem man nicht ein Grundwort *kairā* mit derselben Bedeutung erschließen darf (ein anderer Erklärungsversuch bei Thurneysen a. a. O.). Den FlN *Cairasca* im Ossolano als „Schafbach" zu deuten, fehlt also jeder Anhaltspunkt, abgesehen von den lautlichen Schwierigkeiten.

Daß der vordeutsche Name der Reuß: *Ursa*, *Ursella* später als lat. *ursa* „Bärin" aufgefaßt werden konnte, ist richtig, aber die Nebenflüsse der Donau und der Nidda, heute *Ursel*, werden kaum lat. Namen getragen haben; eher handelt es sich um ein illyr. *Ursela*, wie Krahe (PBB 67, 384 ff.) und ich (Zur Urgeschichte . . ., S. 72) vermutet haben, zu aind. *varṣati* „es regnet", usw.

Daß der Kranich im Gall. und Brit. *garanos* hieß, steht fest; aber die Tatsache, daß die Varianten **grōu-* und **grenu-*, **geru-* in ganz verschiedenen idg. Sprachen vorkommen, gibt uns noch nicht das Recht, eine derartige Vielfältigkeit auch innerhalb des Keltischen anzunehmen, wie dies H. tut, der neben *garanos* noch ein **garanuko-* und **garuno-* (das in keiner idg. Sprache vorkommt) ansetzt, bloß um gewisse ähnlich klingende FlN erklären zu können. Am ehesten

könnte man noch den Namen der frz. *Jarnosse* als **garan-ukiā* hierherstellen, aber es ist nicht richtig, daß dieser FlN im Suffix genau dem ahd. *kranuh* entspricht, da dies auf idg. **granu-g-* zurückgeht.

Die häufigen FlN gall. *Garunna*, frz. *Garonne*, *Gironde*, span. *Garona* mit dem Kranichnamen zusammenzubringen, dazu fehlt jeder Anhaltspunkt, da man die Fülle von nahezu 20 Kranichflüssen nicht begreifen würde. Viel eher könnte man noch an kelt. **garu̯o-* (air. *garb*, cymr. *garw*) ,,wild, rauh" denken; H.s Herleitung von air. *garb* usw. aus **ghr̥swo-* (Vox Rom. 4, 221) ist lautlich unmöglich. Doch vgl. R. Menéndez Pidal in den Mél. A. Thomas, 295 ff.

Was schließlich den Namen des *Inn* betrifft, den H. auf ein urkelt. neutr. **etno-n* ,,Vogel" zurückführen will, so fehlt auch hier jeglicher Beweis. Es läßt sich nur ein mask. **etno-s* erschließen, und *tn* bleibt in den brit. Sprachen, die allein verglichen werden dürfen, bis auf heute als *dn* erhalten. Im Irischen schwindet das *t* erst im 4.—5. Jh. n. Chr. mit Ersatzdehnung, und den lat. Wandel von **petnā* zu *penna* darf man doch nicht zur Deutung eines kelt. Lautwandels heranziehen. Außerdem wird diese Etymologie schon durch die germ. Formen des FlN: ahd. *Ini* (nhd. *īn*), Dat. *Inne* als unmöglich erwiesen. Ich habe an der Hand sämtlicher Belege gezeigt (Vox Rom. 10, 243 ff.), daß nur eine kelt. Grundform **Enios* (aus älterem belegten *Enos* umgebildet) möglich ist, die sich ganz zwanglos zu air. *en* ,,Wasser", cymr. *en-wyn* ,,Buttermilch" (,,weiße Flüssigkeit") stellt. Im Ablaut dazu steht das gall. *-ona* in FlN (auch ir. *on* ,,Wasser"), weiterhin als idg. **pen-* : **pon-* zu got. *fani* ,,Schlamm", ahd. *fenna* ,,Sumpf", usw.

Zürich, J. Pokorny

Walter Stehli, *Die Femininbildung von Personenbezeichnungen im neuesten Französisch*. Romanica Helvetica Bd. 29. A. Francke AG. Verlag, Bern 1949, XVI u. 163 S.

Die grundlegende Änderung der sozialen Stellung der Frau in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts, die zu der Gleichberechtigungsformel der Charta von San Franzisko führte, hat der Frau zahlreiche neue Berufe geöffnet, die einer sprachlichen Bezeichnung bedürfen. Da das Französische im Gegensatz zum Deutschen (*-in*) und im Gegensatz zu andern romanischen Sprachen (*-a*)[1] über kein überall anwendbares Femininsuffix verfügt, geriet es in eine sprachliche Zwangslage, aus der es sich herauszutasten versucht. Es bot sich deshalb für W. Stehli, einen Schüler Juds, die reizvolle Aufgabe, im Rahmen einer Dissertation ein Stück lebendige Sprachgeschichte zu beobachten.

[1] Siehe z. B. Julio Casares, *Divertimentos filológicos*, Madrid 1947: ,,Desde que se dió entrada a la mujer al ejercicio de profesiones liberales y cargos administrativos . . . empezaron a surgir, como algo inusitado en la vida española, archiveras, abogadas, médicas, farmacéuticas, catedráticas etc. . . ." (p. 302). Die span. Akademie anerkannte denn auch diese Titel sehr frühzeitig ,,y hasta podría decirse que en algún caso hubo más diligencia en admitir el femenino que en dejar que tomara realidad" (ib. p. 306). Die Bezeichnung wartet förmlich auf den Beruf; die Bezeichnungsschwierigkeiten und Tastversuche des Französischen fehlen fast völlig.

Als Basis der Untersuchung dienten im wesentlichen Zeitungen von 1944 bis 1948, Direktaufnahmen und eine schriftliche Enquête. Die Auswertung des Materials ist St. dank feinem Verständnis und einer vorsichtigen Objektivität, die vor unüberlegten Schlußfolgerungen zurückscheut, gelungen. Trotzdem seien zwei kritische Bemerkungen prinzipiellen Charakters gestattet. Zunächst scheint uns eine Basis von 50 Informatoren, die zudem zur Hälfte aus der Westschweiz stammen (z. T. bedingt durch die Kriegs- und Nachkriegsverhältnisse) in einer so sehr umstrittenen Frage wie der Femininbildung eine ungenügende Grundlage zu sein. Sie ist einseitig nicht nur in bezug auf die geographische Verteilung — 25 Westschweiz, 22 Frankreich, 3 Belgien —, sondern auch in bezug auf die soziale Schichtung, da im wesentlichen bewußt nur literarische Zeitungen und nur gebildete Gewährsleute der gehobenen Schichten herbeigezogen wurden (s. S. 26). Und doch ist das Problem der Femininbildung ein Problem, das alle Volksschichten erfaßt, je nach der Berufsart in unterschiedlichem Maße. Die zehn aus diesen Gründen von M. Legras (Paris-Vogesen) und mir ausgeführten Supplementäraufnahmen, welche die Basis allerdings in nur völlig ungenügendem Maße erweitern, bestätigen zwar im großen und ganzen die Ergebnisse St.s, ergeben aber doch auch eine Reihe von neuen Gesichtspunkten und trotz ihrer geringen Zahl korrigierende Resultate im einzelnen (s. u.).

Die zweite prinzipielle Bemerkung betrifft die Wichtigkeit des syntaktischen Zusammenhanges. Es ist auffallend und unwahrscheinlich, daß mit wenigen Ausnahmen die Gewährsleute St.s nur eine Femininform zu einem bestimmten m. kennen, selbst wenn sie nur eine Form in den Fragebogen eingetragen haben (z. B. zu *médecin* p. 37: $34 + 5 + 5 + 4 + 2 = 50$). Der Grund zu dieser täuschenden Eindeutigkeit ist wohl in der Fragestellung zu suchen. Unsere ergänzenden Aufnahmen haben gezeigt, daß die Unsicherheit der Femininbildung nicht nur in der von St. festgestellten Verschiedenheit der Antworten, sondern auch im Schwanken des Einzelnen zwischen verschiedenen ihm bekannten Formen zum Ausdruck kommt, wobei — und dies ist ein entscheidender Punkt — meist je nach der syntaktischen Verwendung der einen oder der andern Form der Vorzug gegeben wird (Sujet 3, s. u., kennt z. B. alle vier von St. angeführten Femininbildungen zu *aviateur*, differenziert jedoch je nach der syntaktischen Verbindung). Es wäre deshalb zu begrüßen gewesen, wenn St. die sehr schönen Ausführungen über den übergeschlechtlichen Gebrauch vieler Maskulina (Typus *Le véritable traducteur était Mme de Baudelaire* p. 115—16) auch im ersten Teil berücksichtigt und ganz allgemein syntaktischen Verwendungsmöglichkeiten im Fragebogen Rechnung getragen hätte. Wo noch keine Femininform gesichert ist, wird man in prädikativer Stellung das übergeschlechtliche m. verwenden: *c'est une excellente aviatrice!*, aber *c'est un excellent peintre!* (vgl. p. 51 unten). Selbst wenn man diese und weitere syntaktische Verwendungsmöglichkeiten mitberücksichtigt, bleiben die Antworten der Gewährsleute noch reichlich subjektiv und stimmungsbedingt: *on se laisse aller à sa première impression, le lendemain on répondrait autrement*, gestand ein Genfer Freund anläßlich einer Aufnahme. Dadurch wird

nicht nur die Unsicherheit der Gewährsleute, d. h. der heutigen Femininbildung dokumentiert, sondern auch erwiesen, daß eine statistische Erfassung sehr unsicher bleibt und mit Vorsicht interpretiert werden muß.

Nach einer soziologisch-historischen Einleitung und einem 2. Kapitel „Problemstellung" werden im 3. Kapitel die Ergebnisse der Enquête diskutiert. Sie umfaßt die Femininbildungen zu 20 sorgfältig ausgesuchten Maskulina. Auf Grund der Supplementäraufnahmen ergeben sich folgende Ergänzungen und Korrekturen (ich greife nur das Wichtigste heraus):

Pasteur. Die bei St. als häufigste Formen zur Bezeichnung des Femininums angeführten Formen *femme pasteur* (18mal) und *un pasteur* (9mal) ergeben ein irreführendes Zahlenverhältnis. Es handelt sich um eine typisch syntaktische Differenzierung (*Mme X est un excellent pasteur*, aber *une femme pasteur excellente prêchait le dimanche*). Es ist deshalb sinnlos, ein zahlenmäßiges Verhältnis zwischen diesen beiden Typen aufzustellen. St. zieht aus der aufschlußreichen Bemerkung eines protestantischen Pfarrers p. 30, aus den Bemerkungen der Gewährsleute zu *un professeur* p. 31, zu *sculpteur* p. 51, zu *chef* p. 53 u. a. nicht die notwendige Konsequenz. Dieselbe grundsätzliche Bemerkung gilt auch für die übrigen Femininbildungen (*un écrivain* — *une femme écrivain; un peintre* — *une femme peintre* usw.). Die Untersuchung müßte auf syntaktischer Basis neu aufgenommen werden. — 7 (s. Anm.) weist darauf hin, daß das fem. *prêcheresse* wegen der lautlichen Nähe des semantisch kompromittierenden *pécheresse* unmöglich sei.

Professeur. Merkwürdigerweise nimmt St. das fem. *la, une professeur* nicht in die Liste auf, trotz der allerdings z. T. zögernden Antworten aus Liège, Nantes und Lausanne. Zum „einzigen" Zeitungsbeleg aus dem Express (p. 32) ist der seltsamerweise unter den Maskulinbeispielen p. 31 angeführte Beleg aus der Tribune de Genève (*professeur diplômée*) zu stellen. Von meinen Gewährsleuten sagt 2 *une professeur* (*de piano*); *une professeur* (*la professeur de grec*) wurde mir auch von 3 als an der Sorbonne durchaus geläufige Bildung bezeichnet. 8 hingegen (Hausfrau, Epinal) betont „*sûrement pas une professeur*". Die Bemerkung des Professors aus Liège („*formes dues à des hésitations populaires*") ist deshalb mit einem

---

Ergänzungssujets:

1 Docteur ès lettres de l'université de Genève, 49 ans, Genève.
2 Licencié de l'université de Lausanne, 27 ans, Lausanne.
3 professeur au lycée, 27 ans, Epinal-Paris.
4 professeur à l'université, 34 ans, Paris-Orléans.
5 dame, 55 ans, Paris, sans études spéc.
6 curé, 40 ans, bach. en théol., Harol (20 km d'Epinal).
7 commerçante, 25 ans, fille de paysans, sans ét., Epinal.
8 femme, 50 ans, Epinal, n'a jamais quitté les Vosges.
9 commerçante, 67 ans, pas d'études, Vecoux (Vosges).
10 commerçante, 60 ans, pas d'études, Epinal.

Eine entsprechende Liste der Gewährsleute bei St. fehlt. Sie hätte eine Differenzierung der Antworten in bezug auf Beruf, Stand, Alter und Ort erlaubt (St. weist nur in der Diskussion in einzelnen Fällen darauf hin).

doppelten Fragezeichen zu versehen (s. auch Damourette-Pichon, Syntaxe I 319). — Die Bemerkung von Damourette-Pichon (ib.) über *professoresse* wird von St. widerlegt. Immerhin wurde mir diese Form von 7 spontan genannt, von 2 mit der Bemerkung „*en badinant*“.

Ecrivain. Die „ganz ausgeschlossene“ Form *une écrivain* wurde von 3 und 6 befürwortet. *Ecriveuse*, das von St. angeführt, aber nicht belegt werden konnte, wurde von 7 erwähnt: *écriveuse*, *écrivine sonnent mal*. Die von St. nicht erwähnte Form *écrivine* wurde auch von 9 spontan erwogen.

Auteur. Zu den seltenen *autoresse* s. noch Beleg bei Damourette-Pichon I 318, zu *une auteur* ib. p. 319.

Médecin. 7 Informatoren bezeichneten *doctoresse* als geläufig; St.s Ergebnis wird damit bestätigt. Dieselben Sujets kennen aber auch *un docteur*, *une femme médecin*, *un médecin* — ausschlaggebend sind wiederum syntaktische und stilistische Gründe (*un docteur*, *un médecin* in prädikativer Stellung, s. o., zu *femme médecin* s. u.). — 9 schrieb: *allez chercher une médicienne.* — Daß der Femininbildung *la médecine* (s. St. p. 27, 110) ebenfalls nachgegangen werden müßte, beweist neben der aus Nyrop für das 16. Jahrhundert bei St. zitierten Stelle die interessante Bemerkung von Féraud (Dict. 1787, s. v. *médecin*): „*En province plusieurs disent médecine pour signifier la femme d'un médecin. Mme la Médecine. C'est un terme ridicule en ce sens.*“

Dentiste. La dentiste wird von 8 G. bestätigt. Von St. nicht erwähnt wird *dentistesse* (s. Dam.-Pich. I, 317).

Chirurgien. 1, 3 und 7 kennen *chirurgienne;* 4, 8 und 10 bezeichnen es als unbekannt; 4 sogar als unmöglich.

Laborantine wird als geläufige Berufsbezeichnung bestätigt.

Artisan. Die Widersprüchlichkeit bestätigt das Ergebnis St.s (4 *artisane certainement pas*, 7 *artisane sonne bien*). 5—10 kennen *artisane*.

Avocat. Die große Vitalität von *avocate* wird bestätigt. Interessant ist die Differenzierung des curé von Harol: *femme avocat, mais une sainte s'est fait l'avocate d'une cause*. Dies stimmt genau mit dem DG überein, der *avocate* nur in der religiösen Sphäre kennt, bedeutet heute jedoch bereits ein provinzielles oder berufssprachliches Relikt aus einem älteren Sprachzustand.

Peintre. Im Widerspruch zu der mehrheitlich abgelehnten und als pejorativ oder ironisch bezeichneten Form *peintresse* steht folgende Stelle aus einem kürzlich in Paris erschienenen Artikel von Julien Teppe (Petit Echo de la Mode, 2 oct. 1949, *Le féminisme dans la langue française*): *Quant à l'art pictural, puisque — et c'est dommage — une peintre n'a pas réussi à s'imposer, on pourrait peut-être étendre l'emploi de peintresse à toutes les émules de Mme Vigée-Lebrun, quoiqu'en principe peintresse soit réservé aux spécialistes de la peinture sur porcelaine.*

Sculpteur. 3 und 7 kennen *sculptrice*, 4 und 10 lehnen es ab, typische Widersprüchlichkeit (s. St.).

Chef. Feminine Formen haben sich bis jetzt nur in Spezialbedeutungen durchgesetzt. *Cheftaine* scheint, ausgehend von der *cheftaine* der Pfadfinderinnen, seinen Verwendungsbereich auszudehnen auf

Ferienkolonien (7, 10) und Heer (7). *Chéfesse* wird in der Bedeutung *chéfesse de gare* von 6, 7 und 8 zum mindesten für die Vogesen als vital belegt (St. erwähnt einen Beleg, Paris). 9 kennt *chéferesse* (de gare), vgl. die außerordentliche Vitalität der Suffixe *-esse* (nicht *-issa*) und *-eresse* in den Vogesen. Gegen das Durchdringen von *chéfesse* sträubt sich das für calembours sehr empfindliche Ohr der Franzosen [1]. Unabhängig voneinander wiesen spontan vier Gewährsleute darauf hin (2, 3, 4, 7), am deutlichsten 3: *Chéfesse est ridicule, avec ce fesse à la fin!* 4 bezeichnete *chéfesse* außerdem als *pop., presque argotique*, 5 als *argot, en plaisantant*, 8 als *ironique*. — Das von St. nur dreimal belegte *la chef* hat sich in Palézieux-Village zur Bezeichnung der gegenwärtigen Stationsvorsteherin eingebürgert (*la chef* oder *la chef de gare*, 1). Abgesehen von diesen Spezialfällen ist man jedoch auf das m. *le chef* (falls der Zusammenhang die fem. Bedeutung klarstellt: *Mme X. est le chef de l'entreprise*, 8), *la directrice* oder eine Umschreibung angewiesen.

Manœuvre. 8 kennt *un manœuvre*, zieht aber *une manouvrière* vor. 7 nennt neben une *manœuvre* une *manutentionnaire!* Das von St. als häufigste Form angeführte *femme manœuvre* (14mal) ist eine typische Verlegenheits- und Fragebuchantwort (s. *Terrassier*).

Terrassier. Unsere Aufnahmen weichen von St.s Ergebnissen grundlegend ab. St. wollte mit Hilfe dieses Wortes „die Vitalität des Suffixes *-ier/-ière* an Hand einer ausgesprochenen Neubildung studieren“. Er kam zu einem völlig negativen Ergebnis: *une femme terrassier* 7mal, *un terrassier* 5mal, *une terrassière* 4mal usw. Dieses Ergebnis ist vielleicht nur eine Folge der einleitend erwähnten regionalen und sozialen Einseitigkeit der Aufnahme. *Une femme terrassier* ist wohl nur eine Verlegenheitslösung wie *femme manœuvre*, sie wurde von keinem meiner Informatoren befürwortet. Zu denken gibt die Antwort von 1, der die *femme*-Bildung sowohl für *manœuvre* als auch für *terrassier* mit der Begründung ablehnt: *pas pour un métier si humble!* Es scheint, daß das Stammwort in den vornehmen Berufsbezeichnungen wie *femme-pasteur*, *femme-ministre* u. ä. bereits auf das werdende Verlegenheitspräfix *femme-* abgefärbt hat und *femme*-Neubildungen mit niederen Berufen verhindern kann. Dies ist um so eher möglich, als die *femme*-Bildungen vor allem den sprachlich gehobeneren und für solch feine Nuancen empfindlicheren Schichten anzugehören scheinen. *Une terrassière* jedoch, das St. in Frankreich nur einmal für Paris belegt, ist 5 (Paris), 7, 8, 9 und 10 (alle Vogesen) bekannt (d. h. fünf von zehn Informatoren). Wenn auch meine Ergänzungsbasis keine allgemeinen Schlüsse erlaubt, so belegt sie doch die Bildung *terrassière* ausreichend für die Vogesen und stützt meine einleitend ausgeführte These. Außerdem bleibt ein einzelnes Wort auch bei einer erweiterten Basis eine zweifelhafte Grundlage für das Studium der Vitalität eines Suffixes.

Chauffeur. Die vitalste Form *une conductrice* wurde von 1, 3 und 7 bestätigt, *une automobiliste* von 1 und 3, *une femme chauffeur* von 4 und 6, *un chauffeur* von 1, 3, 7 und 8 (syntaktische Frage). Das umstrittene *chauffeuse* erwähnten 3 (Paris): *cela a l'air de prendre, c'est encore rare*, 7 (zieht jedoch *conductrice* vor) und 8 als

---

[1] Siehe Wartburg, Evol. et struct., 3e éd., p. 272.

pejorativ. J. Teppe (Paris, s. o.) erwähnt es merkwürdigerweise unter den Femininbildungen *qui n'ont plus guère d'adversaires*. Das von St. nicht erwähnte fem. *une chauffeur* wurde von 9 angeführt. Das vor dem Kriege in Paris gebräuchliche *femme-taxi* (5) scheint nicht mehr vital zu sein. Das pej. *chauffarde* (bei St. nur ein Beleg für Frankreich) ist auch 6 bekannt.

Partisan. Der ganze Abschnitt bei St. ist unklar, da er (schon im Fragebogen) Partisanin und Parteigängerin nicht klar trennt. Zwischen den in der Liste angeführten Bildungen bestehen zahlreiche kleinere und größere semantische Nuancen, so daß hinter die statistische Erfassung ein Fragezeichen zu setzen ist. *Une maquisarde* z. B. ist sicher nicht nur einem G. vertraut, aber man antwortete meist *partisane*, da es die in der Frage enthaltene Doppeldeutigkeit aufweist.

Im vierten Kapitel (p. 64—102) geht St. systematisch den Berufsmöglichkeiten der modernen Frau nach und bespricht eine große Zahl von einschlägigen Femininbildungen. Einige Ergänzungen: St. erwähnt nur westschweizerische Gewährsleute für *accoucheuse* als Synonym zu *sage-femme*. Der Ausdruck ist jedoch auch in Frankreich lebendig, wie alle meine französischen Gewährsleute bezeugen. Widersprüchlich sind auch in Frankreich die Antworten in bezug auf das semantische Verhältnis. Für 9 und 10 sind beide Ausdrücke synonym. Mit dem Lausanner Arzt, der *sage-femme* als *terme professionnel*, *accoucheuse* als *terme vulg.*, d. h. als pejorativ bezeichnet, geht 8 einig (*accoucheuse fait son métier clandestinement* usw.). Zahlreicher sind jedoch die Stimmen für das entgegengesetzte semantische Verhältnis: 2 bezeichnet *accoucheuse* als *plus scientifique, elle reste dans une clinique, la sage-femme reste à la maison, plus pop.* Für 5 hat die *accoucheuse* im Gegensatz zur *sage-femme* ebenfalls eine wissenschaftliche Ausbildung. Für 7 ist *accoucheuse* ebenfalls nicht pejorativ, sie differenziert jedoch in einer dritten Richtung: die *accoucheuse* beschäftigt sich nur mit der Geburt, die *sage-femme* kümmert sich um Frau und Kind auch nachher. Das semantische Problem von *accoucheuse* ist deshalb erwähnenswert, weil gerade diese Femininbildung aufschlußreich ist für den semantischen Wert des Suffixes *-euse*. St. stellt wiederholt fest, daß die *-euse*-Bildungen oft einen pejorativen Beigeschmack haben, ohne jedoch dieses Problem vom Suffix aus systematisch zu untersuchen (s. u.). Es wäre abzuklären, ob neben einem nicht pejorativen mask.-Suffix *-eur* ein pejoratives fem.-Suffix *-euse* existiert, d. h. wie weit der Prozeß des Hinübergleitens der Pejorativbedeutung vom Stammwort auf das Suffix bereits fortgeschritten ist. Der Fall *accoucheuse* allein ergibt kein klares Bild: das nichtpejorative *accoucheuse* wird gestützt durch das nichtpejorative mask.; im pejorativen *accoucheuse* zeigt sich bereits deutlich der Einfluß anderer pejorativer *-euse*-Bildungen und damit auch ein pejorativer Eigenwert des Suffixes (vgl. auch das umstrittene *chauffeuse*).

Speakerine. Es bestätigt sich, daß diese Bildung in Frankreich sehr lebendig, in der Westschweiz jedoch kaum bekannt ist.

Für **agente** konnte ich wie St. in Frankreich keine Belege finden (*un agent, une agent, femme agent*). 7 nennt *une sergente* (*de ville*), das St. nur in andern Berufskreisen belegt.

Votante-électrice. Die Ausführungen St.s erweisen sich als richtig. In Frankreich ist *votante* noch nicht durchgedrungen. Von 8 Gewährsleuten gebrauchen 6 nur *électrice* (7 bezeichnet *votante* sogar als *drôle de jargon*). 3 weist darauf hin, daß *votation* (= *élection*) in Frankreich unbekannt sei.

Zu **ministresse** s. noch L. Barthou in Damourette-Pichon I 317.

Préfète (*d'une congrégation*) lebt nicht nur in der Westschweiz und in Belgien (Töchterpensionat usw.), sondern auch in Frankreich (Vogesen). 7 zieht deshalb in politischem Sinne *le préfet* vor, 8 aus demselben Grunde *femme-préfet*. Dies mag dazu beigetragen haben, daß im Gegensatz zu St.s Bemerkung zum mindesten in den Vogesen *la préfète* zur Bezeichnung der Frau des *préfet* noch fest verankert ist.

Unter den besprochenen Bildungen vermißt man *la logeuse* ,,Wirtin, Zimmervermieterin''. Neben *équipière* besteht auch *coéquipière*, neben *sportswoman une sportive*. Die Syntax von Damourette-Pichon wird zwar in der Bibliographie zitiert, aber nicht ausgewertet (s. *cigarière*, *plantonne* u. a.). Neben dem von St. zitierten *factrice* bestand auch regional *facteuse*, wie J. Teppe bezeugt: *L'usage a rejeté . . . facteuse* (*qui s'entendait à Reims au lendemain de la guerre 1914—18*). Für gesichert hält Teppe die schon von Ed. Herriot (*Créer*) vor 20 Jahren verwendeten *ambassadrice*, *avocate*, *mécanicienne*, *chauffeuse* (s. o.) und *forgeronne* (von St. nicht erwähnt). Die affektiven Femininbildungen (s. *snobinette*) berührt St. nur gelegentlich. Auch die Berufsbezeichnungen werden von affektiven Ableitungen begleitet (z. B. *artisanette* 7, *peinturlurette* 9), doch widmet ihnen St. wenig Aufmerksamkeit. Im ganzen jedoch weist das reichhaltige Material, das St. gesammelt hat, keine nennenswerten Lücken auf.

Im 5. Kapitel geht St. auf ,,Verschiedene Aspekte in der Femininbildung von Personenbezeichnungen im neuesten Französisch'' ein. Er kommt zunächst zur gut begründeten Erkenntnis, daß heute ,,bei vielen weiblichen Personenbezeichnungen eine Objektivisierung von der Standesbezeichnung zur Berufsbezeichnung'' stattfindet. Man beginnt, um Mißverständnissen vorzubeugen, *Mme la présidente* zur Bezeichnung der Frau des Präsidenten zu vermeiden, seit es Präsidentinnen gibt[1]. Daß diese Entwicklung regional und sozial in verschiedenem Tempo vor sich geht, ist ergänzend wohl als einer der wichtigsten Gründe der noch uneinheitlichen Antworten anzuführen.

Sehr schön sind auch die folgenden Ausführungen über die ,,sprachlichen Wechselbeziehungen zwischen Femininform und Maskulinform bei Personenbezeichnungen'', in denen St. einleuchtende Gründe für das heute noch zu beobachtende Vorherrschen der maskulinen Form an Stelle einer Femininbildung beibringt. Von St. nicht er-

[1] Zu derselben Entwicklung im Spanischen s. Casares (a. a. O. p. 306): ,,Hasta fines del siglo pasado el Diccionario (Ac) no conocía otra ,médica'que la mujer del médico. Poco después, apenas habían terminado sus estudios las primeras graduandas de Medicina, ya la Academia les había otorgado su reconocimiento oficial: Médica. f. La que se halla legalmente autorizada para profesar y ejercer la Medicina.''

wähnt wird die im Französischen eine besonders große Rolle spielende Homophonie als Grund der Blockierung der Femininform (s. meine Bemerkungen zu *chéfesse*). — Nur ungern gibt St. zu (p. 114 bis 115; p. 129 wird dieses Eingeständnis zwar wieder aufgehoben), daß oft Frauen selbst danach streben, einen männlichen Titel zu tragen und dadurch selbst der Femininbildung im Wege stehen. Sicher übt diese Tendenz vieler Frauen, die auch von Teppe bestätigt wird (*Quoiqu'il en soit, il est curieux de constater que la résistance à une certaine féminisation du langage provient souvent des intéressées elles-mêmes;* im selben Sinne Damourette-Pichon I 321)[1], neben der von St. betonten Wichtigkeit der Übergeschlechtlichkeit des Maskulinums einen nachhaltigen Einfluß aus. Daß andererseits gerade die Frauenrechtlerinnen bewußt feminine Berufsbezeichnungen fordern (p. 129 f.), soll damit nicht bestritten werden. Es ist eine jener inconséquences curieuses, die der auf der Logik fußende Wissenschafter nur ungern zugibt, die psychologisch jedoch durchaus zu begründen sind[2].

Der das Kapitel abschließende Abschnitt über den „Einfluß bestimmter Zeiterscheinungen und Modeströmungen auf die Femininbildung" (Auswirkungen des Krieges, Einfluß der Frauenrechtlerinnen, bestimmter Modeströmungen wie des *existentialisme, swing* usw.) betrachtet z. T. schon behandelte Probleme unter einem neuen Gesichtspunkt. — Das von Lar. XX als veraltet bezeichnete *snobinette* p. 133 ist auch von unsern Gewährsmännern mehrheitlich belegt worden, meist mit väterlich-beschützender oder zärtlicher Nuance[3]. In Paris ist es durchaus gebräuchlich (3).

Zusammenfassend sei eine kurze Schlußbetrachtung gestattet. — St. betrachtet gleichsam jede einzelne Femininbildung individuell, in ihrem Eigenleben (s. p. 143); diese Grundhaltung führt ihn zu einer fein nuancierten Behandlung der Probleme und bewahrt ihn vor gefährlichen Verallgemeinerungen. Er geht somit vom Stammwort aus. Ergänzt werden müßte diese Art der Betrachtung jedoch durch eine grundsätzlich völlig andere Betrachtungsweise, die vom

---

[1] Im selben Sinne Casares (a. a. O. p. 303): „Resulta que lo que ella pretendía no era ser ‚catedrática', sino ‚catedrático'; y como esto no se lo podría conceder ni el Estado, ni la Sociedad, ni la Gramática, se pretende engañar a la Naturaleza y que nos avengamos a decir „la eximia catedrático. Dió el mal ejemplo la condesa de Pardo Bazán estampando al pie de su firma ‚Catedrático de Literatura contemporánea de la Universidad de Madrid'; pero las leyes de la concordancia, que constituyen uno de los más firmes pilares de la lengua . . . no se pueden echar por tierra, de la noche a la mañana . . ."

[2] Siehe auch Casares (a. a. O. p. 306): „. . . Y es que no se trata de una simple contienda entre las mujeres y la gramática. El mal reside en un complejo psicológico que convendría disipar. . . . Hay que dar la cara, señoras mias, o dejarla ver por lo menos, sin antifaz. Lo otro, lo de querer aprovecharse del prestigio logrado por el sexo enemigo, disfrazándose las doctoras de varones mediante concordancias vizcaínes, sobre dar pie a solecismos inadmisibles, es una *confesion de inferioridad* francamente antifeminista."

[3] Das Erstdatum ist 1898, nicht 1904, s. Bloch-Wartburg, Dict. Etymol. 1950.

Suffix ausgeht. Nur im letzten sehr kurzen Kapitel (VI, p. 135—42) berührt St. auch das morphologische Problem der Femininbildung, ohne jedoch über die miteinander verglichenen Nyrop und Grevisse hinauszugehen. Welches ist die Vitalität der einzelnen Feminin-suffixe? Welches ist ihr semantischer Eigenwert? Ihre affektive Nuance (vgl. meine Bemerkungen zum Suffix *-euse* in *accoucheuse*)? Ergänzen sich die einzelnen Suffixe oder konkurrenzieren sie sich? Alle diese Fragen bleiben ungeklärt.

In den Schlußfolgerungen betont St. die Wichtigkeit der Umschreibung in der heutigen Femininbildung und weist auf die Möglichkeit hin, daß *femme-* sich zu einem eigentlichen Femininpräfix entwickeln könnte (p. 142—43). Er verlangt eine Berücksichtigung dieser beiden Tatsachen in den Grammatiken. Doch ist zu bedenken, daß beide Phänomene nur Ausweichgeleise darstellen und die Unsicherheit in der Femininbildung dokumentieren. Die Umschreibung ist keine Femininbildung und wird sie nie ersetzen können. Die *femme*-Bildung wurde von den Gewährsleuten immer wieder als *trop facile* und *trop lourd* nur zögernd als Verlegenheitslösung charakterisiert. Typisch ist die Antwort von 5 zur Femininbildung von *architecte: Je ne sais pas, femme architecte.* J. Teppe schreibt: *On ne peut pas toujours recourir à la solution de facilité consistant à adjoindre tout simplement le mot femme au terme masculin. . . . Vous ne prisez guère des locutions si encombrantes, si lourdaudes.* Er verlangt *sculptrice, peintresse* usw.: *Il vaut mieux user du féminin direct, même s'il sonne d'abord d'une façon insolite à l'oreille . . . que de recourir à la pesante formule „une femme orateur", „une femme peintre", qui encombre inutilement la phrase.* Jede Möglichkeit, die *femme*-Bildungen zu vermeiden, wird ausgenützt (s. o. über den syntaktischen Zusammenhang). Sobald eine Femininform durchgedrungen ist, wird die *femme*-Bildung beiseite geschoben (vgl. Femininbildung zu *avocat, aviateur* — *peintre, sculpteur*; verschiedene Gewährsleute bestätigen, daß *femme-poète* veraltet, seit *poétesse* fester Fuß faßt; ebenso wird *femme médecin* als *vieillissant* bezeichnet, da *doctoresse* sich durchsetzt). Ob *femme-* je zu einem eigentlichen Femininpräfix werden wird, ist aus diesen Gründen mehr als fraglich. Die dritte Verlegenheitslösung, die Verwendung des mask., ist im wesentlichen ein syntaktisches Problem. — Mit Recht weist jedoch St. auf die Bedeutung der Femininbezeichnungen mit Hilfe von Abkürzungen hin (*les Waafs* < *Women army air force* usw., s. p. 14 ff.), welche das Problem der Femininbildung ebenfalls umgehen, jedoch aus der Wortbildungslehre nicht mehr wegzudenken sind.

St. beschränkt sich in seiner Arbeit auf die Femininbildung im Modernfranzösischen und auf Personenbezeichnungen. Im Zusammenhang ununtersucht bleibt immer noch die Femininbildung in den Mundarten, die vielerorts eigenartige Aspekte aufweist. In Gondecourt (Lille)[1] z. B. wird das Femininum konsequent durch einen Konsonanten gebildet (vgl. frz. *b a - b a s*). Wo etymologisch ein zur Femininbildung dienender Konsonant fehlt, wird er analogisch neu geschaffen: nach *rond-ronde* *a v a r - a v a r d*, nach *petit-petite* *m œ r - m œ r t* (mûr), nach *peureux-se* *bleu-bleuse*, auf *-k-* *b e r l u - b e r l u k*

[1] E. Cochet, Le patois de Gondecourt, Paris 1933, p. 33.

(qui louche), *s ę - s ę k* (*sec*). Zu *-ard* und *-eur* wird ein pejoratives Femininum auf *-óar* gebildet (*g œ l a r - g œ l ó a r*, *j u œ - j u ó a r*). In Vinzelles [1] wird bei Tieren (Federvieh), bei denen das Femininum überwiegt, nicht das fem. vom m., sondern das m. vom fem. abgeleitet (Typus *cane-canart*). In einer andern Richtung weist die semantische Differenzierung zwischen m. und fem. in der Ajoie [2]: *écouvat* ,,poule déplumée'', *écouvatte* ,,balayette'', vgl. frz. *médecin-médecine*, usw. Eine systematische Untersuchung der eigenartigen Aspekte der Femininbildung in den Mundarten wäre sehr zu begrüßen. Sie könnte ergänzt werden durch die nicht minder interessanten Verhältnisse im Argot (s. Delesalle 1896: *le dab* ,,père'' — *la daronne* ,,*mère*'' neben ungebräuchlicherem *dabesse; tocard, -arde* ,,laid, vieux'' neben *tocasse*, sicher gebildet zu einem m. mit verstummtem r analog zu *bas, basse* usw.

In dem von ihm gewählten Rahmen jedoch führt St. mit großer Umsicht die ganze Problematik der Femininbildung von Personenbezeichnungen im neuesten Französisch vor Augen. Wir erhalten einen lebendigen Eindruck von einer sprachlichen Notlage und den Versuchen, sie zu überwinden.

Berlin KURT BALDINGER

Kurzanzeigen

Carlo B a t t i s t i — Giovanni A l e s s i o, *Dizionario Etimologico italiano*. Firenze, Barbèra, 1950.

Zur Situation auf dem Gebiet, dem dieses Buch gewidmet ist, siehe die einleitenden Bemerkungen zur folgenden Besprechung. Von dem Buch von Migliorini-Duro unterscheidet sich dasjenige von Battisti-Alessio vor allem in zwei Punkten. Es begnügt sich nicht, wie jenes mit den Wörtern, die der heute üblichen Sprache angehören, sondern umfaßt auch diejenigen Wörter, die heute veraltet sind, die als Spezialausdrücke nur einem kleinen Kreis von Menschen vertraut sind, sowie eine große Zahl von Dialektismen, insoweit sie eben doch in der Literatur kraft der für die Schriftsteller im Italienischen bestehenden Lizenz Verwendung und Eingang gefunden haben. Ein in dieser Weise geweitetes Programm verlangt natürlich viel mehr Raum und auch viel mehr Zeit zur Ausarbeitung. Während jenes abgeschlossen vorliegt, sieht das Werk von Battisti-Alessio vier Bände vor; der erste (heute vorgelegte) endet mit dem Wort caudisono. Am ungewohntesten mag es manchem scheinen, daß sozusagen die ganze moderne wissenschaftliche Terminologie in diesem Opus mit aufmarschiert. Das eigentlich linguistische Interesse dieses Teiles mag gering erscheinen. Und doch werden viele dankbar sein, daß sie irgendwo über alle die Wortungeheuer Auskunft erhalten, welche die moderne Naturwissenschaft hervorgebracht hat. Eine sehr willkommene Neuerung innerhalb eines etymologischen

[1] A. Dauzat, Morphologie du patois de Vinzelles, p. 54.

[2] Simon Vatré, Gloss. des patois de l'Ajoie, Porrentruy 1945.

Wörterbuchs ist auch die Einbeziehung der Suffixe und Präfixe an der alphabetischen Stelle, wodurch sich die Verfasser viele Wiederholungen ersparen. Außer den vier Bänden Text, welche die Verfasser versprechen, stellen sie noch einen Ergänzungsband in Aussicht, in dem die etymologische Literatur verzeichnet werden soll. Auch dafür wird man im höchsten Maße dankbar sein. — Alle diese etymologischen Gesamtwerke auf dem Gebiet des Italienischen lassen leider noch ein großes Desideratum offen, nämlich die Einbeziehung des gesamten heute zugänglichen mundartlichen Wortschatzes. Es scheint, daß die Anstrengungen, die einmal im Gang waren, um ein umfassendes Gesamtwörterbuch zu schaffen, wieder erlahmt sind. Das wäre im höchsten Maße bedauerlich, da die in keinem Gebiet der Romania erreichte Vielfalt und der üppige Reichtum der Mundarten eine solche Gesamtdarstellung geradezu fordern. Dazu kommt ja, daß dank den zahlreichen großen und kleinen Mundartwörterbüchern, der in Italien so ergebnisreichen Mundartforschung und dem AIS die Aufgabe in bester Weise vorbereitet ist. Hoffen wir, daß die italienischen Romanisten und Linguisten, die unsere Studien in ihrem Lande zu einer so bewunderungswürdigen Blüte gebracht haben und die unsere Wissenschaft immer wieder durch neue und originelle Aspekte bereichern, sich recht bald dieser dringlichen Aufgabe, vielleicht in der Form eines Gemeinschaftsunternehmens, annehmen. W.

Bruno Migliorini — Aldo Duro, *Prontuario Etimologico della lingua italiana.* G. B. Paravia (1949—50).

Bis auf den heutigen Tag ist die italienische Sprache mit Bezug auf etymologische Wörterbücher sehr schlecht dran gewesen. Das einzige Werk, dem man sich mit einigem Vertrauen überlassen konnte, war Meyer-Lübkes Romanisches Etymologisches Wörterbuch. Und doch hat gerade in Italien die Erforschung der Herkunft der Wörter in den letzten Jahrzehnten immer wieder mächtige Förderung erhalten. Man denke nur etwa an die glanzvollen und sich immer wieder zu neuen Gesichtspunkten entwickelnden Arbeiten von Bertoldi. Wer mit der Forschung in Italien in lebendigem Kontakt geblieben war, wußte aber, daß von verschiedener Seite daran gearbeitet wurde, um diesem äußerst bedauerlichen Zustand ein Ende zu bereiten. Nun scheint es, daß die Jahrhundertmitte auf einmal eine gründliche Änderung bringen soll. In diesem Jahr erschien das Buch, von dem hier die Rede sein soll, sowie das oben besprochene Buch. Beide haben ihre besondere Art und wenden sich wohl auch an ein Publikum, das nicht die gleichen Bedürfnisse hat. Migliorini und Duro haben es unternommen, auf einem verhältnismäßig beschränkten Raum den heute gültigen Wortschatz des Italienischen zur Darstellung zu bringen. Das ist nur dadurch möglich geworden, daß die Autoren auf manches verzichtet haben, was man vielleicht sonst in solchen Werken sucht. Vor allem geben sie keine Verweise auf die etymologische Literatur, also auch im Prinzip keine Diskussionen (dies soll man dann in dem ebenfalls angekündigten Wörterbuch von Angelo Prati finden); sie geben auch keine Erstdaten, weil, wie sie im Vorwort sagen, bei

dem unbefriedigenden Stand der Exzerpte auf dem Gebiet des Italienischen, diese Daten zu wenig Sicherheit in sich schließen. Immerhin hätte das letztere nicht viel Platz beansprucht, und jedermann weiß, daß die Datierung der Wörter, ob es sich nun ums Italienische oder eine andere Sprache handelt, nur besagen will, daß man bis heute als erstes Erscheinen eines Wortes das gegebene Datum geben könne. Das gilt ja auch für das viel intensiver durchgearbeitete Französisch: immer wieder modifizieren hier neue Exzerpte die Datierungen, und aus meiner eigenen Erfahrung kann ich berichten, daß von den Daten in der 2. Auflage des Bloch-Wartburg in den Artikeln, die ich seit dessen Erscheinen für das FEW zu redigieren hatte, ungefähr die Hälfte modifiziert werden muß, auf Grund dieser meiner Redaktionsarbeit am FEW. Und doch meine ich, daß diese chronologischen Hinweise ihre Wichtigkeit haben. Nicht selten sind sie geradezu ausschlaggebend für die Entscheidung der Frage, wo ein Wort herkommt. Ein Beispiel für viele: alle französischen Wörterbücher vereinigen *incidence* „ce qui survient" und *incidence* als physikalischen Ausdruck, ebenso die englischen (Oxf. Dict. usw.). Die Chronologie der Bedeutungen zeigt aber eindeutig, daß *incidence* in der ersten Bedeutung aus mlat. *incidentia* entlehnt ist, während es in der zweiten Bedeutung, die nichts mit der ersten zu tun hat, neu aus lat. *incidere* abgeleitet worden ist, und zwar wahrscheinlich von Bacon. In der zweiten Bedeutung ist es also ein Lehnwort aus dem Englischen. Natürlich muß man die Belege auch nach allen Seiten besehen: so gibt der BlWb. als Erstbeleg für *poste* „Wachtposten" ca. 1500. Das ist ein Irrtum, der noch aus der ersten Redaktion des Buches stammt und bei der 2. Auflage nicht beseitigt wurde, weil eben bei deren Ausarbeitung der Artikel ponere des FEW noch nicht redigiert war. Dieser Beleg bezieht sich auf ein fem. Wort *poste* gleicher Bedeutung, das aber bei D'Auton steht, und weil dieser aus der Dauphiné stammt, regionalen Ursprungs ist; es gehört zusammen mit dem im 14. Jahrhundert in der Provence belegten *posta* gleicher Bedeutung. Das franz. *poste* (mask.) aber tritt erst im 17. Jahrhundert auf, hat mit dem fem. *poste* bei D'Auton nichts zu tun, sondern ist eben aus dem Italienischen entlehnt.

In dem selbstgewählten Rahmen haben die Autoren sicher Vorzügliches geleistet und man wird ihnen großen Dank dafür wissen, daß man von jetzt an ein Werk zur Verfügung hat, in dem man, wenn auch in knappster Form, sichere Auskunft darüber findet, woher ein italienisches Wort gekommen ist und wie es sich semantisch entwickelt hat. W.

Zwei altfranzôsische Reimpredigten, mit Benutzung der Ausgabe Hermann Suchiers neu herausgegeben von Walter Suchier; Halle a. d. S. 1949.

H. Suchiers Ausgabe, 1879 als erster Band der Bibliotheca Normannica erschienen, war schon lange vergriffen. Die neue Ausgabe ist nicht etwa ein Abdruck der älteren, sondern vollständig neu durchgearbeitet, unter Benützung der seither entdeckten neuen Handschrift und auf Grund einer neuen Durcharbeitung der

Frage des Handschriftenverhältnisses. Darüber hinaus beruht das Interesse dieser Publikation auch auf einem einführenden Kapitel, in dem die Frage der sogenannten normannischen Sprache behandelt wird (gegenüber dem einheimischen Idiom, das W. S. das Normandische nennt). Mit andern hält W. S. dieses Normannische für eine Weiterentwicklung eines durch das Prestige der Isle-de-France hereingetragenen Altfranzösischen. Ohne daß hier die Diskussion in ihrer ganzen Breite neu aufgenommen werden kann, muß doch hervorgehoben werden, daß das Vertrauen in die von S. und andern vorgeschlagenen Interpretationen der alten Schreibweisen nicht ein so absolutes sein darf, wie S. es offenbar hat. S. sucht allerdings eine neue Begründung dieser Ansicht zu geben, indem er die ins Englische übergegangenen französischen Wörter heranzieht. Er stellt die beiden bekannten Gruppen einander gegenüber, die normannischen resp. französischen Lautstand verraten (*market*, *merchant*, usw.). Allein dieses Argument könnte wohl nur dann verfangen, wenn die Chronologie der Belege im allgemeinen gleiches Alter der beiden Gruppen erweisen würde. Dem ist aber nicht so, wie Mackenzie 2, 43 ff. zeigt: fast immer sind die Formen mit normannischem Lautstand viel älter als die andern, vgl. *catch* von 1205, gegen *chase* von 1297, *machon* von 1165 gegen *mason* von 1300. Einige besonders gelagerte Fälle, wie etwa das Kirchenwort *charity* ausgenommen, stammen also die französischen Elemente mit französischem Lautstand aus einer späteren Zeit, aus der Zeit nämlich, in welcher der unmittelbare Kontakt der Insel mit der Normandie unterbrochen war und das Anglonormannische stark unter den Einfluß der nun wirklich erstarkten Sprache von Paris kam. Sehr sorgfältige Untersuchungen über Handschriften, Stil, Form, sprachlichen Stand des Textes gehen diesem voran, und ein sorgfältiges Glossar sowie sehr wertvolle Anmerkungen zum Textverständnis folgen ihm. W.

Samuel Gili Gaya, *Tesoro Lexicográfico (1492—1726)*. Consejo Superior de Investigaciones Científicas; Madrid 1947.

Dieses Werk, dessen erstes Faszikel 1947 erschienen ist, und von dem bereits die Buchstaben A und B abgeschlossen sind, hat für die Geschichte der spanischen Sprache eine ganz besondere Bedeutung. Sein Ziel ist, sämtliche Angaben der zwischen 1492 (Antonio de Nebrija, Vocabulario de Romance en Latín) und 1726 (Diccionario de Autoridades der Real Academia Española) zu vereinigen, wobei der erstgenannte natürlich inbegriffen ist, als Ausgangspunkt der spanischen Lexikographie, der letztere aber ausgeschlossen, weil er, auf Exzerpten aus den Schriftstellern des Siglo de Oro beruhend, eine neue Art von Lexikon repräsentiert. Innerhalb dieser Zeitspanne sind alle spanischen Wörterbücher herangezogen worden, ob sie nun spanisch-lateinisch, spanisch-fremdsprachlich oder spanisch-spanisch konzipiert sind. Bei jedem Wort werden alle in diesen Wörterbüchern gebotenen Erklärungen und Definitionen gegeben, es sei denn, ihre völlige Identität mit denen der Vorgänger mache dies überflüssig. Es erscheint also ein getreues Bild der semantischen Entwicklung des spanischen Wortschatzes in

diesen 230 Jahren, wie sie sich spiegelt in der Arbeit der vielen Lexikographen dieser Zeit. Deren sind es 93; eine sorgfältige Bibliographie bringt die nötigen Angaben, aus denen der Benützer des Buches das Maß von Originalität, Sicherheit und Zuverlässigkeit ersehen kann, das jedem der exzerptierten Wörterbücher eignet. Was man braucht für eine kritische Benützung des Materials ist darin vereinigt. Was man hier nicht finden wird, ist, wie schon aus dem Vorhergehenden erhellt, der Sprachgebrauch der Schriftsteller. Das ist ja eben der Sinn des Werkes: die Nachrichten über das Lexikon zusammenstellen bis zu dem ersten Werk, das auf umfangreichen Exzerpten aus Texten beruht, eben dem Diccionario de Autoridades.

Wie unschätzbar ein solches Werk für die Erforschung der Geschichte einer Sprache ist, weiß kaum jemand besser als der Unterzeichnete. Seit den letzten Faszikeln des ersten Bandes des FEW werden ja immer mehr die französischen Lexika seit dem Garbini von 1487 herangezogen, um ein möglichst vollständiges Bild von der Entwicklung der einzelnen Wörter zu zeichnen. Es sind schon Stimmen laut geworden, welche den Wert dieser Quellen für die Kenntnis des wirklichen Sprachgebrauchs in Frage stellten. Wer aber seit Jahrzehnten mit beiden Arten von Quellen zu arbeiten gewohnt ist, mit den Exzerpten aus Texten und mit den zeitgenössischen Wörterbüchern, kann sich gar nicht durch solche Äußerungen beirren lassen. Nicht ein Entweder-Oder kann hier in Frage kommen, sondern nur ein Sowohl-als-auch. Man mag auf diese Frage hin ein paar Seiten des FEW durchlesen, und man wird sehen, wie für die Zeit seit Garbini die Wörterbücher bei weitem die meisten Daten liefern, mit denen wir die Lebenszeit eines Wortes, einer Bedeutung, einer Redensart umschreiben. Das gilt auch für die am meisten durchgeackerten Perioden des Neufranzösischen. Und auch wenn einmal die systematischen Exzerpte aus Texten ein Vielfaches dessen betragen werden, was heute zu unserer Verfügung steht, so werden immer noch sehr oft allein die Zeugnisse dieser Wörterbücher dem Bild der lexikalischen Entwicklung die präzisen Umrisse geben.

Damit ist auch die Frage beantwortet, ob nicht durch das Werk von Gili Gaya und das große historische Wörterbuch, das von der Akademie unter Führung von Julio Casares unternommen wird, eine Zweispurigkeit entstehe. Abgesehen davon, daß dieses letztere noch längere Zeit zum Einbringen des Materials und dann viele Jahre für die Redaktion erfordern wird, während der Tesoro in verhältnismäßig kurzer Zeit ganz vorliegen wird, werden auch nachher die beiden Werke sich ergänzen, nicht konkurrenzieren. Nach der Seite der semantischen Chronologie wird sich das historische Wörterbuch oft kürzer fassen können, als das sonst der Fall wäre. Beide Werke sind also für die Forschung, jedes in seiner Art, eine Basis, deren Sicherheit kaum mehr zu übertreffen sein wird.

Dem großen Unternehmen, das nicht nur in der Konzeption, sondern auch in der Ausführung und in der typographischen Darstellung größtes Lob verdient, ist im Interesse der spanischen Studien und in dem der Romanistik im Allgemeinen ein rascher und ungestörter Fortgang zu wünschen. W.

W. v. Wartburg, *Umfang und Bedeutung der germanischen Siedlung in Nordgallien im 5. und 6. Jahrhundert im Spiegel der Sprache und der Ortsnamen.* Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Vorträge und Schriften, Heft 36. Berlin 1950. 34 S.

Das Heft gibt einen Vortrag wieder, den v. W. im Sommer 1947 an der Leibniz-Sitzung der Berliner Akademie gehalten hat. Der Verf. stellt die Ergebnisse, die er u. a. in seiner ,,Entstehung der romanischen Völker" und in seinen bekannten Aufsätzen in Z. 59 und in der Festschrift Jud im einzelnen herausgearbeitet hat, nach sprachlichen, toponymischen und archäologischen Befunden geordnet noch einmal zu einem eindrücklichen Bild der Intensität germanischer Siedlung im galloromanischen Norden zusammen. Bei der Besprechung des burgundischen Elements sind die neuen Ergebnisse, wie sie in der eben erschienenen 2. Auflage der ,,Ausgliederung" niedergelegt sind, noch nicht mitberücksichtigt. T. Reinhard

Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo, Bogotá.

Das Instituto Caro y Cuervo in Bogotá hat sich in den wenigen Jahren seines Bestehens nicht nur zum Zentrum der philologischen und sprachwissenschaftlichen Forschung in Kolumbien entwickelt, sondern es auch verstanden, sich über die Grenzen des Landes hinaus und selbst außerhalb Südamerikas einen hohen Ruf zu erwerben als Stätte gediegener Forschungsarbeit. Unter der Leitung seines ersten Direktors Felix Restrepo (jetzt Ehrenpräsident) und des rührigen Sekretärs José Manuel Rivas Sacconi, der 1948 zum Direktor ernannt wurde, setzt das Institut würdig die Tradition fort, die auch in dem Namen des Instituts zum Ausdruck kommt, die lateinisch-humanistische des Miguel Antonio Caro und die hispanistische Rufino José Cuervos, zeigt sich aber auch aufgeschlossen für die neuen Methoden der Forschung. Wie stark das Institut bestrebt ist, die internationalen Beziehungen zu fördern, zeigt das von J. M. Rivas Sacconi geleitet *Boletín del Instituto Caro y Cuervo*, von dem Bd. IV (1948) abgeschlossen vorliegt. In ihm kommen Gelehrte der verschiedensten Länder zu Wort; wir finden außer spanisch geschriebenen Beiträgen auch solche in italienischer, deutscher und englischer Sprache. Der Rezensionsteil greift über die Romania hinaus, indem auch allgemeine Sprachwissenschaft, Englisch, Baskisch u. a. Berücksichtigung finden. Außer durch das *Boletín* wird die Arbeit des Instituts nach außen hin sichtbar durch die Reihe der *Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo*. Auf die zuletzt erschienenen Bände sei hier in aller Kürze aufmerksam gemacht:

III. José Manuel Rivàs Sacconi, *El latín en Colombia. Bosquejo histórico del humanismo colombiano.* Bogotá 1949. 485 S.

Mit großer Gelehrsamkeit und unter reichlicher Mitteilung des einschlägigen Belegmaterials legt J. M. Rivas Sacconi hier eine Geschichte des Lateins in Kolumbien vor, d. h. eine Geschichte des lateinischen Unterrichts, der im Lande verfaßten didaktischen Werke, der wissenschaftlichen und literarischen Veröffentlichungen in Latein, der Übersetzungen und Kommentare lateinischer Werke, unter gebührender Herausstellung der führenden Persönlichkeiten, nicht

zuletzt des großen Humanisten des 19. Jahrhunderts M. A. Caro. Als Ganzes gesehen orientiert das Buch aber nicht nur über das lateinisch-griechische Element in der kolumbianischen Kultur, sondern läßt die geistige Entwicklung der kolumbianischen städtischen Kultur überhaupt lebendig werden, und darin liegt ein besonderer Reiz der gründlichen und mühevollen Studie.

IV. Rufino José Cuervo, *Disquisiciones sobre Filología Castellana*. Edición, prólogo y notas de Rafael Torres Quintero. Bogotá 1950. XVI, 666 S.

Dieser Band wird von allen Hispanisten dankbar begrüßt werden, finden sich doch in ihm zum erstenmal alle kleineren Arbeiten Cuervos gesammelt, nicht nur die heute bereits schwer zugänglichen Beiträge in den Zeitschriften *Romania*, *Revue Hispanique*, *Bulletin Hispanique* usw., sondern auch eine ganze Reihe von bisher unveröffentlichten Arbeiten des großen Erforschers der spanischen Sprache (S. 1—21, 148—66, 406—86, 541—58, 559—600, 601—07, 612—17 u. a.). Das Vorwort Cuervos zur 6. Auflage seiner *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano* war zwar schon dreimal veröffentlicht worden, aber stets in unzureichender Form. Hier erscheint es (S. 406—86) nun gemäß dem originalen Manuskript, das sich heute in der Nationalbibliothek in Bogotá befindet. Auf S. 243—52 ist der *Brief an den Herausgeber* wieder abgedruckt, der in dieser Zeitschrift XX (1896), 428-34 zuerst erschienen ist. — Dem Herausgeber R. Torres Quintero gebührt alles Lob für die sorgfältige Edition.

V. Ismael Enrique Arciniegas, *Las Odas de Horacio seguidas del Canto secular y de un fragmento de la Epístola a los Pisones*. Traducción en rima castellana. Bogotá 1950. LXVI, 298 S.

Arciniegas zeigt sich in dieser Übersetzung der Oden und Epoden des Horaz (nur die Epoden VIII und XII blieben unübersetzt aus begreiflichen Gründen) als ein Meister der Übersetzungskunst und würdiger Nachfolger des Vergilübersetzers M. A. Caro. Er besitzt eine tiefe Einfühlungsgabe in den Geist des Horaz und gibt seine Gedanken in klarer, formschöner Sprache wieder, wobei er freilich in der äußeren Form oft eigene Wege gehen muß. Wir bewundern neben dem Einfühlungsvermögen die klangvolle und melodische sprachliche Wiedergabe. Die Übersetzungen wurden in den Jahren 1935—36 geschaffen. Es ist bedauerlich, daß A. die Veröffentlichung des vorliegenden ganzen Werkes nicht mehr erlebt hat. Dem Vorwort A.s sind zwei kritische Würdigungen der Übersetzungen, eine von dem ecuatorianischen Altphilologen P. Aurelio Espinosa Pólit und eine von dem besten kolumbianischen Horazkenner, J. M. Restrepo Millán, nachgestellt. Sachliche Anmerkungen zur Information des Lesers sind beigefügt.

WILHELM GIESE

Ingeborg Dubs, *Galeran de Bretagne*. Die Krise im französischen Höfischen Roman. 183 S. in 8⁰. Studiorum Romanicorum Collectio Turicensis. Vol. III. Ed. Th. Spoerri et R. R. Bezzola. A. Francke AG. Verlag Bern, 1949.

Der Roman „Galeran de Bretagne", der um die Wende des 12.

zum 13. Jahrhundert verfaßt wurde, ist aus dem Grunde interessant, daß er in Einzelheiten eine Lockerung der sonst so streng geschlossenen bzw. in der Tradition festgelegten höfischen Erzählungskunst erkennen läßt. Denn das idealisierte Weltbild, das Chrétien geschaffen hat, wird mit rationalistischem Gehalt durchsetzt, die Dichtung trägt diesem Zug durch Betonung bestimmter, dem Intellekt entgegenkommender Kunstmittel (Allegorie, Symbolik von Einzelheiten, die in der Erzählung sowie im Leben der Zeit ihre Bedeutung hatten) Rechnung. Diese Motive ins rechte Licht zu rücken, deren Verwendung aus der Einstellung ihrer Zeit zu erklären und als Ausdruck eines bewußten Gestaltungswillens hervorzuheben, ist die Aufgabe vorliegender Abhandlung. Die Untersuchung über die „Stilformen" (Hyperbel, Anapher, Tautologie, Periphrase) zeigt, wie der Dichter des „Galeran" zwar im großen und ganzen diese Kunstformen in der Art seiner Vorgänger verwendet, sie aber mit kluger Berechnung auf ihre Wirksamkeit einsetzt und sich dadurch als dichterische Persönlichkeit erweist. Im Abschnitt „Metrisch-Syntaktisches" hebt I. D. an Beispielen hervor, daß „Galeran" zwischen zwei Epochen steht, wodurch sich gewisse Eigenarten, das Hervortreten des reichen und weiblichen Reimes, die Häufigkeit des Enjambements, erklären. Aus diesen Einzelheiten leitet I. D. die Folgerung ab, daß der Dichter des „Galeran", in der einzigen aus dem 15. Jahrhundert stammenden Handschrift als Renaus bezeichnet, nicht mit Jean Renart identisch ist, der die hier aufgezählten Züge in bedeutend schwächerem Ausmaße aufweist. Dadurch gewinnt I. D. neue Kriterien für die Entscheidung der bisher umstrittenen Frage, ob der im Schlußteil des Gedichtes genannte Renaus mit Jean Renart zu identifizieren sei, wie Foulet es tut, oder ob er als eigene dichterische Persönlichkeit zu betrachten ist, wofür sich Wilmotte einsetzte. Auf Grund der von I. D. angeführten Unterschiede ist wohl nur mit der letzten Voraussetzung zu rechnen. Der Hauptteil der Abhandlung umfaßt den Vergleich des „Galeran" mit seiner Quelle, dem Lai „Le Freisne" der Marie de France. In eingehenden Exkursen, die feinsinnig und einfühlend die Abweichungen von der Vorlage besprechen, den Intentionen des Dichters sowie den in der Zeit begründeten Voraussetzungen mancher Neuerungen nachgehen, weist I. D. nach, daß Renaus als Dichter doch recht selbständig vorgeht und die reale Konzeption seiner Umwelt gegenüber Marie de France zum Ausdruck bringt. Anzuerkennen ist bei diesem Teil wie übrigens auch für die ganze Arbeit die gründliche Sachkenntnis der für eine solche Kritik in Betracht kommenden Fachliteratur, die in der Diskussion geschickt verwendet wird. Vielleicht wäre es vorteilhaft gewesen, hierbei auch die Entlehnungen aus andern Quellen, die Renaus verwertet hat, zu behandeln, um ein abgerundetes Ganzes für die Beurteilung des „Galeran" zu geben, doch wollte I. D. den Roman mehr als Kunstwerk würdigen, ihn in seine Zeit hineinstellen und aus dieser erklären. Dieser Aufgabe ist Verfasserin mit Fleiß, Verständnis und einem Einfühlungsvermögen nachgekommen, das gerade für ästhetisch-kritische Kunstbetrachtung eine unumgängliche Voraussetzung bedeutet.

Wien STEFAN HOFER

Margherita Morreale de Castro, *Pedro Simón Abril*, RFE, anejo 51, 329 pag., Madrid 1949.

Simón Abril, von dem wir weder Geburts- noch Todesjahr kennen (Zeitraum von 1540—1600), ist, wie die ihrem Sujet stets kritisch gegenüberstehende Verfasserin betont, *un pensador mediocre*, *el hombre de los lugares comunes*, ein Humanist beinahe wider Willen, der tief im Mittelalter wurzelt und doch zum Träger neuer, humanistischer Ideen wird. Es fehlt ihm der Horizont eines Rabelais oder eines Erasmus, er ist vor allem Praktiker, Latein- und Griechischlehrer, *el vulgarizador de la ciencia, el clásico tipo del letrado español del siglo de oro*. Aber gerade deshalb geht die umfangreiche Biographie über das individuelle Interesse hinaus; sie führt uns mitten in die Welt des spanischen Humanismus, der im klassischen Lande der Gegenreformation seine eigene Färbung erhält. Mit Recht betont die Verfasserin: *que la historia no se hace tan solo de cumbres, sino de medianías, y en este sentido puede ser interesante aislar una figura que vivió casi toda su vida en la periferia de la cultura española del siglo XVI y ver como en parte refleja y en parte se enfrenta en las ideas de sus tiempos.*

Wir folgen dem *errabundo maestro* auf seinem Weg von Alcaraz über Uncastillo, Tudela, Zaragoza, Madrid bis nach Rioseco, wir erleben seine Exkommunizierung und seine Kämpfe gegen die barbarische Umgebung, welche die philologisch kritische Herausgabe klassischer Texte und den Unterricht in der Muttersprache als Ketzerei anprangert. Ein besonders ausführliches Kapitel widmet die Verfasserin der *filosofía natural*, in welchem sie sich auf ein bisher unbekanntes Manuskript Abrils stützt. Besondere Beachtung verdient auch das Kapitel *Simón Abril y la lengua castellana*, welches ein kleines Vokabular von lateinischen, griechischen und arabischen Lehnwörtern enthält, die Abril einführt oder kommentiert[1]. Aus praktischen Gründen, nicht aus der humanistischen Erkenntnis vom Recht auf sprachliche Individualität, fordert Abril den Unterricht in der Vulgärsprache: *al cabo* [de muchos años de estudio] *salen con un bárbaro uso de una lengua extraña, dentro de'l cual tiempo si aprendieran en sus proprias lenguas, se hallaran mui ricos de dotrina* (p. 237). Stets ist die Verfasserin bemüht, Persönliches vom allgemeinen Zug der Zeit, mittelalterliches Erbe von neuen Tendenzen zu scheiden.

Der fast ein Drittel des Werkes umfassende Anhang enthält z. T. bisher unveröffentlichte Manuskripte, z. T. schwer Zugängliches. Eine ausführliche Bibliographie und ein sorgfältig gearbeitetes Register schließen den Band, der in seiner streng wissenschaftlichen Haltung einen wertvollen Beitrag zur Erforschung des spanischen Humanismus des *siglo de oro* darstellt.

Berlin KURT BALDINGER

Karl Voßler, *Poesie der Einsamkeit in Spanien*. 2. Auflage, C. H. Beck, München 1950.

---

[1] Es wäre wünschenswert gewesen, in einzelnen Fällen Literaturhinweise beizufügen, wie im Falle von *camino de Santiago*, ein Ausdruck, der Abril unverständlich ist (s. FEW *jacobus*).

Es ist sehr zu begrüßen, daß dieses im besten Sinne des Wortes populäre Buch, vom Verfasser noch kurz vor seinem Tod durchgesehen, in zweiter Auflage erschienen ist. In geistvoller Causerie läßt uns Voßler unter dem Vorwand, er habe es auf das Motiv der Einsamkeit abgesehen, durch den Garten der iberischen Dichtung lustwandeln und links und rechts bunte und duftende poetische Blumen pflücken. Es scheint allerdings am Anfang und am Ende des Buches und gelegentlich auch zwischen hinein, daß er mehr als das beabsichtigte. Er trug sich offenbar mit dem Gedanken, am Motiv der soledad (port. saudade) eine geistige Wandlung innerhalb der Literatur nachzuweisen und das Bild einer seelischen Entwicklung der iberischen Nationen darzustellen. Eine solche Absicht bezeugen namentlich die Titel, die er den drei Hauptteilen des Buches gab:

1. Minnedienst, Humanismus und Quietismus,
2. Religiöse Einkehr und frommes Spiel,
3. Zauberei. Enttäuschung. Aufklärung.

Gegen diese Titel und die durch sie ausgedrückte Wandlung im spanischen Geistesleben ist im allgemeinen nichts einzuwenden. Aber im einzelnen ist der Nachweis einer solchen Wandlung vom höfisch-humanistischen Geist zur religiösen Einkehr und dann zur Desillusion und zur rationalistischen Aufklärung an Hand der Verfolgung des Begriffes soledad nicht gelungen. Und er konnte nicht gelingen. Denn der Begriff soledad ist zu vag. „Esto es sibilino“, sagt Laín Entralgo über diesen Begriff in einem Brief der Revista „Proel“ in Santander, „porque hay muchos modos de soledad. ¿Que soledad? ¿La del anacoreta o la del misántropo, la del orgulloso o la del ensimismado, la del místico o la del dandy?“ Die Unterscheidungen lassen sich noch weiter vervielfältigen. Es gibt physische oder geistige solitudo, Verbannung oder geistige Verlassenheit, gesuchte und gewünschte oder erzwungene, erlittene und verhaßte Einsamkeit, Heimweh und Fernweh. Das Eremitenbedürfnis hat nichts zu tun mit der Liebessehnsucht des Ritters. Das Fernweh des Kolumbus nichts mit dem Heimweh des Odysseus und nichts mit der arkadischen Stadt- und Hofflucht des Guevara, und alle diese verschiedenen Stimmungen oder Einstellungen sind Grunddispositionen poetischen Ausdrucks, namentlich der Lyrik. Sie kommen stets nebeneinander vor und treten nicht ohne weiteres als Abfolge einer großen völkischen Geistesentwicklung zutage. Wenn übrigens in einem Gedicht einmal oder zweimal das Wort soledad vorkommt, berechtigt dies noch nicht dazu, das ganze Gedicht als Einzelbeispiel in eine solche Betrachtung der Poesie der Einsamkeit einzubeziehen. V. hat das Unzulängliche dieser Aufreihung auch empfunden, darum hat er die chronologische Anlage des Buches mehrmals durchbrochen, Ramón Lull erst am Ende statt am Anfang behandelt, gewisse Dichter (Luis de León und Tirso de Molina) an verschiedenen Stellen des Buches zweimal betrachtet und den San Juan de la Cruz von der Santa Teresa getrennt. Camões kommt viel zu spät an die Reihe und seine nicht nur schöne, sondern auch echte Poesie der saudade erlangt nur ungenügende Würdigung. Mit ein paar stilistischen Randglossen und den für Barock üblichen

Prädikaten wird man ihm nicht gerecht. Übrigens hätte es die Behandlung mehrerer portugiesischer Autoren: Camões, Agostinho da Cruz und Usque (dieser letztere ist allerdings kein Poet und hat zur Poesie der Einsamkeit nichts beigetragen) gerechtfertigt, im Titel auf sie Rücksicht zu nehmen. Die wenigen Zeilen, die Góngoras Soledades gewidmet sind, können auch nicht befriedigen. Seltsam ist ferner, daß V. für Petrarcas spielerischen Epicuräismus mehr Verständnis aufbringt, als für Ausias Marchs echten, aus Enttäuschung gewonnenen Weltschmerz. Die Epistola Moral a Fabio hat mit Einsamkeit nichts zu tun, nur mit dem Wunsch, procul negotiis, fern vom höfischen Treiben, seinem ehrgeizigen Streben und seiner unaufrichtigen Schmeichelei zur horazischen beatitudo zu entrinnen. Der Dichter dieser Epistel sehnt sich durchaus nicht nach Einsamkeit, sondern nach aufrichtiger Geselligkeit im Kreis vertrauter Freunde. Auch Herreras Poesie hat nichts mit der soledad zu tun und ebensowenig P. Espinosas barocke Canzone von der Meeresfahrt des hl. Raymundus von Peñafort, von Gracián gar nicht zu sprechen, der nie Poesie schrieb. Die Hauptthese, daß das siglo de oro durch das Einsamkeitsgefühl beherrscht und charakterisiert werde, ist unhaltbar. V. widerruft sich selbst, wenn er zugibt, daß gerade diese Zeit überaus aktiv und heroisch war. Die pièces de résistance bilden die Kapitel über Molinos Quietismus, über Luis de León, Agostinho da Cruz, Aldana und die Fronleichnamsspiele Calderóns. Diese Stücke sind einzeln betrachtet von bleibendem Wert. Trotz unserer Aussetzungen schulden wir V. Dank. Denn er hat in vielen Fällen Pionierarbeit geleistet. Es ist verdienstlich, daß er diese Poeten und ihre Poesie der fernen iberischen Vergangenheit, die bei uns entweder völlig unbekannt oder doch vergessen waren, im deutschen Sprachgebiet auf so sympathische Weise bekannt gemacht hat. Eine besondere Leistung sind die vielen reizvollen Übersetzungen spanischer Texte. Hierin zeigt er eine außerordentlich glückliche Hand. AUGUST RÜEGG

Zur Erinnerung an Karl Voßler

Die mir in einer Gedenkstunde der Universität München[1] zuteil gewordene Aufgabe, das wissenschaftliche Bild von Karl Voßler zu zeichnen, läßt meine Gedanken zurückschweifen in das Jahr 1921, zu den Anfängen meiner Bekanntschaft mit Karl Voßler. Im April jenes Jahres in einer Spätabendstunde in Rom, im Hause des damaligen italienischen Kultusministers Benedetto Croce war es, wo ich Karl Voßler zum ersten Male begegnete, der schon damals einen weltberühmten Namen hatte. Es war einer jener bedeutungsvollen, im Leben eines Menschen nicht häufigen Zufälle, der zur gleichen Stunde mich mit jenem Manne zusammenführte, dessen

[1] Gedenkrede, gehalten in einer Feierstunde der Universität München am 17. Juni 1949, vier Wochen nach Voßlers Tod (18. Mai 1949).

Lehrstuhl ich 17 Jahre später übernehmen sollte, und mit dem großen italienischen Philosophen, dessen geistige Impulse die Persönlichkeit und die Entwicklung von Karl Voßler am entscheidendsten bestimmt haben.

Aus schwäbischer Erde gebürtig, brachte Voßler jene philosophische Aufgeschlossenheit mit, die aus dem Lande am Neckar so viele bedeutende Denker hat hervorgehen lassen. Ja, man darf wohl sagen, daß ohne seinen Landsmann Hegel sich mit dem italienischen Philosophen keine so enge Beziehung ergeben hätte. So schwebt der Geist Hegels über einer denkwürdigen Freundschaft, die italienischen Süden und südliches Deutschland menschlich und geistig zusammenführte.

Am 6. September des Jahres 1872 wurde Karl Voßler, sechs Jahre jünger als Croce, in Hohenheim bei Stuttgart geboren als Sohn des Rektors der bekannten Landwirtschaftlichen Hochschule. In der Donaustadt Ulm besuchte er das humanistische Gymnasium. Aus seiner Gymnasialzeit wüßte ich nichts zu erzählen, wenn mich nicht ein merkwürdiger Zufall vor wenigen Monaten in einer norditalienischen Stadt mit einer 90 jährigen Dame zusammengeführt hätte, die manche alte Erinnerungen aus ihrer schwäbischen Heimat erzählte, z. B. von ihrem Klavierunterricht im Hause des Rektors der Landwirtschaftlichen Hochschule, von einem hochbegabten Gymnasiasten, der den vom Vater gutgemeinten Klavierunterricht nur widerwillig ertrug: „Es war ein hoffnungsloser Fall, aber der musikalisch ganz unbegabte junge Mann soll später an der Universität München einer der berühmtesten Professoren geworden sein.“ Das mag alle unsere jungen Studenten trösten, die erkennen müssen, daß die Natur sie nicht auf allen Gebieten mit gleich vortrefflichen Gaben ausgestattet hat.

Dann folgt das Studium an den Universitäten Tübingen, Genf, Straßburg, Rom und Heidelberg. Das Interesse des jungen Studiosus konzentriert sich auf deutsche Philologie und romanische Sprachen. Bedeutende Lehrer lenken das Studium in fruchtbare Bahnen: der Tübinger Philosoph Sigwart, die Germanisten Hermann Fischer, Wilhelm Braune, die Romanisten Gustav Gröber, Ernesto Monaci und Fritz Neumann.

Noch scheint bei ihm das Hauptinteresse nach der deutschen Literatur zu gehen, als er im Jahre 1898 mit einer Arbeit promoviert, die „Das deutsche Madrigal“ zum Gegenstand hat. Aber die Anfänge dieser Dichtungsform führen ihn bereits nach Italien. Und aus Italien, aus römischem Hause, holt er sich in diesen Jahren die geistige Kameradin. Es ist eine Tochter des Grafen Domenico Gnoli, Bibliotheksdirektor, gelehrter Renaissanceforscher und lyrischer Dichter [1].

Die nächsten Jahre sind ganz der Beschäftigung mit Italien gewidmet. Noch im Jahre seiner Promotion tritt er an der Universität Heidelberg in die Reihe der akademischen Lehrer, zunächst als Lektor für Italienisch. Im Jahre 1900 erwirbt er die Habilitation. Seine Probevorlesung handelt über die Lyrik des Renaissance-

[1] In zweiter Ehe war Voßler seit 1923 mit Frau Emma Zeller geb. Thiersch verheiratet.

dichters Poliziano. Im gleichen Jahr erscheint zum erstenmal seine „Italienische Literaturgeschichte“ in der Sammlung Göschen, mit selbständigem Urteil und gutem Geschmack den Gang der italienischen Literatur kurz zusammenfassend. In diesen Jahren ist Voßler ein vielseitiger und ungemein fruchtbarer Rezensent. Es gibt kein italienisches Thema, kein wichtiges Buch, das von Italien, italienischer Sprache und italienischer Literatur handelt, dem er nicht seine kritische Beachtung schenkt. Im Jahre 1902 erhält er in Heidelberg den Titel eines außerordentlichen Professors. Es ist das Jahr, in dem in Italien als „philosophisches Ereignis“ die Ästhetik von Benedetto Croce erscheint: „*Estetica come scienza dell'espressione e linguistica generale*.“ Hier findet der jetzt 30jährige Voßler philosophische Wege zur S p r a c h w i s s e n s c h a f t gewiesen, die auf ihn wirken wie das Feuer einer neuen Offenbarung: Die Aufgabe der Sprachwissenschaft darf keine andere sein als d i e: den Geist als die alleinig wirkende Ursache sämtlicher Sprachveränderungen zu erweisen. Die Ursache allen sprachlichen Wandels ist der „menschliche Geist mit seinen unerschöpflichen individuellen Intuitionen . . . und die alleinherrschende Königin der Philologie ist die Ästhetik“[1].

Von der Lehre Croces begeistert, macht Voßler es sich zur Aufgabe, die neuen Lehren in Deutschland zu verbreiten. Es erscheinen in den Jahren 1904 und 1905 die beiden temperamentvollen Streitschriften „Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft“ und „Sprache als Schöpfung und Entwicklung“. Hier wendet sich Voßler gegen die mechanistische Auffassung der Sprachvorgänge und redet einer neuen Forschungseinstellung das Wort, in der das Schöpferische und das Geistige stärker betont werden. Gegenüber der positivistischen Anatomisierung der Sprache in Lautlehre, Flexionslehre und Wortbildungslehre betont er die Einheit des sprachlichen Organismus. „Sprachwissenschaft im reinen Sinn ist nur die Stilistik. Diese aber gehört zur Ästhetik. Sprachwissenschaft ist Kunstgeschichte“[2]. Jedem Kenner sprachlichen Lebens war klar, daß eine solche Auffassung — bei aller Richtigkeit des grundlegenden Gedankens — ebenso einseitig werden konnte als die getadelte positivistische Spezialwissenschaft, ganz abgesehen davon, daß für die richtige Erkenntnis des Ganzen auf die sezierende Untersuchung des Einzelphänomens nicht verzichtet werden kann.

Zunächst ließ Voßler es bei seinem programmatischen Vorstoß bewenden: es war ein kühner Husarenritt in feindliches Gebiet.

Seit 1905 konzentriert sich sein wissenschaftliches Interesse immer betonter auf den „sommo poeta“. Im Jahre 1907 beginnt das große Werk zu erscheinen, das Voßler sofort in die Reihe der bedeutendsten Danteforscher stellt: „*Die göttliche Komödie: Entwicklungsgeschichte und Erklärung*.“ — Drei Jahre später ist das vierbändige Werk abgeschlossen. Es erscheint sofort auch in einer italienischen Übersetzung (Bari 1909—13). Die Bedeutung des monumentalen Werkes besteht darin, daß es tief in das mystische, religiöse und philosophische Gedankengut des Mittelalters eindringt, aus dem

---

[1] Voßler, Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft, S. 63.

[2] Voßler, ebendort S. 42.

Dante geschöpft hat. Zugleich werden hier Gedanken der Croceschen Ästhetik fruchtbar gemacht für die literarische Analyse. Von den „Realien" früherer Dante-Interpretation verlagert sich der Schwerpunkt auf das Gebiet des Geistig-Abstrakten.

Die Anerkennung für die große Leistung bleibt nicht aus. Im Jahre 1909 erhält Voßler den ordentlichen Lehrstuhl der Romanistik an der Universität Würzburg. Und schon zwei Jahre später fällt auf ihn die Wahl der Universität München. Er ist jetzt 40 Jahre alt.

Der Name München verpflichtet. Aus der Lehrtätigkeit des Ordinarius, der seine Hauptarbeit dem Französischen zuwenden muß, erwachsen die Beiträge „Zur Entstehungsgeschichte der französischen Schriftsprache", veröffentlicht 1911 im 4. Bande der Germanisch-romanischen Monatsschrift. Sie finden ihre Abrundung in dem berühmten Buch „*Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung*" (Heidelberg 1913). Unter dem Einfluß der von Croce herkommenden Anregungen wird hier der Versuch gemacht, die Strukturveränderungen des Französischen aus dem sich wandelnden Zeitgeist, aus neuen sozialen, kulturellen und geistigen Gegebenheiten verständlich zu machen. Von hoher geistiger Warte, mit bewundernswertem Einfühlungsvermögen und feiner künstlerischer Intuition werden verwickelte Vorgänge neuartig erklärt, immer eindrucksvoll, immer ideenreich, oft in verblüffender Parallelisierung. Nur wer sich die Mühe nimmt, den dargestellten Dingen auf ihre Wurzeln, Triebkräfte und Bedingungen eindringlicher nachzugehen, erkennt, daß die wirklichen Tatsachen oft vereinfacht sind, daß Gegenargumente außer Betrachtung bleiben, daß sachliche und zeitliche Umstände die Parallelität in Frage stellen[1]. Es ist mehr ein impressionistisches Gemälde als eine streng wissenschaftliche Analyse. Wie das bekannte Bild eines Pariser Boulevard von Loiseau neben der naturalistischen Schilderung der Großmarkthallen von Zola seine künstlerische Bedeutung hat, so wird man auch Voßlers Buch gefühlsmäßig, ästhetisch und künstlerisch zu werten haben.

Schon im zweiten Jahr seiner Münchener Lehrtätigkeit wird Voßler in die Bayerische Akademie der Wissenschaften gewählt. Im Rahmen dieser gelehrten Gesellschaft stellt er sich neue Aufgaben. Die provenzalische Troubadourdichtung ist ein lockendes Forschungsziel. Während die zünftige Provenzalistik wissenschaftlich hochwertige kritische Ausgaben der alten Dichter liefert, bleibt noch

---

[1] Man lese die tiefschürfenden Gedanken über die „Idealistische Neuphilologie" eines so angesehenen Sprachwissenschaftlers und objektiven Kritikers, wie es Karl Jaberg ist, der sich der Mühe unterzogen hat, ein ganzes Semester hindurch mit seinen Schülern in seinen Seminarübungen Abschnitt für Abschnitt des altfranzösischen Teiles des Buches durchzuarbeiten und nachzuprüfen (s. Germ. Rom. Monatsschrift, Jahrg. 1926, S. 1 ff., besonders S. 18). Die skeptische und ablehnende Haltung gegenüber Voßlers Sprachphilosophie kommt nicht nur aus den Kreisen der Linguistik, sondern sehr ernsthafte kritische Urteile sind auch von philosophischer Seite ausgesprochen worden, z. B. von H. Marty, Gesammelte Schriften II, 2, 171, und A. Kastil (aus Anlaß von Voßlers „Geist und Kultur in der Sprache") im Archiv für das Studium der neueren Sprachen, Bd. 152, S. 97.

immer ungelöst die Frage nach den Quellen und Wurzeln dieser Dichtung. Allen Einsichtigen ist klar, daß eine wissenschaftlich haltbare Theorie auf sorgfältigen Einzelstudien aufzubauen hat. In den Jahren 1913 bis 1918 erwachsen aus Vorträgen in der Bayerischen Akademie der Wissenschaften drei bedeutende Monographien, die drei Troubadours gewidmet sind: Marcabru, Peire Cardinal, Bernhard von Ventadorn. Es sind trefflich gelungene Charakteristiken dreier Dichterpersönlichkeiten, deren individuelle Eigenart feinsinnig herausgearbeitet wird [1].

Als reife Frucht seiner auf Frankreich ausgerichteten Lehrtätigkeit erscheint 1919 Voßlers erstes Buch, das sich mit einem nordfranzösischen Dichter beschäftigt: „*La Fontaine und sein Fabelwerk.*" Statt mit den üblichen moralischen Maßstäben gemessen zu werden, wird Lafontaine hier zum Gegenstand eindringlicher künstlerischer und stilästhetischer Analyse gemacht. Im übrigen wird er nicht als Einzelphänomen betrachtet, sondern in kultur- und geistesgeschichtlicher Zusammenschau mit dem Charakter seiner Zeit und dem Besonderen französischer Wesensart verknüpft.

Das nahende Dante-Jahr 1921 bringt eine verstärkte Rückkehr zu dem italienischen Lieblingsdichter. Voßlers Beurteilung der *Divina Commedia* hat sich inzwischen in einem wesentlichen Punkte völlig gewandelt. Während er in seinem großen Dantewerk gegenüber dem „Paradiso" eine reichlich skeptische und künstlerisch ablehnende Haltung gezeigt hatte und die Übertragung der Stilart des Inferno auf das Paradiso als einen „dichterischen Widersinn", als einen „riesenhaften Mißgriff", als eine „mißratene Konzeption" charakterisiert hatte [2], kommt er jetzt zu einer viel positiveren Beurteilung. Es wird ihm bewußt, daß das Paradiso gedanklich sogar den ursprünglicheren Teil der Dichtung darstellt. Die Bekanntschaft mit Paul Claudel und anderen Symbolisten hat ihm die Erkenntnis gebracht, daß „mythisches Denken" und „gläubiges Schauen" zu einer künstlerischen Einheit zusammenwachsen kann. Er schämt sich nicht seines Irrtums und gesteht, „daß die Beurteilung des Paradiso als des dichterisch schwächsten Teiles der „Commedia" die Erbschaft einer halb romantischen, halb naturalistischen Kunstlehre ist, mit der heute noch zu arbeiten eine Rückständigkeit wäre" [3].

In den Jahren zwischen 1920 und 1926 vollzieht sich Voßlers schriftstellerische Leistung teils auf dem italienischen, teils auf dem französischen Geleise. Im Jahre 1923 erscheint sein Buch über Leopardi. Er räumt hier auf mit den romantischen Resten der bisherigen Leopardi-Kritik und zeigt gleichzeitig die tiefe Verwandtschaft im Religiösen zwischen dem italienischen Dichter und unserem Hölderlin. Im Jahre 1925 folgt die Neuauflage seiner „Göttlichen Komödie". Der Wandel in der Auffassung des „Paradiso" führt jetzt zu einer gerechteren Beurteilung des mittelalterlichen

---

[1] Der Trobador Marcabru und die Anfänge des gekünstelten Stiles, in: Sitz.Ber. Bayer. Akad. d. Wiss., phil.-hist. Kl. (1913). — Peire Cardinal, ein Satiriker aus der Zeit der Albigenserkriege (ebendort 1916). — Der Minnesang des Bernhard von Ventadorn (ebendort 1918).

[2] Dante als religiöser Dichter (Bern 1921), S. 43.

[3] Ebendort S. 54.

Dichters, indem frühere Bedenken und negative Urteile in positive Würdigungen umgewandelt sind. Voßler betrachtet jetzt den mittelalterlichen Dichter als frommen Katholiken und unterdrückt die Einwendungen einer protestantischen Aufklärung. Das Jahr 1926 bringt die zweite bedeutende Monographie eines französischen Dichters: „*Jean Racine*.“ Hier hat Voßler die Persönlichkeit des Dichters und seine Beziehung zum Jansenismus eindringlich lebendig gemacht, indem er uns das Bild des frommen und sittlichen Menschen in warmen Farben zeichnet. Zu einseitig oder zum mindesten überbetont (wie fast alle Kritiker hervorgehoben haben) ist die Deutung Racines als Dichter des Verzichtes. In diesem Punkt muß Voßler ergänzt werden durch die französische Auffassung (vertreten etwa durch Brunetière und Giraudoux), die an dem französischen Dramatiker gerade die Maßlosigkeit der Leidenschaften betont.

Neben diesen beiden Geleisen, die durchaus auf festem Boden liegen, bewegt sich Voßler in diesen Jahren auf geistigen Höhenflügen. Aus künstlerisch-ästhetischer Vogelperspektive nimmt er Stellung zum Phänomen der Sprache in den beiden Bänden „Gesammelte Aufsätze zur Sprachphilosophie“ (1923) und „Geist und Kultur in der Sprache“ (1925). Hier zieht er geistvolle Querverbindungen zwischen Sprache und Leben, Sprache und Natur, Sprache und Religion, Sprache und Nationalgefühl. Hier spricht er philosophierend über das System der Grammatik, über das Verhältnis von Sprachgeschichte und Literaturgeschichte, über das Wesen der Nationalsprachen. Es sind anregende Betrachtungen, die mehr für den Denker als für den Philologen im engeren Sinne geschrieben sind.

Eine radikale Wandlung in Voßlers wissenschaftlicher Orientierung vollzieht sich seit dem Jahre 1926. Schon zu Pfingsten 1922, auf dem Neuphilologentag zu Nürnberg, hatte Voßler den etwas unglaublich klingenden Vorschlag gemacht, in gewissen Schultypen in Deutschland das Französische durch das Spanische zu ersetzen. Daß für ihn persönlich dies keine barocke oder paradoxe Idee war, zeigt die Innigkeit und Konstanz, mit der er sich nunmehr der spanischen Welt zuwendet, die in seinem bisherigen Werk fast keine Rolle gespielt hatte.

Sein „Spanischer Brief“ in der Festschrift für Hugo von Hofmannsthal (1924) unterstreicht das neue Interesse an Proben künstlerischer Einfühlung in die Poesie der Romanzen. Seine Festrede in der öffentlichen Sitzung der Bayerischen Akademie der Wissenschaften im Jahre 1926 behandelt den „Realismus in der spanischen Dichtung der Blütezeit“. Sie klingt aus in die programmatischen Worte, daß für Gegenwart und Zukunft unseres Volkes die großen Dichter Spaniens uns viel zu sagen haben. Sein Interesse konzentriert sich nun auf Lope de Vega und Calderón, auf das spanische Epos, auf Góngora, auf Tirso de Molina und die spanische Mystik. Es geht bis nach Lateinamerika zur mexikanischen Dichterin Inés de la Cruz [1].

---

[1] Die „Zehnte Muse von Mexiko“: Sor Juana Inés de la Cruz. In: Sitz.Ber. Bayer. Akad. d. Wiss., phil.-hist. Kl., 1934. — Die Welt im Traum. Eine Dichtung der „Zehnten Muse von Mexiko“, Sor Juana

Das Buch, das „Lope de Vega und sein Zeitalter“ behandelt (München 1932), gibt uns aus eigener Deutung viele neue Aufschlüsse und bedeutet eine wesentliche Bereicherung der deutschen Lope-Literatur [1]. Aus Vorträgen in der Bayerischen Akademie der Wissenschaften erwuchs die „Poesie der Einsamkeit in Spanien“ [2]. Hier wird das Motiv des Alleinseins in seinen verschiedenen Ausdrucksformen durch die ganze ältere iberoromanische Literatur bis ins 17. Jahrhundert verfolgt: es ist in gewissem Sinne eine kleine Geschichte der spanisch-portugiesischen Lyrik. Aus tiefer Verbundenheit mit der spanischen Mystik entsteht gegen Ende des Krieges die gedankenreiche Monographie über Fray Luis de León (München 1943), die zeigt, wie feine echte Poesie das dichterische Werk des gelehrten Augustiners durchdringt. — Alles das sind köstliche Früchte am reifen Baume des Alters.

Die in Voßler stets lebendige Neigung zu dichterischen Übertragungen verstärkt sich, seitdem er mit seiner Entlastung von den Universitätsverpflichtungen im Jahre 1938 mehr Muße findet. Neben den vielen Übersetzungen provenzalischer, italienischer, spanischer, portugiesischer und katalanischer Dichter, von denen eine Auslese in einem selbständigen Bande „Romanische Dichter“ bereits 1936 im Münchener Verlag Piper erschienen war, ist hier besonders der leichtflüssigen in fünffüßigen jambischen Blankversen sich präsentierenden Übersetzung der „Divina Commedia“ (Berlin, Atlantis-Verlag, 1942) zu gedenken. Umfangreiche Übersetzungen aus Tirso de Molina warten noch auf die Veröffentlichung.

Die Schrecken des Krieges und die Nöte der folgenden Jahre haben Voßler vorzeitig altern lassen. Als er zur Wiedereröffnung der Universität im Jahre 1945 auf ausdrücklichen Wunsch der Besatzungsmacht noch einmal die Zügel unserer Alma Mater ergriff, war er körperlich und seelisch nicht mehr jene kraftvolle Persönlichkeit, die schon einmal in den Jahren 1926—27 furchtlos und verantwortungsbewußt aus echter demokratischer Gesinnung die Universität gesteuert hatte, als die ersten Wellen des Antisemitismus in diese Aula schlugen [3].

Seinen letzten Vortrag hielt Voßler im März 1947 in der Bayerischen Akademie der Wissenschaften über ein spanisches Thema („Isidor von Sevilla“); der Vortrag erschien im „Hochland“ im Juni 1947. Das innerlich tief verwurzelte Interesse an den „cosas de España“, das 20 Jahre hindurch seiner wissenschaftlichen Arbeit das besondere Gepräge gegeben hatte, hat ihn bis zum Grabe nicht verlassen.

Inés de la Cruz. Spanisch und deutsch, herausgegeben von Karl Voßler, Berlin 1941 (Neuauflage: Karlsruhe 1946).

[1] Nicht alle hier vertretenen Auffassungen sind unwidersprochen geblieben, vgl. die kritische Stellungnahme von Max I. Wolff im Archiv für das Studium der neueren Sprachen, Bd. 165, S. 278 ff.

[2] Sitz.Ber. d. Bayer. Akad. d. Wiss., phil.-hist. Klasse (1935—38), zu einem Buch zusammengefaßt, München 1940.

[3] Mehrere Reden und Ansprachen in seinem Rektoratsjahr bezeugen Voßlers ernste Bemühungen, dem Judenhaß entgegenzuwirken, vgl. „Politik und Geistesleben. Rede zur Reichsgründungsfeier im Januar 1927, und drei weitere Ansprachen“, München 1927.

Spanien selbst und die weitere spanische Welt haben ihm dieses Interesse herzlich gedankt. Mehr noch als in einem anderen romanischen Lande gilt Voßler dort als ungekrönter König der deutschen Romanistik. Vortragsreisen und Gastprofessuren haben ihn eng mit der spanischen Welt verbunden. Stärker als in Italien ist in den Ländern spanischer Zunge die geistige Universalität seiner Persönlichkeit zur vollen Geltung gekommen: 1929, 1933, 1935 in Spanien, 1932 und 1935 in Südamerika, 1939 in Cuba. Seine letzte Reise nach Spanien erfolgte im Frühjahr 1944 auf besonderes Betreiben seiner spanischen Freunde und Kollegen. Höhepunkte seiner Reise waren das ihm von der Universität Madrid verliehene Ehrendoktorat und sein Vortrag in der Aula Magna der Universität Salamanca, in dem gleichen altehrwürdigen Gebäude, wo einst Luis de León und Unamuno gewirkt hatten.

Seit seinem ersten Rektorat sind Voßler aus aller Welt hohe Ehren zuteil geworden: 1926 Ritter des selten verliehenen deutschen Ordens „Pour le mérite für Wissenschaften und Künste“[1], Ritter des spanischen Ordens „Alfonso el Sabio“, hohe Orden des portugiesischen und rumänischen Unterrichtsministeriums, Ehrendoktor von Dresden und Halle, Mitgliedschaft der Akademien von München, Wien, Berlin und Heidelberg, Ehrenmitglied wissenschaftlicher Gesellschaften in Italien, Frankreich und in den Vereinigten Staaten.

Was ich hier zusammengefaßt habe, gibt nur ein unvollkommenes Bild von dem reichen geistigen Schaffen Karl Voßlers. Um noch vieles Wichtige zu erwähnen, müßte man ganze Stunden zur Verfügung haben. Ich darf mich hier auf die Entschuldigung berufen des provenzalischen Troubadours Folquet de Marseilla, der am Schlusse eines Klageliedes über den Tod eines seiner großen Gönner in die Worte ausbricht:

„maint trobador
diran de vos mais de lauzor
quez ieu qu'en degra dir mil tans.“

Die bei vielen Hochschullehrern angebrachte Frage, ob ihre Bedeutung mehr auf dem Gebiet der Lehre oder in der wissenschaftlichen Forschung lag, trifft in Voßler nicht den Kern seiner Persönlichkeit. Voßler war die verkörperte Geistigkeit schlechthin. In ihm verbanden sich Philosophie und Scholastik, Kunst und Dichtertum mit den Bestrebungen und Forderungen einer neuen Wissenschaft. Er hatte seine nächsten geistigen Verwandten in Benedetto Croce, in Unamuno, in Paul Valéry, in Hugo von Hofmannsthal. Stärke seines geistigen Werkes ist nicht das Handwerksmäßige der Philologie, sondern die philosophische Vertiefung, die Schönheit der Wissenschaft und das Hineinstellen des einzelnen Phänomens in die kulturgeschichtliche Perspektive.

Wir nehmen Abschied von dem Dahingegangenen im Gedenken

---

[1] Es ist das zweite Mal (nach Friedrich Diez im Jahre 1866), daß einem Romanisten in Deutschland diese Auszeichnung verliehen wurde.

an die schönen Verse des Dichters Manrique, die ich bereits am Grabe Karl Voßlers gesprochen habe:

Nuestras vidas son los ríos
que van a dar en la mar
— — — — — — — — — — —
Este mundo es el camino
para el otro, qu'es morada
sin pesar.

Partimos cuando nascemos
Andamos mientras vivimos
y llegamos
al tiempo que fenesçemos;
assi que quando morimos
descansamos.

Despues de tanta hazaña
a que no puede bastar
cuenta cierta,
vino la Muerte a llamar
a su puerta.

— — — — — — — — — — —
Dió el alma a quien se la dió.

Unser Leben gleicht den Flüssen,
die ins Meer dahin enteilen . . .
Die Welt hienieden ist der Weg
zur anderen Welt, zur kummerlosen
Bleibe . . .

Unsere Geburt ist ein Schreiten,
unser Leben ein Gehen.
Und so gelangen wir
zur beschließenden Stunde:
Ausruhen bedeutet dann Sterben.

Nach so reichem Schaffen,
das keine Feder zu schildern vermag,
klopfte der Tod
auch an seine Tür . . .

Und so gab er seine Seele zurück
an den ewigen Schöpfer.

München-Pasing G. Rohlfs

Druck von H. Laupp jr Tübingen